

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

Les anges noirs

Mauriac

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

François
Mauriac
*Les Anges
noirs*



Les Cahiers Rouges

Grasset

François
Mauriac
*Les Anges
noirs*



Les Cahiers Rouges

Grasset

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

PROLOGUE

Chapitre I

n

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Chapitre XIX

EPILOGUE

Dans la collection Les Cahiers Rouges

© Éditions Bernard Grasset, 1936.
978-2-246-14259-1

Du même auteur aux éditions Grasset:

L'ENFANT CHARGÉ DE CHAÎNES

LA ROBE PRÉTEXTE

LE BAISER AU LÉPREUX

LE FLEUVE DE FEU

GENITRIX

LE MAL

TROIS RÉCITS

LE DÉSERT DE L'AMOUR

THERÈSE DESQUEYROUX

DESTINS

CE QUI ÉTAIT PERDU

LA VIE ET LA MORT D'UN POÈTE

L'AFFAIRE FAVRE-BULLE

SOUFFRANCES ET BONHEUR DU CHRÉTIEN

COMMENCEMENTS D'UNE VIE

LE NŒUD DE VIPÈRES

LE MYSTÈRE FRONTENAC

BLAISE PASCAL ET SA SŒUR JACQUELINE

JOURNAL

LA VIE DE JEAN RACINE

LA FIN DE LA NUIT

ASMODÉE

LES CHEMINS DE LA MER

LA PHARISIENNE

LE BÂILLON DÉNOUÉ

LES MAL-AIMÉS

ORAGES

LE FEU SUR LA TERRE

DIEU ET MAMMON

LE FILS DE L'HOMME

CE QUE JE CROIS

DE GAULLE

MÉMOIRES POLITIQUES

D'AUTRES ET MOI

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

François Mauriac/Les Anges noirs

Né à Bordeaux le 11 octobre 1885, François Mauriac a été marqué dans toute sa vie par les paysages et les hommes du Bordelais, par la vie de province, les vignobles et les Landes qui ont servi de cadre à plusieurs de ses romans. Son père, un propriétaire de vignobles - le fameux Château Malagar -, mourut jeune. Élevé chez les pères marianistes, puis étudiant à la faculté des Lettres, François Mauriac fut reçu à l'Ecole des Chartes. Comme beaucoup d'écrivains, il fit ses débuts littéraires avec des poèmes, les Mains jointes (1909), que Maurice Barrès salua dans l'Écho de Paris. Dès 1913, avec l'Enfant chargé de chaînes, qui sera suivi de la Robe prétexte, Mauriac s'imposa comme l'un des plus brillants jeunes romanciers : dans tous les romans qu'il devait publier à un rythme très régulier, les personnages successifs finissent par former une famille typique où le goût du péché, de la faute, du mal, n'est jamais incompatible avec la recherche de la vérité, du salut, de la foi. Tantôt les êtres de Mauriac sont habités par la grâce divine, même s'ils font le mal, et tantôt ils affichent leurs bonnes intentions, mais c'est la grâce qui leur fait défaut. Ce paradoxe, Mauriac l'utilise dans plusieurs de ses romans, et notamment dans les Anges noirs et la Pharissienne, que nous rééditons.

Homme de récit, François Mauriac fut aussi homme de méditation : ses nombreux essais d'inspiration religieuse (la Vie de Jésus, Fils de l'homme, etc.) témoignent d'une incessante remise en question de la vie chrétienne, et du catholicisme appliqué à la vie quotidienne. Enfin, Mauriac fut un écrivain engagé et courageux, au nom, précisément, de la charité chrétienne: antifasciste avant la Seconde Guerre mondiale, soutien des républicains espagnols, résistant et antinazi durant la guerre, opposé aux abus de l'épuration à la Libération, puis aux guerres coloniales, et à tout ce qui porte atteinte à la dignité humaine, François Mauriac a toujours été aux avant-postes de la lucidité intellectuelle. Ses articles du Figaro littéraire, de l'Express, ses pages des Mémoires intérieurs et des Mémoires politiques attestent de la loyauté d'un écrivain qui, tout en construisant son œuvre, n'a jamais dédaigné d'être le témoin vigilant de son temps.

Le François Mauriac de Thérèse Desqueyroux et du Nœud de vipères, on le retrouve, sensible et inspiré, dans ce roman moins connu du grand public qu'est les Anges noirs. Ce livre, dont une revue sage de 1936 demandait impérativement qu'on ne le mît pas entre toutes les

mains, « parce qu'il pourrait troubler les âmes pures et candides » (!), est l'histoire d'un séduisant garçon, Gabriel Gradère, véritable monstre de cynisme froid, qui abandonne à l'abbé Forcas, solide figure de prêtre campagnard, le récit linéaire de ses pires méfaits.

C'est donc à la première personne, la plus crue et la moins tendre, qu'est écrit ce roman d'apprentissage par le mal. Élevé au séminaire, Gabriel Gradère s'en retourne dans la maison familiale des Landes avec la volonté délibérée de pervertir et de détruire : ce à quoi il s'emploie, et s'applique, jusqu'à se rendre coupable d'un meurtre. Au déclin de sa vie, une vie conçue comme une affreuse et logique machination diabolique, c'est vers un autre ange noir, l'abbé Forcas, privé du charme dont profite à mauvais escient le jeune criminel, mais riche d'une âme généreuse, que Gabriel se tournera. Les deux hommes, que tout oppose, se rencontreront, se découvriront, se comprendront...

Étonnant voyage psychologique au pays de l'infamie, de l'intrigue, de la bassesse, du mensonge, les Anges noirs ressemble à une galerie de monstres vraisemblables devant lesquels nous passons avec effroi jusqu'à ce qu'apparaisse, dans sa lumineuse discrétion et sa foi militante, la figure d'un prêtre rédempteur, capable de tout pour être fidèle, dans les actes, à la parole de Dieu. Forcas, c'est l'opposé de Brigitte Pian, l'héroïne sibylline de la Pharisiennne : un saint que tout un village repousse et déteste. Ici, le François Mauriac qui aurait pu pécher par manichéisme se révèle au contraire un romancier subtil dont le souci constant est de montrer d'une part que la valeur d'un être ne dépend pas de ses gestes, fussent-ils bons ou mauvais, mais de son cheminement intérieur, et d'autre part qu'une étincelle suffit parfois à éclairer l'obscurité humaine.

Roman d'un catholique en proie aux questions fondamentales sur la pratique de la foi, les Anges noirs est avant tout l'œuvre d'un écrivain qui se promène en équilibriste à la frontière improbable du bien et du mal.

PROLOGUE

JE ne doute point, monsieur l'abbé, de l'horreur que je vous inspire. Bien que nous n'ayons jamais échangé de paroles, vous me connaissez — ou plutôt vous croyez me connaître, parce que vous avez dirigé Mathilde Desbats, ma cousine... Surtout n'allez pas imaginer que j'en souffre. S'il existe au monde un homme à qui je souhaiterais de m'ouvrir, c'est à vous. Je me souviens de votre regard, lors de mon dernier voyage au pays, quand je vous ai croisé dans le vestibule de Liogeats. Vos yeux sont d'un enfant (quel âge avez-vous donc ? vingt-six ans ?) d'un enfant très pur, mais qui saurait par une connaissance venue de Dieu jusqu'où il est donné à l'homme de s'avilir. Comprenez-moi : ce n'est pas du tout à cause de votre costume ni de ce qu'il signifie, que je désire me justifier devant vous. Comme prêtre, vous ne m'intéressez pas. Simplement j'ai la certitude que vous seul pouvez me comprendre. Vous êtes un enfant, disais-je, et même un petit enfant, mais averti. Et je sens que ce qu'il y a en vous de préservé a été aussi menacé.

Vous voyez : avant de rien vous dire de ce qui me concerne, je vous découvre ma pensée sur vous, telle qu'elle s'est formée durant le peu de temps que je vous ai observé à Liogeats, dans votre misérable cure, petit desservant lié au poteau, et autour de vous ces paysans féroces... Mais ne craignez pas que j'aie ajouté foi à leurs calomnies. Je suis lucide, monsieur l'abbé, et sans vous connaître, je vous déchiffre à cœur ouvert. L'installation à Liogeats de votre sœur, j'ai d'abord compris ce que vous en alliez souffrir, pauvre innocent ! Cette Tota Revaux, je l'ai tout de suite reconnue : on la rencontrait souvent, avec son mari, à Montparnasse, à Montmartre... Il m'est même arrivé de danser une fois avec elle, sans connaître son nom.

Si je me suis étonné d'abord de vous voir accueillir, après leur séparation, cette personne aux cheveux teints, aux sourcils épilés, il m'est très vite apparu que vous la regardiez toujours avec vos yeux de petit frère, avec un tendre aveuglement. Mais vos paroissiens imbéciles ont cru que vous vouliez leur donner le change; ils racontent qu'elle n'est pas votre sœur. Même chez nous, ma cousine Mathilde et sa fille Catherine, vos anciennes pénitentes, vous ont mis à l'index et font le voyage de Lugdunos pour aller à confesse. Sans y croire, ces bonnes âmes répètent les saletés qui courent sur vous. Imaginez leurs airs navrés lorsqu'elles soupirent : « Bien sûr,

ils ne font pas le mal... »

Peut-être ont-elles pressenti que vous êtes — comment dirais-je ? — capable de comprendre cette puissance d'avilissement qui ne cesse d'agir dans certains êtres... Ne vous indignez pas : bien que je sois enlisé en pleine boue, déjà cadavre, et vous soutenu par les flots, les pieds touchant à peine l'écume des vagues, oui, je jurerais que vous ne serez pas surpris par le déroulement de ma vie.

Un confident à la fois angélique et fraternel... voici longtemps que je le cherchais. Rien ne nous sépare : ni votre vertu, ni mes crimes ! pas même votre soutane que j'ai failli porter, pas même votre foi.

Je vais m'efforcer d'atteindre la limite extrême de la sincérité, sans donner aucun prétexte à l'ange que vous êtes de déchirer ce cahier : j'éviterai toute complaisance, je n'appuierai pas, je laisserai entendre ce qui est indicible.

S'il vous est arrivé jamais de recevoir la confession de toute une vie, vous ne vous êtes pas contenté d'une sèche nomenclature de crimes ; vous avez exigé une vue d'ensemble de ce destin ; vous en avez suivi les lignes de faîte ; vous avez projeté la lumière dans les plus sombres vallées. Eh bien ! moi qui ne souhaite pas de vous une absolution, qui ne crois pas à votre pouvoir de remettre les péchés — sans l'ombre d'une espérance, je m'ouvre à vous jusqu'au tréfonds. Et surtout, n'ayez crainte d'être scandalisé : cette histoire a de quoi fortifier votre foi en ce monde invisible que vous servez, car on peut pénétrer dans le surnaturel par en bas.

Ne croyez pas que j'appartienne par ma naissance à la bourgeoisie : le mariage m'a ouvert les portes du château de Liogeats. Je suis le fils de l'homme d'affaires des Péloueyre, un ancien métayer très intelligent, mais tout à fait inculte. Ma mère est morte quand j'avais dix-huit mois. Je lui ressemble. Elle était blanche de peau, fine, d'une autre race que son mari... Je crois savoir sur elle des choses que l'on m'a cachées longtemps : un homme qui a roulé très bas éprouve le besoin de chercher un responsable parmi ses ascendants. Nous sentons tellement que cette puissance pour nous avilir dépasse les forces de l'individu misérable et que pour être entraîné à ce rythme il faut une vitesse acquise et accrue de génération en génération. Que de morts s'assouvissent en nous et par nous ! Que de passions ancestrales se délivrent ! Pour ce geste que nous hésitons à faire, combien sont-ils à nous pousser la main ? (Mais vous me direz aussitôt : combien sont-ils à nous retenir, à nous aider dans le combat contre les ténèbres ? Nos expériences, sur ce point, ne concordent pas, voilà tout !)

Ce qui a décidé de ma vie a commencé d'agir dès ma petite enfance. Oui, d'aussi loin qu'il me souvienne, je plaisais ; ou plus exactement ma figure plaisait et je me servais de ma figure. Vous n'allez pas me soupçonner d'une vanité stupide ? Il faut bien mettre l'accent sur ce qui a causé ma réussite apparente, sur ce qui m'a perdu. D'ailleurs vous en êtes juge : à cinquante ans bientôt j'ai gardé à peu près le même visage qu'au retour de l'école, lorsque les femmes m'arrêtaient sur la route pour m'embrasser. Aujourd'hui mes cheveux sont blancs, mais leur argent accuse la couleur brûlée de ma peau ; je n'ai pas pris un kilo depuis vingt ans. Je porte encore des costumes, des manteaux de voyage achetés à Londres au temps de ma jeunesse.

Dès l'enfance, il y eut en moi une sorte de curiosité froide, une attention à ce charme que je regardais agir ; et d'abord instinctif, puis de plus en plus conscient, le désir de l'utiliser. Oui, dès ma petite enfance : dans cette salle de l'asile qui sentait le chlore — où la sœur Scholastique criait, frappait le pupitre avec sa règle — je me rappelle ce jour d'été : la porte s'ouvrit. « Levez-vous, mes enfants, en l'honneur de votre bienfaitrice. » Il se fit un grand bruit de bancs repoussés et une grosse vieille dame coiffée d'un bonnet de dentelle pareil à ceux de la reine Victoria sur ses portraits, parut, suivie de la supérieure et d'une autre religieuse qui plongeaient, roucoulaient autour d'elle, se pâmaient à cause des choses que la vieille disait et que nous ne comprenions pas.

— Tendez vos mains ! ordonnait la sœur Scholastique.

Et dans chacune des petites pattes sales, la bienfaitrice déposait trois minuscules pastilles : une blanche, une rose et une bleue.

— Ah ! s'écria la vieille Mme Péloueyre, en mettant sur mes cheveux une main tordue (c'était la mère de ce Jérôme Péloueyre que vous avez enterré il y a un an). Ah ! voilà notre petit Gradère !

— Il est aussi intelligent qu'il est mignon, dit la sœur. Gabriel, récite à la bienfaitrice ton *Je crois en Dieu*.

Je débitai mes prières en articulant chaque mot, sans cesser de regarder fixement la dame. C'est ce jour-là, je crois, que je compris le pouvoir de mes yeux. Elle me donna une quatrième pastille.

— Il a le ciel dans les prunelles, ce petit.

Elle échangea avec les sœurs quelques paroles à mi-voix. J'entendis la supérieure qui disait :

— Mais oui, le petit séminaire... M. le curé y pense. Il est très tranquille, très doux, mais encore bien jeune... Et puis ça coûte

gros...

— Je m'en chargerais volontiers... mais il faut attendre sa première communion. Nous verrons s'il est appelé... Je ne veux pas faire un déclassé...

A partir de ce jour-là, je devins très pieux et servis la messe tous les matins. Au catéchisme on me citait en exemple. Ce n'était point comédie pure, j'étais facilement ému par la liturgie. Ces lumières, ces chants, ces odeurs, c'était mon luxe, tout ce que je pouvais renifler de ce luxe inconnu dont à mon insu j'avais faim. Ah ! monsieur l'abbé, quand je compare l'homme que je suis devenu au garçon en apparence dévot que j'ai été, il me semble qu'on est encore trop indulgent, chez vous, pour la dévotion sensible. C'est peu de dire qu'elle ne prouve rien : dans certains cas, chez certains êtres, elle est le signe du pire.

Bien que les rapports de l'Eglise de France avec l'Etat fussent déjà fort tendus, mon père finit par approuver mon entrée au petit séminaire, mais ce ne fut pas sans peine. Les parents presque toujours souhaitent pour leur fils une position plus élevée... je m'explique mal ce bizarre sentiment chez mon père, cette espèce de jalousie préventive. Il haïssait en moi ma supériorité future. A treize ans, je fus placé chez un forgeron. Je ne pouvais pas soulever la «masse» tant j'étais faible encore. Je devais m'aider de mon ventre, et les coups pleuvaient.

Peu d'années auparavant ma sœur aînée était morte, phthisique, crevée de travail et de mauvais traitements : mon père l'avait placée, encore petite fille, chez des métayers comme gouge : la servante de tous, hommes et bêtes.

Donc il céda aux objurgations du curé et des dames Du Buch ; il me disait, dès que le curé avait le dos tourné : « Prends l'instruction, il sera toujours temps de laisser le reste... » Je devins d'abord l'un des plus brillants élèves, et, sans aucun doute, le plus aimé. Pourquoi le petit paysan que j'étais, l'apprenti roué de coups, fut-il si sensible à l'odeur de crasse qui régnait là ? Vous connaissez la maison qu'habite le régisseur actuel des Péloueyre ? Elle n'a pas changé depuis cinquante ans. Avant de travailler à la forge, j'y avais vécu mes premières années dans une grande misère physique, sans mère ; la nourriture du petit séminaire aurait dû me sembler délicieuse... D'où me venaient ces dégoûts d'enfant bourgeois ?

Il m'était arrivé d'entrer souvent comme un petit chat familier dans la maison Péloueyre ; mais je ne dépassais guère la cuisine. En revanche, chez les Du Buch, je me glissais jusqu'au salon et ces

demoiselles me prenaient sur leurs genoux. La maison Du Buch, que les gens de Liogeats appellent le château, dans les dernières années du siècle était telle que vous la voyez encore, à l'entrée du bourg, à cent mètres de la route, cernée par les pins, et devant le perron cette coulée de prairies pleines d'eau avec, comme fond, les grands arbres des Frontenac. En ce temps-là, elle était habitée d'abord par les deux vieilles dames Du Buch que vous n'avez pas connues, deux sœurs, l'une veuve, l'autre séparée de son mari. La plus âgée avait une fille : Adila, qui touchait à ses dix-huit ans lorsque j'en avait douze. La cadette avait aussi une fille, un peu plus jeune que moi, cette Mathilde qui devait épouser plus tard Symphorien Desbats. Pendant les vacances, les deux cousines, Adila et Mathilde, se disputaient à mon sujet : l'aînée voulait me faire la lecture, corrigeait mes devoirs; mais la petite Mathilde exigeait que je fusse son compagnon de jeux. Quel étrange enfant j'étais, monsieur l'abbé! Mes préférences allèrent d'abord à l'institutrice bénévole qui, pourtant, ne me laissait guère de répit. Sans doute avait-je l'esprit vif, curieux, avide, aucun travail intellectuel ne me rebutait. Mais dès l'âge de quinze ans, je commençai à céder, auprès d'Adila, à un autre attrait. Le visage aurait paru passable, n'eût été les yeux gonflés de batracien, une bouche épaisse toujours ouverte sur des dents mal plantées, cette masse de cheveux qu'elle disposait en échafaudages de tresses ; mais cette tête s'attachait aux épaules sans aucune apparence de cou. Le corset contenait mal la poitrine. Les bras, les jambes, la tournure, tout semblait démesuré, informe. Pourtant, d'abord elle ne me déplut pas. Vous avez dû remarquer que de jeunes paysans bien bâtis épousent souvent d'affreuses filles. Ils obéissent aux mobiles simples de l'animalité qui, dans mon adolescence, agissaient aussi sur moi. Quand plus tard Adila Du Buch est devenue ma femme, on m'aurait ri au nez si j'avais prétendu l'avoir aimée à une certaine époque de ma vie. Et pourtant c'est vrai que je lui ai trouvé du charme... Mais ce goût n'eût pas suffi à me retenir auprès d'elle.

Pardonnez-moi de vous entraîner par de tels détours vers ce qui fut la source de tout mon destin, ou plutôt (car il faudrait remonter plus haut) jusqu'à l'endroit de ma vie où j'ai commencé à faire le mal les yeux ouverts, avec une attention, une application incroyables. Adila Du Buch était une fille très pieuse, d'une grande charité, de la race des Eugénie de Guérin. Elle habillait les pauvres, soignait les malades, ensevelissait les morts. Sa pitié allait surtout aux vieillards, si abandonnés chez nous à cette époque, et parfois si maltraités... Elle courait tout le pays dans sa carriole qu'elle conduisait elle-même, enveloppée d'une pèlerine de flanelle rouge à capuchon.

Elle m'adorait, j'étais sa faiblesse. Elle joua longtemps à la maman avec moi. Durant l'année scolaire, elle faisait exprès le voyage de Bordeaux pour me voir. Je recevais de Liogeats des colis de charcuterie et des friandises. Je vous fais grâce, monsieur l'abbé, des ruses plus savantes d'année en année dont j'usais contre Adila. Bien qu'une telle corruption soit faite pour surprendre chez un être aussi jeune, elle n'est sans doute pas très exceptionnelle : beaucoup d'adolescents ont le goût de troubler; mais le plus étrange fut que je parvins sans peine à la persuader de mon entière innocence et qu'elle n'eut pas à mon sujet le moindre soupçon.

Imaginez ce qui peut se passer de déchirant dans la conscience d'une très pieuse fille qui s' imagine être seule responsable non seulement de ce qu'elle éprouve, mais de ce qu'elle éveille chez un enfant dont elle a la charge. Et non pas le premier enfant venu, mais un élève du petit séminaire, un futur lévite. Ah ! comment ai-je pu suivre avec cette curiosité avide les progrès de l'incendie que j'avais moi-même allumé ? Rien ne m'échappait des pauvres efforts d'Adila, ni des raisons qu'elle inventait pour ne pas se trouver à Liogeats lorsque les vacances du nouvel an ou de Pâques m'y ramenaient. Elle allait faire une retraite dans un couvent d'où mes supplications la faisaient presque toujours revenir avant mon départ. Je né fus pas dupe des pensées contre la foi dont elle se prétendit harcelée pour avoir un prétexte à ne pas s'approcher des sacrements. La conscience que j'avais de ce drame, voilà le monstrueux. Jamais je n'ai eu un visage aussi pur que durant ces années-là. Au milieu des petits séminaristes mal tenus, je m'élevais comme un lis. « Le petit Gradère ? un ange... » Si j'avais la foi, je vous dirais que toutes mes confessions, que toutes mes communions étaient sacrilèges. Mais j'avais déjà perdu la foi... Et, sans la foi, on ne peut commettre de sacrilège, n'est-ce pas, monsieur l'abbé ?

Je n'avais même plus l'excuse de l'amour — cela va sans dire — mais même de ce premier attrait qui très vite, pour moi, s'était émoussé. Non que je fusse incapable d'attachement, mais à mesure qu'elle grandissait, la petite Mathilde me plaisait chaque jour davantage, et je faisais à Adila des confidences faussement naïves. Ce n'était point assez pour la misérable fille d'être déchirée de scrupules, la jalousie y ajouta son feu — une jalousie dont elle avait honte, qui lui faisait horreur. Je crois qu'elle a voulu mourir vers cette époque; qui sait si ce n'était pas là le but souhaité, ce qui aurait dû être ? (Ah ! je ne devrais pas vous dire cela!) De cette mort cherchée, voulue par quelqu'un, qui pourrait dire que je ne me faisais l'instrument ? Du moins m'en persuadais-je moi-même... Adila aurait dû se tuer, malgré sa foi, malgré sa peur de l'enfer...

Mais elle priait, elle priait tout le temps, même en état de péché elle priait. Le chapelet des vieilles femmes... Heureusement que le monde le méprise, n'en soupçonne pas la puissance...

L'année de mes dix-sept ans, j'obtins mon diplôme de bachelier. Le ministère Combes portait à l'Eglise de France des coups redoutables. Brusquement, j'eus des doutes graves sur ma vocation. Non seulement le curé de Liogeats ni les dames Du Buch ne m'adressèrent le moindre reproche, mais ils décidèrent d'assumer les frais des études que j'avais l'ambition de poursuivre à l'Université. Durant ces dernières vacances, je ne quittai guère le château. J'y prenais tous mes repas. Adila avait perdu l'apparence de la jeunesse. Obèse, asthmatique, elle ne cessait de nous accabler, Mathilde et moi, d'une surveillance dont nous arrivions à nous débarrasser, la pauvre fille étant souvent appelée dans l'une ou l'autre maison de la paroisse. Elle commençait de voir clair dans mon jeu, mais j'étais son œuvre, croyait-elle : l'idée ne lui serait pas venue qu'elle pût avoir le droit de m'adresser le moindre reproche.

Je partis pour Bordeaux et m'inscrivis à la Faculté des lettres. Je recevais de mes bienfaiteurs à peine ce qu'il me fallait pour mon loyer et ma nourriture. Moi qui avais rêvé d'une vie libre et heureuse, je me trouvais démuné de tout, rue Lambert, dans une misérable chambre du quartier Mériadeck. Il m'eût paru naturel de recevoir quelques subsides d'Adila; mais on ne lui donnait guère d'argent de poche, et ce qu'elle m'en faisait parvenir était dérobé à ses pauvres.

Il faut être juste, monsieur l'abbé, et ne pas négliger au passage les circonstances atténuantes. On ne sait pas ce qu'un étudiant de dix-huit ans, qui n'a pas derrière lui une famille, peut souffrir du froid, de la faim. Une prostituée qui habitait dans ma maison me prit en pitié. Elle s'appelait Aline. Nous nous parlions quelquefois dans l'escalier. J'eus la grippe et elle me soigna. Cela a commencé ainsi. Elle notait tout ce qu'elle dépensait. Mais je n'avais jamais assez d'argent pour me libérer. Aline était très jeune, fraîche encore. Le patron d'un bar s'éprit d'elle, l'installa dans une de ces petites maisons sans étage qu'on appelle *échoppes* à Bordeaux. Pas de concierge. Rien à craindre des indiscretions : c'était du côté des docks, en face des hangars d'un marchand de bois.

Je passais une partie de mes journées là, et le reste du temps à la bibliothèque de la ville où tout m'était bon... (que n'ai-je pas lu à cette époque ?) Le soir j'allais au café en face du Grand-Théâtre. C'était à mes yeux le plus luxueux endroit du monde. Un orchestre jouait *Werther* (sélection), la *Berceuse de Jocelyn*. J'éprouvais, après

les premières semaines de souffrance, un besoin de chaleur, de nourriture, d'alcool. J'ai appris plus tard, non pas à ressentir de la honte, mais à comprendre qu'on en puisse éprouver lorsqu'une femme vous défraie de tout. Cela dura jusqu'au printemps. Un jour, le patron, averti par une lettre anonyme, nous surprit. Il pardonna à Aline, Je fus jeté dehors, après une raclée dont je gardai longtemps les marques.

Je voudrais brûler les étapes. Il faut pourtant que je dise tout, mais sans appuyer, en style de procès-verbal, de peur que le dégoût ne vous oblige à jeter ces feuilles. Les vacances de Pâques m'avaient ramené à Liogeats. Mathilde, devenue orpheline, achevait ses études dans un collège, à Brighton. Je passais mes journées seul avec Adila. Il suffit que vous compreniez ce que fut mon crime. C'est une chose que de détourner une jeune fille, c'en est une autre que d'essayer de la corrompre. Après mon départ, Adila, naguère si franche, forgea des mensonges, trouva des prétextes pour se rendre à Bordeaux et pour m'y apporter de l'argent. Je lui tenais la dragée haute. Elle se refusait, malgré mes objurgations, à exiger la part qui lui revenait de la fortune paternelle. Elle me connaissait maintenant, elle était seule à me connaître et s'efforçait de jouer au plus fin. Pauvre grosse Adila ! Elle fuyait tout le monde à Liogeats. M^{me} Du Buch se lamentait, faisait des neuvaines « pour qu'Adila retrouve la foi ». Pourtant, sur ce point précis, la pauvre fille me tenait tête : impossible d'obtenir qu'elle réclamât cet argent que détenait indûment sa mère. Je dus même rendre les rênes quelquefois, tant elle paraissait près de m'échapper.

En vérité, autant que je l'eusse avilie, elle n'était pas désespérée. Tant qu'un être n'est pas désespéré, n'est-ce pas monsieur l'abbé, tous les crimes ne mettent entre lui et Dieu que l'espace d'une parole, d'un soupir. Cela je le savais. Je savais qu'elle attendait mon service militaire, qu'elle escomptait cette séparation forcée :

— Il faudra bien que je renonce à toi alors, me disait-elle. J'irai me cacher, non pas dans un couvent, mais dans la porcherie d'un couvent, ou bien chez les Filles Repenties...

— Non, lui répondais-je, aussi loin que soit ma garnison tu viendras m'y relancer, et...

Mais je ne vous transcrirai pas les paroles qui sortaient de moi comme si elles ne m'eussent pas appartenu.

D'avance, je savais que je ne ferais pas mon service militaire : sur bien des points, des avertissements m'ont été donnés, des assurances intérieures, jamais démenties. Et, en effet, à vingt ans, je fus atteint

d'une pleurésie sans gravité réelle, dont je gardai longtemps les traces. Ainsi évitai-je la caserne. Vers ce temps-là, je perdus mon père. Chaque année, à la veille des vacances, j'annonçais pompeusement à mes bienfaiteurs d'imaginaires succès aux examens. En réalité, je ne prenais même pas mes inscriptions. Aucun garçon de Liogeats ne fréquentait la Faculté, et je pus ainsi jouer jusqu'au bout cette comédie sans être démasqué.

Vers ce temps-là aussi, je me crus assez maître d'Adila pour feindre de l'abandonner, tant qu'elle n'aurait pas consenti à réclamer son héritage. Elle s'était brouillée définitivement avec les siens et vivait seule à Bilbao. J'ignorais moi-même qu'elle fût enceinte. La pauvre fille avait combiné cette rupture pour faire ses couches à l'étranger. Il m'était aisé de me passer de ses subsides depuis qu'une lettre d'Aline m'avait appris la mort subite de son cafetier et qu'elle se trouvait libre. Lui avait-il donné de la main à la main une partie de sa fortune ? Aida-t-elle les événements ? J'eus le tort de me montrer discret sur ce point, à une époque où elle ne se méfiait pas et où elle eût mangé le morceau. Plus tard, quand je compris l'intérêt que j'aurais eu à la tenir, elle fut sur la défensive, et je n'en pus rien tirer.

Je retrouvai une Aline bourgeoise, dans un appartement, servie par une bonne et jouant à la dame. Elle me sous-loua une chambre au troisième que je n'habitais pas souvent. Je ne lui payais pas de loyer. Aline était devenue une femme d'affaires. Elle avait des intérêts dans plusieurs « maisons ». Rassurez-vous, là encore je passerai vite. Il suffit que vous sachiez qu'elle m'associa à ses occupations et à ses bénéfices. Plus qu'à tout autre endroit de ma vie, il faut aller bride abattue. Ne tournez pas la tête, monsieur l'abbé, si vous ne voulez être changé en statue de sel. Aline avait le génie du chantage : jeu périlleux, mais nous avions dans la police des complicités. C'est même ce qui nous obligea, en 1914, d'y renoncer : nos amis avaient les dents trop longues et tuèrent la poule aux œufs d'or.

Entre temps, en janvier 1913, Adila, la seule créature qui me connût à fond (et c'était peut-être pourquoi elle me manifestait une pitié qui me glaçait le sang), Adila m'annonçait la naissance de notre fils Andrès et me parlait de mariage. Elle se faisait fort d'obtenir l'approbation de sa mère, très diminuée déjà à cette époque (elle devait mourir peu après).

Mais tant que je pouvais vivre grassement auprès d'Aline, je me refusais à ce mariage, pourtant magnifique. L'idée d'une vie commune avec Adila me faisait horreur : non que je ne lui fusse au

fond très attaché; seulement je souffrais auprès d'elle d'une honte sans nom, moi qui avais toute honte bue ! Toujours m'apparaissait telle que je l'avais connue autrefois la grosse fille saine et heureuse de Liogeats, servante de Dieu, amie des pauvres, que j'avais avilie — avilie mais non pas désespérée. Elle n'a jamais désespéré.

Le mariage se fit plus tard, en pleine guerre. Je m'y trouvai en quelque sorte obligé pour échapper à une situation qui n'offrait pas d'autre issue. Un conseil de révision m'avait maintenu exempté et j'étais parti pour Paris avec Aline au début de 1915. Nous y gagnâmes d'abord beaucoup d'argent grâce à des opérations dont je n'ai pas le courage de vous parler. Jamais le commerce des stupéfiants ne fut plus actif : beaucoup de cocaïne arrivait d'Allemagne par la Hollande... Ce qu'il importe que vous sachiez pour comprendre tout ce qui va suivre, c'est que certaines histoires qui auraient pu me mener terriblement loin me livraient pieds et poings liés à Aline. Oui, depuis 1915, elle a barre sur moi : dès cette année-là, elle n'était plus la fille amoureuse qui m'avait soigné dans une chambre de la rue Lambert, à Mériadeck. Elle n'était même plus la tenancière avisée, qui m'avait associé à ses affaires. L'alcool fut toujours son vice, et de jour en jour elle s'y abandonna davantage. Elle en vint à ne plus s'occuper de sa subsistance. C'était sur moi qu'elle comptait . Et si je vous jure qu'elle avait les moyens de me faire marcher, vous me croirez sur parole, n'est-ce pas ? Vous n'exigerez pas de précisions ?

Il existait donc — il existe toujours — dans ma vie une femme qui vivait couchée, avec une bouteille de Pernod et un verre à son chevet, occupée à lire des romans policiers. Elle ne se lavait plus, personne ne faisait son ménage. Je ne vous décrirai pas l'aspect de ses draps brodés, de ses chemises de soie déchirées, couvertes de taches. Des verres sales partout, des bouteilles vides; et elle... Il fallait que je vinsse à jour fixe. Comme j'avais été roulé, monsieur l'abbé! Pourtant, j'avais reçu une promesse, une promesse intérieure : tout devait me réussir sur la terre (vous allez me croire fou). Et c'est vrai que tout m'avait réussi, d'une certaine façon, j'avais vécu en privilégié. A une époque où tant de garçons de mon âge souffraient et mouraient dans la boue du front, j'étais à l'abri, moi, je gagnais de l'argent, moi... « Mais ce n'est pas ma faute, me disait cette voix, si tu t'es laissé coincer entre ces deux femmes. Epouse celle qui est riche et tu pourras désintéresser celle qui est pauvre et qui te tient... » Et je sais bien que c'est toujours nous-mêmes qui parlons à nous-mêmes...

Une brève lettre avertit Adila que j'étais résolu à l'épouser. Je quittai Paris vers le temps de Pâques. Je me rappelle cette arrivée à

Liogeats, un soir. Personne ne m'attendait. La cuisinière me dit qu'Adila passait la nuit auprès d'un mourant à l'ambulance que sa famille entretenait dans l'ancienne école libre.

Le lendemain matin, après avoir frappé, elle entra dans ma chambre. Elle avait beaucoup maigri et sous sa coiffe d'infirmière semblait moins laide. Mais cette femme, aux approches de la quarantaine, était devenue si vieille d'aspect que j'en demeurai bouleversé. L'horreur de notre mariage me saisit d'abord, car bien que j'eusse alors trente-deux ans, personne ne m'en aurait donné plus de vingt. Adila m'observait sans rien dire. J'étais couché et me voyais dans la glace tel que j'apparaissais à cette vieille femme qu'il fallait épouser. Elle demeurait debout, le plus loin possible, et n'avait même pas fait le geste de m'embrasser. Elle me dit qu'elle avait laissé le petit Andrès à Bilbao, « en nourrice », qu'il était très joli. Que m'importait cet enfant ! Je me rappelle que la fenêtre était grande ouverte; le soleil de Pâques baignait mon lit, et dans les chênes sans feuilles les mésanges s'appelaient : tant de jeunesse et de joie au dehors, en dépit de la tuerie organisée, un monde plein d'amour; et moi je contemplais cette femme, mon lot... Une mèche presque grise sortait de sa coiffe. Elle avait les yeux baissés, une expression passive, avec un parti pris évident de ne pas me regarder. Je ne pus plus me contenir. Je balbutiai :

— Tu es arrivée à tes fins... Tu crois m'avoir acheté... Tu t'imagines que je t'appartiens... Tu verras ! tu verras !

Elle leva les yeux. J'ai toujours eu le pouvoir de lire dans les êtres : ce regard n'exprimait aucune convoitise, ni d'ailleurs aucun sentiment violent. Je sortis de ma couche, sans qu'elle baissât les paupières. Je m'avançai vers elle qui était appuyée contre la porte et dont les lèvres remuaient. Elle était devenue si pâle que je lui demandai si je ne lui faisais pas peur. Elle inclina la tête.

— Alors pourquoi m'épouses-tu ?

— Il le faut. A cause d'Andrès.

— Pourtant tu ne m'aimes plus ?

Elle fit un geste vague.

— Tu as horreur de moi ?

— Non, protesta-t-elle, mais de ce qui est en toi.

— De ce qu'il y a de mauvais en moi ? c'est ton oeuvre, tu le sais bien !

Ah ! j'avais enfin touché juste. Elle poussa un gémissement.

— J'étais un petit garçon encore, rappelle-toi, un enfant très pur, Adila... un séminariste...

Ses yeux s'emplirent de larmes... Cette pauvre figure molle exprimait l'épouvante. Et tout à coup je la vis s'abattre sur le parquet. Et moi debout en pyjama — vous voyez ça, hein ? — je l'observais. Elle avait caché sa tête dans ses bras. Son gros corps était secoué de sanglots. S'il existe un sentiment qui me soit étranger, c'est bien la pitié, fût-ce à propos d'une créature à laquelle tant de liens m'attachaient... Eh bien ! j'avais d'elle, à ce moment-là, une pitié... comment vous dire, monsieur l'abbé ? une pitié surnaturelle. Ce n'est pas au hasard que je la qualifie ainsi. Malgré moi, je protestai :

— Non, malheureuse, non, ne me crois pas. Quoi ? qu'est-ce que tu balbuties ?

Je me penchai vers elle, écartant de la main cette mèche grise collée à son front, et j'essayai de comprendre les mots qui, entre deux sanglots, lui échappaient. Je finis par saisir : « Meule de moulin au cou... »

Elle se répétait la menace du Christ contre ceux qui ont scandalisé un de ces petits qui croient en lui : « Il vaudrait mieux pour eux qu'on leur attachât une meule de moulin au cou... » Une impulsion dont je n'aurais pu me défendre me jeta à genoux auprès d'elle. Je l'entourai de mes bras :

— Non, pauvre fille, cette menace n'est pas pour toi. Car je n'étais pas un de ces petits dont les anges voient le Tout-Puissant face à face. Je n'ai jamais été un de ces petits. Aussi loin que je regarde dans mon passé, la corruption m'habitait et je me divertissais à éveiller en toi un trouble... L'âge qu'on a ne signifie rien... Ce qui m'a été donné dès ma venue au monde, ce n'est pas l'innocence comme aux autres hommes, mais le masque de l'innocence. A travers mes cils d'enfant, je demeurais attentif à la tentation que j'éveillais dans ta chair, dans ton cœur. Avec délices, je me sentais redoutable pour ta pauvre âme. J'avais conscience d'être un appât. Le goût de mon propre poison emplissait ma bouche. Tu approchais de cette chair possédée. Tu rôdais autour de cette fausse candeur. Tes avances trébuchantes, tes reculs, tes retours vers moi, rien ne m'échappait. Enfant au cœur glacé, je jouais de toi, pauvre fille. Ne t'inquiète donc pas. De nous deux, ce fut moi le tentateur, moi le plus fort, moi l'aîné. Que j'étais vieux à seize ans ! vieux comme le monde ! Et toi, malgré les sept années que tu avais de plus que moi, quel cœur d'enfant !

Elle s'était relevée et demeurait appuyée contre le mur. Je revois cette figure tuméfiée, les mèches qui sortaient de la coiffe blanche. J'entends encore le chant de cet oiseau grimpeur, des pépiements de mésanges, les grives de passage qui s'étaient abattues dans le lierre... C'était un matin de la semaine sainte... Un moment de ma vie où je n'ai pas fait le mal, monsieur l'abbé, où j'ai fait le bien, où j'ai retenu cette âme au bord du désespoir... Malgré moi, sans doute, malgré moi... malgré un autre, aussi.

— Il faut fuir, il faut me fuir ! lui répétais-je. Profite de cette minute. Echappe-toi !

Elle secouait la tête en me regardant avec une profonde tendresse. Parfois un frisson la secouait, mais elle ne pleurait plus. Comme elle répétait : « Impossible ... » je retrouvai ma voix habituelle pour lui dire :

— Tu n'es pas guérie de moi ?

Elle se redressa comme si je l'eusse piquée. J'insistai :

— Si tu étais guérie, tu prendrais le large, tu me fuirais. Sais-tu ce que je te réserve ?

Elle me répondit qu'elle le savait.

— Tu crois me connaître... tu ne sais pas ce dont je suis capable... (comme si j'eusse voulu, comme s'il avait fallu qu'Adila devînt ma femme en connaissance de cause).

— Comment ne le saurais-je pas ?

Elle posa cette question d'une voix sourde où je crus sentir du dégoût. Ma colère se réveilla :

— Tu ne seras pas si fière quand ce sera fait.

La tête renversée contre le mur, elle me dévisageait.

— J'ai hâte que tout soit accompli, murmura-t-elle. Le plus dur ce sera d'avertir...

Et comme je l'interrompais grossièrement :

— Il ne s'agit pas de ma mère, reprit-elle, je l'ai préparée depuis longtemps; la nouvelle ne l'étonnera pas. Non, je pensais à Mathilde...

Pourquoi me parlait-elle de Mathilde ?... Nous avons toujours évité l'un et l'autre de prononcer ce nom. Je rappelai qu'elle était en Angleterre. Que nous importait Mathilde ? Nous la mettrions devant le fait accompli. Adila reprit à voix basse :

— Elle revient demain.

Elle regardait dans le vide. Deux larmes coulaient le long de ses joues.

— Il faudra lui dire...

— Est-ce que ça la regarde ? Ce n'est que ta cousine. Vous avez vécu dans la même maison, c'est entendu... tu sais que je t'emmène à Paris ?

Je me mordis les lèvres, ennuyé de m'être trahi et de n'avoir pas attendu que nous fussions mariés pour annoncer à Adila ma volonté de quitter Liogeats. Mais je vis bien que cette nouvelle la laissait indifférente. Elle entraînait dans le mariage comme elle se fût jetée à la mer. Elle murmura :

— A Paris ou ailleurs...

— Oui, tu as raison : à Paris ou ailleurs, tu seras avec moi, tu seras ma femme, la femme de l'être que je suis, la chair de ma chair.

Comme elle disait à mi-voix : « Je le suis déjà... », j'insistai :

— Toute livrée à moi, Adila. Ma chose. Seule. Personne entre toi et moi.

J'eus le sentiment de ne pas la dominer. Elle soutint mon regard et protesta fermement :

— Non, je ne serai pas seule. Je ne suis pas seule. Si je l'étais, il y a beau temps que je t'aurais fui à l'autre bout du monde ou dans l'autre monde.

Je ne trouvais rien à répondre. Après un silence, elle reprit :

— Je parlerai à ma mère... Pour Mathilde, ce serait au-dessus de mes forces. Tu lui annonceras la nouvelle toi-même... et le plus vite possible... dès demain. Il faut que tout s'accomplisse rapidement... Pourquoi pas à Paris, puisque tu as à Paris ton domicile légal ?

— Non, protestai-je. Je veux un mariage solennel ici. Je veux que tu traverses Liogeats dans ta robe blanche. Je veux que les gens assistent à mon triomphe... Un fameux triomphe, hein ? Quelques-uns se doutent de ce qui s'est passé. Il faut t'attendre à des affronts, ma vieille. Tant pis ! Je tiens à une belle noce dans l'église de Liogeats.

— Tu l'auras, nous l'aurons.

Elle ne me perdait pas des yeux et respirait vite.

De tout le jour, je ne vis plus personne. Je n'osais m'aventurer

dans le village rempli de veuves, de mères qui avaient perdu leur fils. Pas une maison qui ne fût en deuil, pas une famille qui ne vécût dans l'angoisse. Les gens, à cette époque, ne pouvaient supporter la vue d'un civil jeune et valide. En vérité, ma réforme était régulière; l'état d'un de mes poumons, tel que le révélaient l'auscultation et l'examen radiographique, ne laissait pas d'être inquiétant. Mais il y avait ceci d'étrange que je n'en éprouvais aucune malaise, aucune fatigue; je jouissais d'une santé de fer. Expliquez cela comme il vous plaira, monsieur l'abbé. J'étais étrangement protégé, il faut le reconnaître, à l'abri... Et pourtant, à mesure que ma destinée prenait forme, elle me terrifiait.

Je passai cette journée à errer dans le jardin. Adila avait regagné l'hôpital. Sa mère ne descendait plus pour les repas depuis plusieurs années. Seules les fenêtres de la vieille dame, dans la façade principale du château, avaient leurs volets ouverts; toutes les autres étaient closes. Du côté de l'ouest, je vis une servante laver les vitres de la chambre de Mathilde qui communiquait avec celle d'Adila.

Une lettre d'Aline me parvint à midi, lettre impérieuse, menaçante; mais j'étais tranquille. Elle avait intérêt à ne pas faire rater mon mariage et je n'avais rien à redouter d'elle tant que le magot ne serait pas tombé entre mes mains. Alors seulement, elle attaquerait. D'avance, j'en frémissais. Les gens de votre espèce, monsieur l'abbé, se demandent comment les gens de ma sorte en arrivent à l'idée de supprimer un être qui les gêne. Dès cette époque, pourtant, une de mes préoccupations constantes, était de découvrir un moyen pour me débarrasser d'Aline. J'avais l'imagination féconde : j'ai passé ma vie à la supprimer en pensée : que de romans policiers je pourrais écrire avec tout ce que j'inventais ! Mais le crime de tout repos n'existe pas. Et puis Aline, dès longtemps dressée au jeu périlleux du chantage, se tenait sur ses gardes. Elle me parlait souvent de la tentation qui me travaillait, comme d'une chose qui allait de soi, et m'expliquait pourquoi je ne la tuerais pas, pourquoi je ne pouvais pas la tuer : au bout de quarante-huit heures, je serais soupçonné, arrêté; tout me dénoncerait. Elle avait d'ailleurs, me répétait-elle souvent, laissé entre des mains sûres des documents qui attireraient d'abord l'attention de la justice sur moi. La matinée avait fini par me persuader que j'avais intérêt à sa vie et que même innocent, s'il lui arrivait malheur, j'étais un homme perdu.

Ce jour s'écoula dans ces bois sauvages et nus qui ne savaient pas qui j'étais, bien qu'ils me connussent depuis mon enfance. Seul un homme de ma sorte peut aimer profondément cet univers adorable et sans regard et sans conscience pour nous juger... Ce monde

odorant, plein de bêtes et d'astres, et qui ne sait pas qu'il existe des saints et des damnés, des êtres sauvés et des êtres perdus. Je me souviens vers trois heures, ce jour-là, de m'être assis au soleil sur un pin abattu dont l'immense corps dans sa chute avait dévasté les chênes. Accroupi dans cette odeur d'écorce arrachée, je me chauffais, innocent comme un renard, comme une fouine. La nature ne me demandait pas de comptes : tout ce qui vit contre elle, tout ce qui est mêlé à sa plus secrète vie s'entre-dévore. J'étais un dévorant entre mille autres qui chauffaient à la même heure au soleil leurs plumes, leur pelage, leurs élytres. Je ne souffrais pas; ma souffrance était par miracle suspendue... Parce qu'il faut que vous le sachiez, monsieur l'abbé, elle ne s'interrompt jamais cette atroce douleur, cette conscience à chaque seconde d'être tenu à jamais. A cette époque, je n'avais pourtant pas encore entendu une parole qui m'a été dite un jour par un des vôtres, un vieux prêtre à gueule de saint que je rencontrais quelquefois dans les lacets de Super-Bagnères, l'année de ma cure à Luchon. Oui, nous parlions du « prince de ce monde », comme il l'appelait... il me dit d'un ton de certitude qui me glaça : « *Il y a des âmes qui lui sont données* » Il avait l'air de le savoir de source sûre. Je n'osais pas l'interroger et me hâtais de parler d'autre chose. Depuis, j'ai cherché partout ce vieux, afin de l'obliger à s'expliquer. J'ai fini par retrouver ses traces : il venait de mourir en odeur de sainteté, comme vous dites, dans une maison de retraite, à Vanves, emportant avec lui son épouvantable secret : « *Il y a des âmes qui lui sont données* »

Mathilde arriva le lendemain, après déjeuner, sans que je fusse là pour la recevoir. Toute la journée, je l'entendis appeler Adila, rire et chanter dans sa chambre où elle débattait ses affaires. Elle faisait claquer les portes. Petite fille, tout s'éveillait ainsi sur son passage, elle n'avait pas changé. Je lisais au soleil les journaux, lorsqu'une main preste m'enleva mon chapeau. Un rire éclata que je reconnus, mais je ne reconnus d'abord que le rire. Cette longue fille aiguë, taillée en hirondelle, ne rappelait guère l'enfant olivâtre et malingre qui avait partagé mes jeux. Elle ne ressemblait pas non plus à cette Mathilde Desbats qu'elle est devenue, à M^{me} Symphorien Desbats dont vous n'avez plus aujourd'hui l'honneur de diriger la conscience. Rien de moins tragique, monsieur l'abbé, que Mathilde à cette époque. Elle n'avait pas l'aspect imposant que vous lui connaissez... mais effarouchée, oui, elle l'était : hirondelle entrée soudain dans la pièce et qui se cogne à tout, Trop mince, anguleuse... Posée au milieu de l'allée, comme un oiseau qui ne s'y trouve que pour une seconde, elle balançait son chapeau et me dévisageait avec des mouvements brusques de sa petite tête aux cheveux serrés. Je pourrais vous dire comment était sa robe, ses bras nus malgré la

saison encore froide, les grosses boules de corail autour de son cou brun. Je n'étais plus moi-même, je ne savais plus qui j'étais : un attendrissement mystérieux s'élevait des bas-fonds de mon être et s'étendait sur ma vie criminelle. Me voici redevenu un jeune homme devant une jeune fille. Non, ce n'est pas vrai, toute cette existence vécue en rêve. C'est encore le temps où nous nous dissimulions dans les troènes. Adila nous cherchait, criait nos noms, et moi je la tenais dans mes bras sans la serrer et elle nouait les siens autour de mon cou. Tout l'immonde d'une vie a duré le temps d'un cauchemar; je me réveille en sursaut, tu es là encore, tu m'aimes... Et nous demeurons en suspens, chacun de nous s'efforce de ne point se précipiter... Et soudain elle parle :

— Comme tu es resté le même, mon petit Gabriel ! Tu rougis aussi bien qu'autrefois... »

Paroles fatales : d'un seul coup le brouillard se déchire et je vois ma vie.

Rien n'avait donc marqué sur moi ? Mais en vérité Mathilde ne se trompait guère : à l'époque où nous jouions ensemble, j'étais aussi perdu qu'aujourd'hui; la candeur de mon âge me masquait... Non, je n'avais pas changé : quoi que j'eusse pu accomplir dans la suite, je n'avais rien ajouté à mon vrai visage, à mon visage éternel.

— Tu n'as pas l'air malade... Et pourtant il faut que tu le sois... Oui, je sais : je me suis fait montrer ta radiographie lors de mon dernier voyage... Je suis calée en médecine, maintenant ! C'est tout de même extraordinaire comme tu as bonne mine.

Elle s'informa de ma température et parut contrariée de ce que je ne la prenais pas chaque soir. Nous partîmes ensemble. Beaucoup de pins avaient été abattus; les coupes avaient détruit les retraites que nous connaissions. Le Balion que jadis il fallait atteindre à travers des fourrés, et qui coulait sous les branches confondues d'aulnes et de chênes, était maintenant mis à nu : il frissonnait à travers une terre rasée pleine de souches et semée de débris d'écorce.

— Le Balion, du moins, n'est-il pas changé, disait Mathilde. Crois-tu même qu'un bombardement, que les gaz peuvent quelque chose contre les ruisseaux ? On ne peut rien contre l'eau vive...

— Si, ma petite enfant (je l'avais toujours appelée ma petite enfant), on peut l'empoisonner... Tiens, ajoutai-je, notre « jouquet » est encore là !

Vous savez ce que nous appelons un jouquet, à Liogeats : un abri pour chasser au fusil les palombes. Nous y entrâmes comme autrefois. Je n'avais pas plus l'idée de mettre à profit cette solitude

que Mathilde ne songeait au mal. Nous nous étions retrouvés comme des enfants qui depuis toujours passent les vacances dans la même campagne : simplement nous demeurions épaule contre épaule. Et de nouveau, dans le grand silence et dans l'odeur de fougère morte, je perdis conscience de mon identité. Mes actes qui ne m'avaient pas marqué au visage, j'aurais pu croire ce jour-là qu'ils n'avaient pas non plus marqué mon âme. Cette petite Mathilde avait de l'innocence pour deux, peut-être ? Je fus heureux quelques instants... Oui, je sais tout de même ce qu'est le bonheur... jusqu'au moment où Mathilde dit :

— Par exemple, j'ai trouvé Adila bien changée... méconnaissable : une vieille femme.

Je ne répondis pas. Des gouttes de pluie crépitaient sur notre abri de fougères et de feuilles. Un oiseau tout près de nous s'égosillait. Ne pas penser à Adila ! ne pas penser à Adila ! Mais en dépit de mes efforts, elle se tenait désormais entre nous. Mathilde m'interrogeait sur mes occupations et voulait savoir d'où venaient mes ressources. Je répondais avec prudence et dans un secret tremblement. C'était une petite fille pratique, rompue aux affaires, comme il y en a tant chez nous, et que j'avais bien de la peine à dépister. Par bonheur, certaines de mes combinaisons étaient avouables. A cette époque, on pouvait acheter n'importe quoi, le stocker, et le revendre un mois plus tard avec un gros bénéfice. Mathilde faisait la moue ; elle appelait cela « vivre d'expédients ».

— N'as-tu jamais pensé, me demanda-t-elle, à quitter Paris, pour revenir vivre à Liogeats ?

— Que ferais-je à Liogeats ?

— Je ne sais pas, moi ! Cherche...

Nos regards se croisèrent dans l'ombre du jouquet. Il ne pleuvait plus. La terre mouillée nous enveloppait de son odeur, de son froid... Mais nous nous tenions chaud. Je savais ce qu'elle m'offrait. Je comprenais... Trop tard ! A moins de sacrifier Adila... Ce ne serait d'ailleurs pas la sacrifier : Adila ne m'aimait plus. Notre mariage n'était à ses yeux qu'une sorte de réparation. Elle ne pouvait rien contre moi...

— Tu pourrais, par exemple, t'occuper de mes propriétés ?

— A quel titre ?

Elle éluda la question, parla à bâtons rompus de Brighton, de deux amies australiennes dont les parents avaient péri à bord d'un vaisseau torpillé. Soudain elle me demanda si je savais pourquoi elle

revenait en France. Il s'agissait d'un projet de mariage avec un de leurs cousins, Symphorien Desbats, de vingt ans son aîné, mais qui s'occupait déjà des propriétés de Mathilde quand ses parents vivaient. Je laissai paraître quelque émotion.

— Je ne suis pas encore décidée, reprit-elle. Mais si c'est non, comme il est probable, je ne pouvais en avertir par lettre un homme à qui je dois tant...

Il repleuvait. Nous courûmes vers la maison. Je lui pris la main comme nous faisions enfants ; mais maintenant elle était plus rapide que moi. Nous entrâmes ainsi dans le vestibule assombri. L'orage grondait faiblement. Je vis, jeté sur un fauteuil, un manteau d'infirmière.

— Adila est rentrée, dit Mathilde, Je n'ose l'appeler. Elle a l'air de me fuir... Sais-tu si elle a quelque raison de m'en vouloir ? Peut-être trouve-elle que je ne lui ai pas assez écrit... Après tout, nous n'étions pas si intimes ! Quand je serai mariée, je pourrai enfin vivre chez moi...

— Le château est dans l'indivision ?

— Je compte bien en sortir. D'ailleurs je ne tiens pas au château... Si Adila veut le garder...

— L'habitation de M. Desbats sur la place est sinistre...

Elle me répondit d'une voix tremblante « qu'il ne s'agissait pas de vivre chez M. Desbats ». Comme à chaque orage l'électricité était éteinte. Nous étions debout et autour de nous il y avait ce ruissellement dans le crépuscule. Nous entendions marcher au premier étage. J'étais la proie d'un désir fou, irraisonné : parler tout de suite à Adila, jeter tout de suite Adila par-dessus bord. Impossible de demeurer un instant de plus dans l'incertitude : que ma route soit libre enfin, que je puisse enfin être heureux ! J'écarterais tous les obstacles ; déjà je me ruais sur eux en pensée, comme un furieux. Ah ! et Aline ? Mais Mathilde était aussi riche qu'Adila... Je pourrais distraire la somme nécessaire pour fermer la bouche à Aline... Mais non : je savais bien que rien n'empêcherait la misérable de me faire chanter jusqu'à extinction. Il serait temps de penser à cela, une fois le mariage accompli. Le bonheur seul, cet inespéré bonheur, me donnerait le courage de réduire Aline au silence, à un silence éternel. Oui, tout à coup, à cette seconde précise, dans ce vestibule de campagne, tout près de cette jeune fille qui respirait vite, j'étais résolu à ce dernier crime : un dernier crime pour gagner le droit de n'en plus commettre. Encore un crime et ce serait fini.

Il pleuvait avec fracas, l'orage éclatait et pourtant je n'entendais rien au monde que ce halètement léger de Mathilde. Mes mains hésitantes avancèrent dans l'ombre.

— Depuis toujours ! murmura-t-elle. Et toi ?

Je la tenais dans mes bras, distrait par ce pas lourd au-dessus de nos têtes : Adila... Tout de suite se débarrasser d'Adila... Je ne pouvais demeurer dans l'incertitude un instant de plus. J'écartai doucement Mathilde et lui dis d'aller m'attendre dans sa chambre.

J'entrai chez Adila sans frapper, comme un voleur. Elle se promenait de long en large en récitant son chapelet : c'était le bruit de ce va-et-vient que nous entendions dans le vestibule. Des bougies étaient allumées sur la cheminée. Elle parut inquiète à ma vue et s'arrêta, le chapelet enroulé autour du poignet.

— Je voulais te parler avant le dîner (que ma voix était douce ! Sa douceur m'étonnait moi-même). J'ai réfléchi depuis notre conversation d'hier. Je t'ai fait assez de mal, ma pauvre Adila. Ce mariage serait une folie...

Elle fit un geste de lassitude :

— A quoi bon revenir là-dessus ? Tout a été dit entre nous.

Je balbutiai, déjà dominé par la rage :

— Et moi, là-dedans ? Qu'est-ce que je deviens ? Et mon bonheur à moi ?

Adila s'était retournée et m'observait avec une attention profonde :

— Ton bonheur ? c'est ma fortune... mes propriétés...

De quel ton détaché elle prononça ces paroles ! Je lui protestai que je me moquais de son argent. En vain essayai-je de me contenir :

— Je puis avoir une propriété aussi belle et même plus belle que la tienne... Et en même temps j'épouserai une femme qui ne sera pas... (ici un mot comme il m'en vient quelquefois, un de ces termes orduriers qui ne me ressemblent pas, car ma nature est d'en avoir horreur. Et pourtant, dans certaines occasions, vous ne pouvez imaginer ce qui me monte aux lèvres...).

Adila demanda d'une voix tremblante :

— Quelle femme ? Mathilde ? Je m'en doutais. Je sentais cela venir, ajouta-t-elle avec un air de douleur.

Et, très calmement :

— Eh bien ! non, mon petit, il faut y renoncer.

Et comme je balbutiais : « Qui m'y oblige ? », elle me répondit qu'elle en avait les moyens...

— Allons donc ! tu te perdrais toi-même...

J'étais au paroxysme d'une rage dont elle avait souvent subi les effets. Mais elle ne fléchissait pas et soutenait mon regard :

— Tu ne me fais plus peur, je suis prête à tout. Entends-moi bien : s'il le faut, je me chargerai moi-même avec délice pour sauver Mathilde. Mais tu n'as pas encore compris que je n'ai plus rien à perdre, plus rien à gagner, que j'ai tout perdu ou tout gagné... que tu ne peux plus me faire de bien ni de mal ?

Je levai mes mains à la hauteur de son gros cou blanc :

— Et de ça, tu n'as pas peur non plus ?

Elle secoua la tête :

— Non, parce que toi-même tu as trop peur, Gabriel...

J'hésitai à bondir sur elle qui sortait. Elle alla jusqu'au palier, mais ce n'était pas pour me fuir comme d'abord je l'avais cru ; car je l'entendis appeler Mathilde d'une voix forte.

Le pas léger de la petite fit craquer les marches. Je me tenais le plus loin possible de la fenêtre, et Mathilde ne m'aperçut pas d'abord en entrant. J'entendis sa voix :

— Tu es là, Gabriel ?

Cependant Adila avait refermé la porte.

— Gabriel et moi, nous ne pouvons plus différer l'annonce d'une grande nouvelle... Tu m'avais promis, Gabriel, d'en avertir toi-même Mathilde...

La jeune fille dut croire d'abord que je venais de raconter à sa cousine ce qui s'était passé entre nous, et qu'Adila avait répondu en annonçant ses propres fiançailles.

— Chacune de notre côté, dit Mathilde en riant, nous avons rencontré le bonheur... Mais, Adila, révèle-moi vite son nom... Je le connais ?

— Ma chérie, tu ne devines pas ? Il est ici, dans la chambre...

Elle parlait avec précaution. J'entendais, comme en rêve, Mathilde répéter :

— Quoi ? C'est une farce ?

J'attendais que ce fût fini, lorsque tout à coup la jeune fille m'interpella :

— Ce n'est pas vrai, Gabriel ?

Je balbutiai :

— J'espère que ce n'est pas vrai...

Alors Adila, comme elle eût répété une leçon, assura d'une voix neutre que je ne pouvais le nier, que nous étions engagés l'un envers l'autre. Mathilde me soufflait :

— Elle se moque de toi ? Réponds ! réponds donc !

Je fis un vague geste de refus. J'entendais sans leur prêter aucune signification les paroles haletantes de Mathilde.

Après un long moment d'inconscience, je compris de nouveau ce qu'elle disait, d'une voix entrecoupée :

— Tout s'éclaire : tu ne te doutais pas que je serais moi-même assez bête... tandis que tu étais sûr de son consentement à elle... L'important pour toi c'était d'entrer dans la famille. Dire que tu as fait ce calcul, toi, Gabriel ! que tu as été capable de ce calcul !

Je n'oublierai jamais le regard d'Adila, tandis que sa cousine répétait :

— Qui t'aurait cru capable...

Il est vrai que pour qui connaissait ma vie, l'indignation de Mathilde était à crever de rire.

— N'aie pas peur, je ne te le disputerai pas, criait-elle. Ce serait facile, tu sais ! Mais garde-le, ma vieille !

Elle ajouta même dans un demi-patois :

— Garde te lù.

Adila, à ce moment, se détacha du mur, et les yeux mi-clos, dit très vite :

— Il ne s'agit pas de moi... Mais... nous avons un petit garçon, il s'appelle Andrès, il a cinq ans.

Mathilde marmonnait, avec un air d'hébétude : « Toi ? un enfant ?... », et riait.

Elle sortit enfin, chancelante, et nous entendîmes sa chute dans le corridor. Je me précipitai, mais Adila me repoussa durement. Il eût été dangereux de la braver à cette minute. Je la laissai à genoux,

soutenant la tête de sa cousine, et descendis l'escalier sans me retourner.

Je sentais à mes pieds le froid des flaques. La blancheur de l'allée me guidait et pourtant je la perdais parfois et me cognais aux pins. Ce fut sans doute un des instants de ma vie où je fus le plus près de me tuer. Mais une voix impatiente répétait en sourdine : « Non, tu es trop lâche ! » comme de quelqu'un qui ne comptait pas m'avoir par là. Car il est vrai que je suis lâche et il arrive souvent que de tous nos vices ce soit celui-là qui nous sauve. Je rentrai dans la nuit, mouillé, affamé, les mains saignantes, mais vivant, hélas ! Bien vivant !

Il faut que je me hâte, monsieur l'abbé, sans quoi vous n'auriez pas la force de me suivre jusqu'au bout. Dès le lendemain, Mathilde repartit. Adila était redevenue la fille indifférente, passive, résignée, que j'avais retrouvée à Liogeats. Mais notre mariage ne put être célébré dans le village : je reçus des lettres horribles, signées de veuves et de grands blessés. Il y eut un charivari sous les fenêtres du château. Je dus m'enfuir la nuit, en auto, et prendre le train à une station éloignée. Adila me rejoignit à Paris où nous nous mariâmes en présence de nos seuls témoins. Quelques semaines plus tard, Mathilde épousait Symphorien Desbats.

J'avais exigé le régime de la communauté. Adila obéissait aveuglément à toutes mes demandes. Sans se soucier des intérêts d'Andrès, elle accepta de raser une partie de sa propriété, de vendre la terre et de placer l'argent à mon nom ; elle signa un testament dont je lui fournis la formule. Rien pourtant ne laissait pressentir qu'elle dût mourir. N'allez pas croire surtout... n'allez pas me soupçonner... Elle a été emportée par la grippe plus d'un an après l'armistice et alors que l'épidémie semblait conjurée. Elle a fait ce que vous appelez « une bonne mort » mais sans grandes manifestations... J'ai entendu pourtant certaines paroles à travers la porte : elle ne pensait qu'à moi, elle ne prononçait même pas le nom de son fils... Avouez que c'est une croyance bizarre, ce rachat par la souffrance, ce sacrifice d'une vie qui d'ailleurs ne dépend pas de nous... Mais peut-être que la vérité est bizarre... Me croirez-vous si je vous assure que je l'ai pleurée, que je pense à elle encore comme à quelqu'un de vivant et qui n'est pas sorti de ma vie ?

Naturellement, dès que je fus libre, Aline voulut m'épouser : j'aurais préféré le bagne, et elle le comprit assez vite. Son chantage devint alors impitoyable. Je dus avoir recours à Symphorien Desbats.

Vous le connaissez. A cette époque, il était déjà malade. Ce n'était

pas le sentiment comme on dit, qui l'étouffait. Si Mathilde avait épousé l'être que je suis, elle eût tout de même connu l'amour... Bien sûr, le réveil eût été affreux ; mais pendant quelques semaines, peut-être quelques mois, elle aurait connu l'amour. Vous devinez ce qu'a pu être sa vie conjugale. Elle a pourtant mis une fille au monde, Catherine, mais qui, en naissant, a trouvé sa place prise : à la mort d'Adila, en effet, Mathilde m'avait écrit qu'elle se chargerait volontiers du petit Andrès. Depuis, il a toujours vécu dans ses jupes.

Symphorien Desbats m'a jugé du premier coup d'œil. Non qu'il ait été capable d'entrer dans mes tours et détours. L'homme que je suis réellement est unimaginable pour lui. Il a vu en moi une simple canaille ; mais du point de vue qui l'intéressait, c'était bien ainsi qu'il fallait me prendre. J'avais hérité d'Adila dans la mesure où la loi permet de déshériter un fils au profit d'un époux. Les exigences d'Aline — et aussi, je dois le reconnaître, la vie que je menais (quelle vie !) — m'obligèrent très vite à couper ce qui restait de mes pins, d'abord les plus vieux, puis ceux qui étaient en plein rendement. Je reçus un jour à Paris la visite de Symphorien Desbats. Il me dit que j'abîmais ma propriété, que je devrais le charger de la gérance. Il m'assurait un revenu suffisant. Il m'avança d'abord tout l'argent que je lui réclamais. Je vous fais grâce des ruses dont il se servit pour acheter mes bois qui, naturellement, touchaient les siens. A mesure qu'Andrès grandissait, il usa d'un moyen qui, sans doute, me justifiait à mes propres yeux... (comme si un être de mon espèce avait besoin d'une justification ! Eh bien ! oui, j'en ai besoin dès qu'il s'agit de mon fils) mais qui, surtout, désarmait Mathilde, sa femme. Car Mathilde défendait contre moi les intérêts d'Andrès comme s'il eût été son enfant; vous la connaissez assez aujourd'hui pour savoir qu'elle préfère Andrès à sa propre fille Catherine. Je me souviens de sa fureur contre son mari lorsqu'elle s'aperçut qu'il utilisait mon perpétuel besoin d'argent pour me dépouiller.

Mais Desbats la désarma en raisonnant ainsi : rien ne pouvait m'empêcher de vendre mes propriétés au premier venu. Mieux valait qu'elles ne sortissent pas de la famille. Pour qu'Andrès ne fût pas lésé, il n'y avait qu'à le fiancer à Catherine. Ainsi retrouverait-il par le mariage ce qui aurait été cédé par son père à beaux deniers comptants. Ce calcul ne paraissait pas absurde, car Andrès et Catherine, dans leur enfance, étaient inséparables. La bonne foi de Symphorien Desbats ne pouvait alors être suspectée : il avait cet amour de la propriété qui implique l'horreur des partages et qui est chez nous à l'origine de tant de mariages consanguins. En somme, il me payait pour que mes terres ne sortissent pas de la famille, mais Andrès n'en devait pas moins devenir le maître plus tard.

Ainsi Desbats s'assura-t-il la neutralité de sa femme pour acquérir peu à peu tout ce qui m'appartenait en propre. Andrès détient encore la métairie de Cernès et celle de Balisaou qu'il a héritées de sa mère et sur lesquelles je n'ai aucun droit : plus de mille hectares en plein rendement. Pourquoi Desbats, si vraiment il est décidé au mariage de nos enfants, s'efforce-t-il de mettre la main sur ce dernier débris du patrimoine d'Andrès ? Pourquoi payer des droits au fisc pour s'assurer la possession de terres qui doivent être l'apport de mon fils en se mariant ? Voilà ce qui me trouble, je vous l'avoue. Je veux bien que depuis qu'il est à demi paralysé, son amour de la propriété tourne à la manie et qu'il n'entende plus aucun raisonnement... Il déclare même que le mariage de nos enfants ne s'accomplira qu'une fois le marché conclu. Enfin, il pèse sur moi pour que je décide Andrès à cette vente... Or, le savez-vous, monsieur l'abbé ? le père que je suis, que vous connaissez maintenant, a tout pouvoir sur cet enfant dont je me suis désintéressé depuis sa naissance et qui ne m'a jamais vu que lorsque je faisais le voyage de Liogeats pour toucher l'argent qu'au fond je lui volais. A mon fils aussi, j'ai su plaire ; il est ma dernière conquête et, comme les autres, je l'exploite. Seulement lui, je l'aime.

Il fera tout ce que je lui demanderai, bien que la terre le tienne lui aussi, mais pas bassement. Il n'a pas l'instinct de la propriété ; et sa mère lui a légué en revanche le don de s'intéresser aux métayers ; il s'occupe de leurs affaires... «il est de leur côté », comme dit haineusement son patron ; car, en somme, il est devenu le régisseur bénévole de Symphorien Desbats. Non content de posséder la majeure partie des terres Du Buch, ce renard utilise le dernier descendant mâle de cette famille, comme un domestique... Andrès le supporte parce qu'il se croit déjà le mari de Catherine. Il consentirait donc sans trop de peine à ce qu'il imagine être un caprice de malade, et céderait le moins cher possible à son beau-père, pour ne pas augmenter les droits, Balisaou et Cernès ; et d'autant plus volontiers que Desbats lui jure de fixer, aussitôt l'affaire faite, le jour de la noce. Mais moi, je veux qu'il les garde, monsieur l'abbé. Je sais bien que si l'affaire se traitait je toucherais une commission ; Desbats m'a fait un prix... Et le petit, qui sait que je suis dans de grandes difficultés, m'a promis de m'avancer ce que lui rapportera la vente. Je lui donnerai du 5 %... Mais qui me dit qu'il ne s'agit pas d'un traquenard et qu'après avoir dépouillé Andrès, le vieux voudra encore de lui comme gendre ? Que valent les promesses de cet homme-là quand elles ne sont pas signées devant notaire ? Seulement je suis plus que jamais harcelé par Aline. Pendant des années, j'ai eu beaucoup de cordes à mon arc... Mais je vieillis, je vieillis de mois en mois, de semaine en semaine...

Perdu pour perdu, je ne dépouillerai pas le petit... Il faut qu'il garde Cernès et Balisaou... Qu'il les garde au moins jusqu'au lendemain de la noce... D'ailleurs ce serait reculer pour mieux sauter : ma commission et le prêt d'Andrès une fois touchés, je n'aurais plus rien à attendre... Il me reste de me confier à Desbats : il serait peut-être plus fort qu'Aline. A moins qu'il ne profite de mes confidences pour me perdre, qu'il y trouve un prétexte pour ne pas conclure le mariage... Monsieur l'abbé, vous seul, vous seul.....

.....

I

L'HOMME posa son stylo, relut ce qu'il venait d'écrire, se leva. Il était vêtu d'une robe de chambre de soie bleue, déchirée et tachée. Sous le hâle, son visage, malgré les cheveux d'argent, paraissait jeune. Ses yeux clairs n'avaient pas dû changer depuis l'enfance. Un triste jour entraînait par les vitres sales : cette lumière de Paris dont on attend impatiemment qu'elle meure tout à fait pour clore ces minces volets de fer qui pincement les doigts. L'ameublement datait de 1925. La vie n'avait rien pu ajouter à ces murs peints, à ces meubles de nickel et de verre : tout cela resterait neuf jusqu'à la dernière dislocation. Et pourtant le désordre régnait, non celui de la vie, mais celui de la ruine. Un plateau avec les restes d'un repas froid traînait sur le tapis. Partout des bouts de cigarette. Le ménage n'avait pas dû être fait depuis plusieurs jours.

Gabriel Gradère alla s'étendre sur le divan qui était aussi le lit où il dormait. « Pourquoi écris-tu ? se disait-il. Que peut ce petit prêtre pour toi ? Et d'ailleurs je te défends de le voir. Je te défends de le connaître. Je te défends de le mêler à nos secrets ! »

Un enfant, à l'étage au-dessus, commença une gamme. Gradère en éprouva du soulagement, car il détestait le silence. Le silence respirait. L'atmosphère était lourde, épaisse, habitée. Non, il ne pourrait demeurer un quart d'heure de plus... En hâte il enleva sa robe de chambre, s'habilla. Quel soulagement que de tirer la porte derrière soi, que de tourner la clef dans la serrure comme s'il enfermait, entre les murs de cette maison de la rue Emile-Zola, l'ennemi de sa vie et de toute vie !

C'était l'heure où tous ensemble les réverbères s'allument. Il marchait d'un pas rapide, juvénile, presque ailé, un pas qui lui était propre. Il acheta un journal. Il avait le sentiment que quelqu'un perdait sa trace. Qui aurait pu mettre un nom sur sa figure ? Il traversa la Seine, suivit les rails du tramway jusqu'à la porte d'Auteuil. Personne à la terrasse de ce café, pleine de monde en été... Mais lui n'avait pas froid. Il n'avait jamais froid. Un Pernod... On ne sait jamais d'avance si on en tirera la béatitude attendue... Quelquefois cela vous délivre... mais d'autres fois l'alcool ajoute à la tristesse, exaspère le désespoir. Ce pernod-là serait plein de miséricorde. Gradère pouvait rentrer sans crainte, s'étendre, fermer les yeux. Il ferait l'économie du dîner, sortirait tard, s'assiérait à la

table de la dame qui était tous les soirs chez Florence, demanderait un sandwich qui serait payé par elle avec le champagne. Tout de même, il frissonnait un peu dans le soir humide. Une haleine sylvestre d'humus et de feuilles passa sur le quartier. Il rentra en hâte.

— Tiens, se dit-il, j'ai oublié d'éteindre l'électricité... Aline! Que fais-tu là ? Je t'avais interdit de venir ici...

La femme, écroulée sur le divan, ne bougea pas. Elle fumait, auprès d'une bouteille de porto vide. Elle avait coiffé de son chapeau le bouddha sur la cheminée. Sa large face enfarinée était peinte sans être lavée. Dans des stratifications de maquillage luisaient les yeux troubles et pleins d'eau. Une ligne rouge fuchsia marquait la place de cette fente qui était la bouche. La robe, relevée jusqu'aux cuisses, découvrait sous la soie végétale des jambes encore fines.

— Tu n'as rien à m'interdire du tout. J'ai la clef, oui ou non ? Voilà deux mois que j'attends...

Elle avait gardé l'accent de Bordeaux. Gabriel vint s'asseoir près d'elle, alluma une cigarette et, d'une voix insinuante et humble :

— Moi aussi, Aline, je n'ai plus rien... Je ne fais qu'un repas par jour...

— Il te reste d'obtenir du petit...

Il l'interrompit rudement :

— Non, ne me parle pas du petit. Je ne dépouillerai pas Andrès. Non, cela du moins je ne le ferai pas. Non et non !

— Mais puisque lui-même y consent !...

— Raison de plus pour ne pas abuser de sa gentillesse...

— Mais puisque son mariage dépend de ce marché ! Desbats te l'a promis. Il ne t'a jamais manqué de parole...

Gabriel secouait la tête sans répondre.

— Alors trouve autre chose... Je ne tiens pas, moi, à ce qu'il soit refait le petit... Tu y viendras d'ailleurs un jour ou l'autre, vieux farceur ! Tu sais bien qu'il faudra en arriver là. Mais en attendant...

Elle appuyait sur les finales avec des intonations chantantes. Il était debout contre le radiateur et la regardait, se forçait à la regarder. Une bonne fois, en finir, avec cette femme, la jeter dehors... Pourquoi pas ce soir ? Ce serait risquer trop gros pour elle que d'exécuter ses menaces ; elle n'avait aucun intérêt à attirer

l'attention de la police.

— Je sais à quoi tu penses, dit-elle tout à coup.

Il tressaillit. Elle demanda une cigarette et tendit sa main courte que les ongles rouges faisaient paraître plus sale.

— Tu te dis que je ne marcherai pas ? Mon petit, tu as tort... Tu ne sais pas tout.

Aline l'avait obligé à s'asseoir contre elle et elle lui parlait de tout près :

— Imagine que quelqu'un... quelqu'un à qui tu aurais fait beaucoup de mal, dont tu aurais brisé la vie, comme on dit, que tu aurais déshonoré, quelqu'un de la haute qui ne regarde pas au pèze, soit résolu à tout pour t'avoir...

Il balbutia :

— Je ne sais pas de qui tu veux parler...

Mais, tout de suite, plusieurs noms lui vinrent à l'esprit.

— En tout cas, reprit-il d'une voix raffermie, si ce monsieur veut m'avoir, il ne m'aura pas seul, je te le jure. Tu peux crâner...

— Enfant ! non, mais pour qui me prends-tu ?

Elle riait de la gorge, la bouche fermée, pour ne pas montrer ses dents :

— Le jour où il ouvrira son dossier, il y aura beau temps que je serai rangée des voitures. Ce monsieur, comme tu l'appelles, accepte d'avance toutes mes conditions. Il se charge de m'entretenir à l'étranger, dans un petit endroit tranquille... Tu ne me crois pas ?

— Non, parce que si c'était vrai, tu aurais déjà mangé le morceau... Ce n'est tout de même pas pour mes beaux yeux...

— Non, mon mignon, bien sûr ! Seulement j'ai mes habitudes ici. Les voyages, ça ne me dit rien. On ne vit bien qu'à Paris... Tu vois que je ne crâne pas ! J'ai intérêt à ce qu'on s'entende, nous deux ! Mais il faut y mettre du tien... Il faut être gentil.

Elle parlait tranquillement, sans colère, habituée depuis toujours à ces marchandages. Il demanda d'une voix hésitante :

— Le type dont tu parles, c'est le marquis ?

— On ne peut rien te cacher. Songe un peu : les lettres de sa femme, ce que tu lui as fait cracher... Et puis s'il n'y avait eu que le fric... Mais tu sais ce qu'était cette femme pour lui... cette femme

que tu lui as prise, que tu as perdue de toutes les façons ? Et le mariage de sa fille qui a été rompu à cause d'elle... La petite est devenue neurasthénique... autant dire folle : elle est enfermée...

— C'est toi qui m'y avais poussé...

Il ajouta brusquement :

— Un autre l'aurait perdue... Ne parlons pas de ça.

— C'est toi qui en parles... Alors ?

Il répondit d'une voix altérée :

— Je partirai demain pour Liogeats... Va-t'en maintenant. Mais, tu sais, je ne te crois pas... Le marquis de Dorth a horreur du scandale... Il en a eu sa part... Il payerait plutôt pour ne pas entrer en rapport avec une femme de ton espèce...

Elle ne fut pas froissée :

— Si tu t'imagines qu'il me fait l'honneur de me recevoir ! Non, tout se passe en douce, par intermédiaire. Il veut t'avoir... mais proprement, sans éclat...

Il la poussait vers la porte, et elle résistait :

— Pourquoi n'envoies-tu pas un télégramme ? J'ai besoin d'argent tout de suite.

— Non, il faut que je débâte le prix de la commission. Il faut surtout que je sois assuré que le mariage d'Andrès tient toujours...

Elle s'enveloppa d'une vieille loutre mitée :

— Je te donne une semaine. Si lundi, à cette heure-ci... Avoue que je suis bonne fille ?

Quand il fut seul, Gabriel ouvrit la fenêtre et respira l'air mouillé. Il se retourna vivement comme si quelqu'un l'avait appelé d'un coin de la chambre. Elle était vide, mais toute chaude encore d'Aline, pleine de son odeur, saturée des effluves de ce gros corps. Il ferma la fenêtre et dit à haute voix :

— Il n'y a personne...

Ses yeux errants parcouraient les murs, le plafond, le tapis, jusqu'à ce que, soudain, avec une hâte fébrile, il se fût saisi de son chapeau, de son pardessus... Et, de nouveau, il partit au hasard, prit les quais déserts à cette heure et, bien que sa lassitude fût immense, il marchait de son pas rapide, juvénile, presque ailé.

LE petit train, après un long sifflement, se remit en marche et s'arrêta devant la gare de Liogeats. Cinq ou six voyageurs descendirent. Il était dix heures du soir, Gabriel, le feutre rabattu sur les yeux, donna son billet à l'homme d'équipe et, au lieu de traverser la salle d'attente pleine de gens qui étaient venus acheter des journaux, contourna la gare. A travers les piles de planches d'une scierie, il rejoignit la route que la lune éclairait.

La valise qu'il tenait dans sa main droite ne pesait guère. Cette route s'appelait le « boulevard » parce qu'elle contournait le bourg déjà endormi. A gauche, les pins commençaient tout de suite ; la nuit lactée ruisselait à travers leurs cimes, coulait le long des troncs écaillés, s'épandait sur le sous-bois plein de fourrés confus. A droite, le village était caché par la brume qui montait du ruisseau et des prairies. Il paraissait plus silencieux que la forêt où parfois éclatait un court sanglot de nocturne, où une « pigne » se détachait de sa branche et frappait le sol. Mais les hommes, recrues de fatigue, dormaient dans leurs tanières, et de ce troupeau appesanti les souffles confondus demeuraient imperceptibles.

La route traverse le Balion. Gabriel écoutait l'eau courir sur les cailloux, ce bruit ininterrompu depuis qu'il l'avait entendu dans sa petite enfance... Cet univers... cette matière qui ne nous juge pas, qui agit sur nous pourtant, qui éveille des regrets, des attendrissements, quoi que nous ayons commis... Inconscience profonde et douce de cette nuit !

Gabriel ralentissait le pas. Tant qu'il serait sur cette route blanche de lune, son ombre rompue par les tas de cailloux ne serait pas plus odieuse à la terre que celle du jeune prêtre à qui il avait eu la folie de vouloir se confier et dont il apercevait, au tournant, la triste maison lépreuse.

Cette route de Liogeats où, enfant, il avait couru comme un fou, ne savait pas ce qu'il venait faire au pays... Lui-même le savait-il ? Toutes ses démarches n'avaient-elles pas des buts obscurs ? Il venait pour la vente de Balisaou et de Cernés. Mais ce voyage, décidé malgré lui en quelques instants, devait correspondre à d'autres nécessités. Que venait-il accomplir d'occulte et d'irréparable dans ce coin du monde où il était né, par une nuit pareille, au fond d'une de ces pauvres alcôves, il y avait cinquante ans ?

Son expérience ne le trompait pas : dans sa vie, ces voyages brusques et non prémédités avaient toujours signifié une mise en œuvre, l'accomplissement d'un dessein. Il se sentait imperceptiblement balancé comme une pierre tenue dans une main crispée... Oui : inerte comme ce caillou que la main d'un enfant va lancer contre une bête innocente. Jamais autant que ce soir-là il n'avait pris conscience de cette passivité terrible.

En dépit du brouillard qui s'élevait du Balion, il s'appuya au parapet, penché sur cette brume diaphane, attentif à ce ruissellement. L'eau avait une odeur : ce n'était pas la vase, ce n'étaient pas les mousses submergées. L'eau avait un parfum presque insaisissable qu'enfant il reconnaissait déjà. Son enfance impure ! Son impure enfance ! Et pourtant cette nuit émouvait en lui des forces intactes de bonté, d'amour... Tout à coup il aurait voulu faire un geste, accomplir un acte que ne fût pas dans la ligne de son destin. Mais il n'y avait pas une seule bonne action à tenter sur ce chemin désert, dans ce monde endormi. Aucun voyageur ne gisait au bord du fossé qu'il eût pu recueillir et dont il aurait pansé les plaies. Pas même un oiseau engourdi qu'il aurait réchauffé contre sa poitrine.

Tout de même, il y avait ceci : ce désir en lui, cet inutile désir, une de ces intentions dont on dit que l'enfer est pavé. L'univers refluit en lui : cette ombre lactée, humide et chaste, cette eau aveugle entre ces rives sans mémoire que ses pieds nus avaient foulées autrefois, quand il pêchait les écrevisses avec les petites Du Buch... Heureusement qu'elles étaient sans mémoire, ces prairies qu'un nuage recouvrait !

Comme le froid le gagnait, il reprit sa marche. A un tournant du chemin, à l'endroit où le boulevard rejoint la route qui mène au château, il aperçut les murs lépreux de la cure: un jeune homme y dormait, celui à qui il avait voulu raconter sa vie... Quelle folie ! Celui-là, aussi devait être étendu, dépouillé de sa robe noire, recru de fatigue et de tristesse, pareil à tous ses paroissiens qui le torturaient, uni à eux dans le même accablement, dans la même ombre... Et ce cimetière de vivants préfigurait celui où ils finiraient par se rejoindre tous, les bourreaux et leur victime, à l'entrée du village.

Et la sœur du curé, était-elle là aussi, en dépit des calomnies et des persécutions ? Gabriel leva les yeux : le clair de lune frappait en plein les volets clos, de larges plaques verdâtres sur les murs décrépits. Mais qu'était-ce donc, devant la porte et jusque sur les marches, qu'était-ce donc que cette jonchée ? Il observa avec

curiosité ce tapis de buis fraîchement coupé, mêlé à des feuilles luisantes de laurier. C'est l'usage du pays d'en couvrir le seuil des époux, au jour de leurs noces... Et soudain Gabriel comprit l'ignoble farce. Les paroissiens jouaient un bon tour à leur curé. Lorsque le jeune prêtre, demain matin, sortirait à l'heure de sa messe, cette jonchée lui rappellerait ce que les gens de Liogeats pensaient de lui et de la poule qu'il faisait passer pour sa sœur ! On est matinal à Liogeats : bien que le curé dût sa messe à six heures et demie, il y aurait des regards pour l'épier à l'abri de tous les volets de la place et des enfants cruels derrière les peupliers de la route. Pour l'instant, les bourreaux étaient endormis. Seule la lune au zénith, entre tout ce qu'il y avait de plus triste à cette heure-là sur la terre, contemplait ces feuilles de laurier et de buis au seuil d'un presbytère de campagne.

Gabriel eut une inspiration : il déposa sa valise parmi les orties, au bas du petit mur qui, derrière la maison, séparait de la route le jardin du curé. Il regarda autour de lui et tendit l'oreille. Les chiens n'aboyaient plus. Seuls, les coqs trompés par la lune s'appelaient de loin en loin. Gabriel prit par brassées les feuilles, et il les jetait par-dessus le mur. Il s'échauffait à ce travail malgré l'humidité de la nuit. Quand il n'en resta plus beaucoup, il les ramassa une à une, jusqu'à la dernière. Alors, un peu essoufflé, avant de reprendre sa route il s'appuya un instant contre ce peuplier, en face du presbytère. Débarrassées de toute jonchée, les marches du seuil lui apparaissaient nues dans le clair de lune, creusées en leur milieu par les pas de tous les morts et de tous les vivants qui étaient venus soulever le heurtoir de cette porte. De vieilles pierres usées. Et pourtant elles étaient, dans la lumière de cette nuit, plus expressives qu'un visage, palpitantes d'une sourde vie. Et l'homme qui, de ses mains souillées, les avait découvertes, en recevait soudain il n'aurait su dire quel regard. Ce ne fut qu'un instant. Il avait repris son sac et déjà tournait à gauche, dans l'avenue du château.

III

LA brume basse cachait les prairies et au delà de ce lac vapoureux les grands pins des Frontenac, dressés sur un haut talus, se souvenaient peut-être de ce qu'ils avaient vu et entendu. Bergère aboyait. Gabriel cria : « Tuchaù, Bergère ! » Déjà il sentait les pattes de la chienne sur sa poitrine et sa langue chaude sur son cou, sur son menton. Des volets claquèrent.

— Qu'ès aco ?

— C'est moi, Gercinthe. Moi, M. Gabriel...

La vieille cria qu'elle descendait. Il s'assit sur sa valise. Une clef tourna dans la porte de la cuisine.

— Alors, vous voilà ?

La vieille sourde l'observait d'un œil méfiant. Elle seule, de tous les domestiques, couchait au château. Les deux jeunes bonnes, filles du métayer, et un valet habitaient la métairie et y prenaient leur repas du soir.

La lumière éblouit Gabriel. Il dit que le train avait eu une heure de retard, comme toujours, qu'il n'avait pas dîné, qu'il avait une faim de loup. Déjà Gercinthe jetait des pignes et des copeaux sur la braise et s'inquiétait : qu'allait-il manger ? « C'est qu'il ne reste pas grand-chose ! » Elle détestait Gradère, mais la nourriture des maîtres demeurait sa religion.

— Je suis bien tranquille ! dit Gabriel.

La vieille apporta un pâté de foie gras entamé, du poulet froid : « Les carcasses... mais ce n'est pas le plus mauvais... »

Gradère mangeait lentement, avec une impression de sécurité et de bien-être. Paris était loin, et Aline, et la vie atroce... Il n'était plus talonné par personne.

— Tout le monde va bien ici ?

Gercinthe se lamenta : M. Desbats, on croyait bien qu'il avait eu une petite attaque... Il avait son asthme... Personne ne pouvait le soigner, sauf sa fille... On pouvait dire que Mlle Catherine avait du dévouement pour son père... Il était si nerveux !

— C'est l'asthme, c'est la maladie. Ça va le calmer de vous voir. On n'attend plus que vous pour la noce.

Elle ajouta à mi-voix, comme pour elle seule, en s'affairant autour de la table :

— Ah ! mais c'est qu'il est rusé...

Gradère s'interrompit de manger et la dévisagea :

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'il ne veut pas marier Catherine et le petit ?

Elle grommela :

— Est-ce que j'ai dit ça ? Que non ! Je n'ai pas dit ça !

Gabriel demanda :

— Et Andrès ?

— Toujours sur les routes. Cette semaine, il a compté les pins de la pièce de Jouanhaut que M. Desbats a vendus à Mouleyre... Té, voilà Madame!...

Cette femme aux formes pleines sous la robe de chambre marron, c'était Mathilde. Ses épais cheveux relevés en hâte lui donnaient l'air démodé, découvrant le front haut et mat. Les joues étaient bilieuses, un peu creuses, mais le cou et la naissance de la gorge, que laissait voir la robe dégrafée, avaient une blancheur de fleur. Gabriel s'était levé. Lui seul au monde voyait dans cette femme mûre et presque lourde, une jeune fille aiguë, la jeune fille taillée en hirondelle qu'il avait chérie.

C'était Mathilde, et pour lui c'était toujours Mlle Du Buch. Devant elle, il redevenait le petit Gradère, le fils du paysan des Péloueyre, l'enfant à qui Adila et Mathilde disaient « tu » tandis qu'il les appelait respectueusement « mamiselle ».

— Tu n'as plus faim ? Si tu ne t'endors pas trop, il faut que nous parlions sérieusement, dès ce soir. Vous pouvez monter, Gercinthe. Vous rangerez la vaisselle demain matin. Ne vous inquiétez pas : je recouvrirai le feu. Allons ! pressez-vous un peu.

Elle parlait d'une voix ferme et calme, accoutumée à être obéie.

— Approche-toi de la cheminée. Les nuits sont déjà froides.

Elle n'éprouvait aucune émotion à se trouver ainsi dans cette grande cuisine de Liogeats où, enfants, ils avaient vu les confitures bouillonner dans les chaudrons de cuivre ; cette cuisine qu'ils avaient traversée en courant pour se blottir au fond de la souillarde,

tandis qu'Adila les cherchait dans le jardin et criait : « Il est défendu de se cacher dans la maison ! » Alors, il pressait la main de Mathilde et ils demeuraient ainsi, muets de bonheur.

Non, elle n'avait gardé de ces choses aucun souvenir. Elle fixait sur lui un regard à la fois préoccupé et indifférent. Il ne lui inspirait même pas de dégoût. Gabriel aurait préféré la voir frémir au souvenir de ce jour où Adila lui avait annoncé leurs fiançailles. Mais rien n'était plus étranger à Mathilde que ce pouvoir de remâchement et de rumination du passé dont il abusait... Quelles confidences avait-elle reçues d'Adila mourante ? Tout cela, en tout cas, avait été, non pas oublié peut-être, mais enfoui au plus profond d'elle-même. Tout cela semblait aboli, révolu, mort. Ce qui comptait pour cette femme, uniquement, c'était les choses et les êtres d'aujourd'hui.

— Tu as bien fait de venir... Mais pas de fausse manœuvre ! Jamais Symphorien n'a tant parlé de conclure les fiançailles. Tout ça me paraît trop simple : il est trop gai, sa gaîté a je ne sais quoi de louche...

— C'est un grand malade...

— Oui, bien sûr ! Quoique je me demande... Je lisais dans *Le Petit Parisien* une histoire de simulateur... Quelquefois Symphorien est sourd, il faut crier à tue-tête; et, tout à coup, il entend ce qu'on dit à voix basse. Paralysé d'un côté, il ne marche guère... N'empêche qu'à certains jours il court comme un rat dans la maison. En somme, c'est un asthmatique au cœur surmené, mais voilà tout ! Oui, sans doute, le docteur Clairac... Veux-tu que je te dise ? Il tient le docteur Clairac : il l'a tiré d'affaire dans une histoire assez louche d'accident du travail. J'ai dans l'idée qu'il souffle lui-même à Clairac ses diagnostics... D'un autre côté, je ne vois pas comment il pourrait empêcher le mariage d'Andrès au point où en sont les choses. Il est assez maniaque en ce qui concerne la propriété, pour vouloir à tout prix détenir de son vivant les deux dernières « provinces » qui lui manquent, les deux plus beaux fleurons de sa couronne, comme il appelle Cernès et Balisaou. C'est devenu une vraie folie...

Gabriel étouffa un bâillement :

— Eh bien ! alors, il faut se décider...

— Oui, mais d'abord exiger que le contrat de mariage soit signé le même jour...

Elle regardait le feu, en frottant machinalement ses genoux. Gabriel s'engourdisait. Il sentit sur sa main le museau chaud de Bergère. L'horloge battait faiblement. Que Paris, qu'Aline étaient

loin! Par la cheminée, il entendait le vent dans les pins, une plainte soutenue, sans haut ni bas et qui finissait par se confondre avec le silence.

— Ecoute, Gabriel...

Il tressaillit. Mathilde l'observait depuis un instant; elle avait joint sur ses genoux ses belles mains un peu trop grandes. Les manches larges de la robe de chambre découvraient des bras fermes et puissants.

— Jure-moi qu'il ne t'a promis aucune commission. Avare comme il est, s'il t'a promis une somme importante pour la conclusion de ce marché, c'est que nous sommes dupes...

Gabriel assura d'une voix molle que Desbats ne lui avait rien promis.

— C'est bien vrai au moins ? Tu ne mens pas ?

Il sentit l'injure, voulut se rebiffer. Mais Mathilde haussait les épaules :

— Non, mon vieux, non : avec moi ce n'est pas la peine...

Et comme il murmurait :

— Tu me méprises ?

— C'est un bien grand mot, reprit-elle d'un ton moqueur. C'est un mot pour les Parisiens. Ici, il ne s'agit pas d'amour, ni de mépris, ni de toutes vos histoires. Ici on s'occupe des propriétés, de la volaille, du cochon... Tout le reste... pfu !

Elle l'agaçait, tout à coup, elle l'irritait sans qu'il sût pourquoi. Il dit :

— Si tu n'avais rien d'autre pour remplir ta vie...

— Qu'ai-je donc ?

— Mais Andrès, par exemple...

Elle sourit dans le vague :

— Cela va sans dire... C'est mon fils, beaucoup plus qu'il n'est le tien et celui d'Adila... Ne me l'as-tu pas donné ? Oui, j'ai cet enfant.

Elle s'était rassise pour parler d'Andrès. Son visage rayonnait de bonheur. L'immense chuchotement des pins ne troublait pas le silence. Mais la vieille cuisine parfumée n'inspirait plus à Gabriel un sentiment de sécurité; il ne s'y croyait plus à l'abri... Comme si quelqu'un y venait d'entrer, soudain, en dépit de la porte close;

quelqu'un qui après avoir perdu sa trace depuis Paris, l'eût rejoint en brûlant les routes. Et de nouveau « il » était là peut-être. Y était-il ? Bergère dormait allongée, le museau contre les pattes. Les jambons pendaient aux solives. Sur les étagères garnies de papier dentelé, luisaient les bassines de cuivre. Non, la cuisine n'était plus cet îlot de temps révolu où il avait trouvé refuge : l'horreur quotidienne de sa vie s'y était engouffrée d'un seul coup. Si un bruit de pas avait retenti dans l'allée, si une main avait poussé la porte, il n'aurait pas été étonné de voir entrer Aline serrant sa vieille loutre sur un corps informe. Tout était changé, mais Mathilde ne s'en apercevait pas. Elle jouait distraitement avec son alliance, le bras découvert jusqu'à la saignée.

— Es-tu bien sûre, ma chère, de travailler pour le bonheur d'Andrès ?

Elle le regarda avec étonnement :

— Sans doute ! Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que tu ne t'inquiètes pas de savoir si Andrès sera heureux avec Catherine. Je ne voudrais pas te froisser... Mais enfin, ta fille...

— Oh ! s'écria-t-elle en riant, tu ne me froisses pas le moins du monde. Catherine est laide, disons le mot. Point sotte, mais renfermée, maussade, aussi peu brillante que possible... Et puis après ? Il n'empêche que c'est la femme qu'il lui faut... C'est une affaire entendue depuis toujours. Andrès aime la terre par-dessus tout. Après son équipe de football, les propriétés, c'est sa vie. Chez nous, les hommes n'ont jamais demandé aux femmes d'être des merveilles d'esprit et de beauté. Pourvu qu'elles élèvent les enfants, qu'elles aient de l'ordre, de la propreté... Je dois dire que là-dessus Catherine a beaucoup à apprendre encore. Et puis elle n'aime pas les bêtes, ne s'occupe pas du poulailler... Mais ça viendra. D'ailleurs, je serai là.

— Oui, tu seras là.

— Eh bien ! oui, je serai là ! Voyons, exprime ta pensée, ajouta-t-elle sèchement. Tu crains que je ne trouble le bonheur du jeune ménage ? Tu t'imagines qu'ils aspirent au tête-à-tête ? Rassure-toi ! Ils se connaissent depuis l'enfance et il n'y a rien de romanesque dans leur histoire. On ne roucoule pas ici, ce n'est pas le genre. Rien ne sera changé...

— Sauf qu'ils coucheront dans la même chambre.

— Naturellement.

— Dans le même lit.

— Eh bien ! oui, dans le même lit ! répéta-t-elle avec impatience. Ah ! vous êtes trop compliqués pour nous !

Ces dernières paroles furent dites sur un ton de plaisanterie, mais Gabriel la sentait souffrir, comme s'il eût tenu une palombe qu'il aurait serrée un peu trop.

— Ma petite Mathilde, te prendrais-tu par hasard pour une femme simple ?

Elle se leva d'un mouvement brusque :

— Tout cela, c'est des histoires... Tu te rappelles qu'enfant, ma mère t'appelait : « diseur de riens » ? Passe devant : j'éteins.

La cuisine soudain ne fut plus éclairée que par la flamme mourante de la cheminée. Les reflets s'allumaient, s'éteignaient dans les chaudrons de cuivre. On entendait battre contre les dalles la queue de Bergère. Dans le vestibule, qui sentait l'andrinople et le salpêtre, le porte-manteau était chargé de pèlerines et de chapeaux de soleil. Gabriel se retourna brusquement :

— Et Catherine ? demanda-t-il.

— Eh bien ! quoi ?

Mathilde avait un ton de mauvaise humeur, comme quelqu'un qui est pressé d'aller se coucher.

— Est-elle heureuse ?

— Comment ne le serait-elle pas ! Il ne manquerait plus que cela !

— Tu le lui as demandé ?

— Mais je n'ai pas besoin de le lui demander ! Elle attend ce mariage depuis toujours... Pas heureuse d'épouser Andrès ? Tu es fou !

— Comment est-elle avec le petit ? Oui, enfin... Quelle est son attitude ?

— Mais ils sont ensemble comme ils ont toujours été. Tu es devenu tout à fait stupide, mon pauvre garçon !

Ils montaient l'escalier sur la pointe des pieds. Elle ajouta :

— Ne fais pas de bruit : Symphorien a le sommeil léger. Andrès, lui, la maison pourrait s'écrouler, il ne s'éveillerait pas.

— Il couche toujours dans la chambre verte ? Puisque je ne risque pas de l'éveiller, je vais l'embrasser... Tu entres aussi ?

Il avait laissé la porte entr'ouverte.

— Attends, chuchota-t-elle, j je vais allumer sa lampe de chevet.

Les rideaux à dessins rouges et verts enveloppaient un lit-bateau; Gradère ne vit d'abord que l'énorme édredon gonflé. Il respirait avec malaise cet air confiné. « Quel paysan ! songeait-il. Jamais ils n'ouvriraient leur fenêtre, la nuit... »

— Il se couvre trop, dit Mathilde à mi-voix. Une manie qu'il a depuis son enfance... Je parie qu'il est en nage, ajouta-t-elle en retirant l'édredon.

Gabriel regardait son fils endormi. Il était rouge; la barbe qui salissait de noir sa figure faisait paraître les joues plus colorées. Il ne portait pas de pyjama, mais une chemise bordée à l'ancienne mode. La peau de son front légèrement humide luisait. « Le portrait de sa mère, songeait Gabriel. Mais lui, il est beau... » Andrès s'agita, et sa main tâtonnante cherchait l'édredon.

— L'été, c'est le contraire, disait Mathilde (avec cette complaisance des mères pour lesquelles tout ce qui concerne leurs enfants a une importance démesurée), il ne peut supporter la moindre couverture. Souvent je suis obligée d'aller le recouvrir parce que, même au mois d'août, un peu avant le lever du soleil, il fait très froid à cause du ruisseau...

— Bientôt tu n'auras plus besoin de te donner cette peine...

Gradère était sorti de la chambre. Le clair de lune baignait l'escalier, faisait luire la rampe, mais ne pénétrait pas dans le couloir pareil à l'ouverture d'un tunnel.

— La belle nuit ! soupira Mathilde. Nous n'avons pas besoin d'allumer... Que me disais-tu ?

— Je disais que, bientôt, tu n'aurais plus le souci de recouvrir Andrès à l'aube... Il ne sera plus seul.

Il épiait la réponse de Mathilde, mais ne put discerner la, moindre altération dans sa voix lorsqu'elle répondit :

— Oui, les premiers jours après son mariage, je devrai faire attention à ne pas entrer ainsi chez lui... Ce sera une habitude à prendre.

— Il faut bien sacrifier quelque chose, dit Gradère.

— Oh ! reprit-elle en riant, ce ne sera pas un sacrifice. D'ailleurs, je me rends compte que je le traite trop comme un petit garçon. Il est temps que cela finisse.

— Il doit être du même avis. Je crains que tu ne l'agaces un peu...

— Pour cela non ! protesta-t-elle vivement. C'est un gosse, malgré ses vingt-deux ans. Et le service militaire ne l'a pas changé. Je crois qu'il est très pur, ajouta-t-elle un peu vite.

— Comment le sais-tu ?

— Ce n'est pas qu'il m'ait fait des confidences... mais à certaines naïvetés... C'est drôle, hein, avec le père qu'il a ?

Gradère l'observait de son œil bleu :

— C'est peut-être toi qui es naïve... Un garçon de vingt-deux ans ! Tu serais la dernière à qui il se confierait...

Elle l'interrompit :

— Si je le dis, c'est que je le sais. Non ! mais tu ne prétends pas mieux le connaître que moi ! D'ailleurs, à Liogeats, rien ne passe inaperçu : s'il avait la moindre histoire, ça me serait répété le jour même... Mais je te jure bien qu'il n'y pense pas. Les gens de ton espèce ne peuvent croire qu'il existe des hommes qui ne sont pas des brutes, qui ne sont pas des chiens !

— Quelle véhémence, Mathilde ! je n'avais aucune intention de t'être désagréable...

— Tu ne m'es pas désagréable... Pourquoi le serais-tu ? reprit-elle furieuse. Tiens, allons dormir. Cela vaudra mieux que de dire des bêtises. Tu veux toujours du thé, le matin ?

— Non, pas ici : l'eau a goût de terre, d'aliôs... du café au lait comme vous tous.

Au fond du corridor noir, une voix aigre les fit tressaillir :

— Vous parlez trop fort. Vous avez éveillé papa.

— C'est toi, Catherine ? Tu es là depuis longtemps ? demanda Mathilde d'un ton préoccupé.

La nouvelle venue éluda la question :

— C'est papa qui vous a entendus... Vous voulez que je vous éclaire ?

Eblouis, ils clignaient des yeux. Gradère observait la jeune fille, étique, et qui serrait frileusement autour de son corps une robe de chambre pareille à celle de sa mère, taillée dans la même laine marron. Le regard sombre, très vif et pourtant animal, n'éclairait pas la dure ossature de la face. Les cheveux épais et ternes étaient nattés en deux tresses et, tirés en arrière, découvraient le front bas : une

Landaise de la petite race des volailles noires, particulière à ce pays. Sa mère l'observait avec inquiétude :

— Avoue que tu t'amusais à nous écouter ? D'ailleurs, ça n'a aucune importance.

Catherine souleva un peu les épaules. Elle fixait le bout de sa pantoufle trouée d'où jaillissait le gros orteil et tripotait le ruban fané d'une de ses tresses. Elle dit soudain à Gabriel :

— Papa vous attend demain matin... Dès que vous serez éveillé... Il est très content que vous soyez venu.

— Et toi, ma petite Catherine, tu es contente aussi, hein ?

— Oh ! moi...

Elle fit un geste qui signifiait que ses sentiments particuliers n'intéressaient personne. Son ombre réduite fondit dans le corridor. Mathilde et Gabriel attendirent qu'elle eût fermé la porte de sa chambre qui communiquait avec celle de son père.

— Crois-tu qu'elle ait entendu notre conversation ? demanda-t-il.

— C'est probable. Elle est toujours à l'affût... toujours à épier. Son père l'a dressée comme Bergère, ajouta-t-elle avec un accent de haine.

— Une gentille femme pour Andrès, hein, Mathilde ?

— La femme qu'il lui faut, précisément !

— C'est vrai, répondit-il d'une voix douce, c'est vrai qu'elle l'adorera, qu'elle en sera folle.

Mathilde lui jeta un sec : « Bonsoir » et entra chez elle. Gradère entendit le bruit du verrou qu'elle poussait. Il riait encore en entrant dans sa chambre, l'ancienne chambre d'Adila.

La photographie de la morte ornait la cheminée; le cadre était appuyé à un vase où Mathilde renouvelait toujours les roses. Gabriel ne riait plus. Il s'assit sur le lit et regarda les murs; de mauvais portraits au pastel faits par le grand-père Du Buch, deux aquarelles représentant saint Bertrand de Comminges et le lac d'Oo, et puis toute une cha pelle : le Sacré Cœur, la Vierge, saint Joseph, un grand Christ de bronze d'où pendait ce chapelet en noyaux d'olives, béni par Pie IX et auquel Adila tenait tant. De nouveau, Gabriel se sentait paisible. Jamais il n'avait éprouvé dans la chambre d'Adila cette chaleur d'une présence invisible qui le terrifiait à Paris, jamais il n'y avait entendu la respiration d'un être à l'affût. Soudain, il se leva, ouvrit l'armoire dont le battant gémit, prit sur la dernière

étagère une vieille pèlerine de flanelle rouge, l'approcha non de sa bouche, mais de son nez : il reniflait toujours tout, comme un chien. Et, de nouveau, il s'assit sur le lit, tenant sur les genoux, la pèlerine rouge d'Adila, accroché des deux mains à cette épave. La lune déclinait, le brouillard couvrait la campagne. Sauf Gabriel Gradère, quel être vivant, dans Liogeats, n'était assoupi ?

IV

UN autre veillait dans le presbytère lépreux, bien que ses yeux fussent fermés. Autour du lit de fer pliant, la lune à travers les persiennes éclairait le désordre d'une chambre vaste et nue. Sur la table, la neige des papiers épars brillait. Ces deux bêtes immobiles, sur le plancher ? Deux godillots boueux. Sur une des chaises traînaient une chemise de flanelle et la soutane. Aux murs, l'humidité décrivait dans le clair de lune des continents et des îles. L'abbé Forcas entendait au-dessus de lui de sourdes galopades de rats, des grignotements, de petits cris aigus. Il ne pensait pas aux rats, mais à cette jonchée... Pourquoi ne pas l'avoir enlevée ? Il était temps encore.

La veille au soir, tandis qu'il achevait son bréviaire, il avait perçu sous ses fenêtres des rires étouffés, s'était approché à pas de loup... Il avait vu, il avait compris... Fou de rage, comme peut l'être un garçon de vingt-six ans, plein de sang. Bien sûr, ce devait être le grand Mouleyre, ou Pardieu, le fils du charron, qui avaient fait le coup... poussés par les filles peut-être ? Elles étaient deux ou trois qui le haïssaient, lui, le jeune homme solitaire autour de qui elles avaient rôdé en vain.

Il avait descendu quatre à quatre l'escalier, il avait posé la main sur le verrou, s'était repris; il avait regagné sa chambre, s'était mis à genoux comme si c'eût été une tentation que le désir de balayer cette jonchée ! Son devoir n'était-il pas au contraire de prévenir le scandale qui éclaterait dès le petit jour ?... « Moi, je n'ai pas eu peur du scandale quand j'étais dépouillé de mes vêtements, attaché nu à une colonne, cloué nu... Tu n'as pas à comprendre, mais à me ressembler... » Alain Forcas se dit : « Je me parle à moi-même... » et aussitôt la voix s'était tue.

Il s'était déshabillé avec des mouvements furieux, il avait jeté loin de lui sa soutane, puis l'avait ramassée avec respect et y avait appuyé ses lèvres; et voici qu'il était un jeune homme, tout à coup, pareil à tous les jeunes hommes. Il paraissait plus petit qu'il ne l'était réellement à cause de son buste trop long, de ses jambes courtes. Le visage un peu renfrogné avec l'arête du nez semée de rousseurs, avec ce front bas de petit buffle n'avait aucun caractère de suavité, mais plutôt de rudesse.

Il était couché, tourné contre le mur, les mains liées par un

rosaie. Si le sommeil ne le prenait pas tout de suite, tant pis ! Il se lèverait et irait balayer la jonchée. Pourquoi toujours subir ? Il aurait dû résister à M. le doyen, refuser de faire partir sa sœur Tota. De quel droit lui défendait-on de garder auprès de lui une sœur abandonnée, misérable ? Elle était rentrée à Paris, presque sans ressources, vouée à quelle vie ! « Perdue, mon Dieu, m'entendez-vous ? Perdue ! » gémissait-elle à mi-voix. Il pensait au doyen : « Un saint, oui, mais sans entrailles; de l'espèce sans entrailles... » Ses lèvres remuaient, un petit nom de femme revenait à intervalles réguliers : *Marie, Marie, je vous salue Marie...*

Il redevenait enfant, cachait sa figure contre une épaule, il fermait les yeux parce que sa mère le serrait dans ses bras... Cela seulement lui importait : être retenu, ne pas céder au désir de descendre, d'ouvrir la porte, de faire disparaître la jonchée. Simple désir auquel tout homme aurait eu le devoir de céder — tout autre homme que lui. Mais lui, il connaissait sa mission : ne jamais détourner la tête, ne rien refuser.

Pour tout le reste il avait échoué : ni auprès des jeunes gens, ni auprès des vieux il n'avait trouvé le moindre accueil; il ne s'agissait pas ici comme ailleurs d'indifférence ou d'ignorance. Non, une haine positive, virulente chez certains; un mépris enraciné depuis dix ans que deux prêtres tièdes s'étaient succédé dans la paroisse. Son inexpérience de jeune desservant fut exploitée, toutes ses maladresses montées en épingle, tous ses mouvements de cœur vers tel ou tel tournés en moquerie ou attribués à des motifs ignobles, jusqu'à l'arrivée de sa sœur, qui déchaîna la persécution. « Tu échoues partout, tu n'es capable de rien sauf de supporter... Supporte. »

Il y aurait eu les enfants, les quelques enfants de Liogeats, mais on les lui enlevait le soir même de la première communion. Il n'en avait gardé aucun. Lequel eût osé lui adresser la parole devant témoin ? « Ne te plains pas : tant de prêtres n'en trouvent même pas un seul pour leur servir la messe, et toi tu as le petit Lassus. » Un gosse, de père inconnu, dont la mère était en place à Bazas et qu'une tante avait recueilli. Tout à l'heure, ce serait lui qui sonnerait l'angélus; et quand l'abbé entrerait dans l'église, il apercevrait d'abord une paire de sabots sous le porche, et là-bas, tout près de l'autel, le petit crâne tondu entre les oreilles décollées.

Avant d'atteindre l'église, il lui faudrait fouler la jonchée ignominieuse, traverser la place sous les regards méchants. Eux qui vivaient comme des boucs... Et lui, seul, à vingt-six ans; seul le jour, le soir, seul la nuit. Une confession de quinzaine en quinzaine... et il

ne fallait pas trébucher dans l'entre-deux.., quand ce ne serait que pour la messe quotidienne... Cette messe sans témoins, cette messe au désert. « Non, pas sans témoin : il y a cet enfant qui te répond, et parfois la vieille Lassus. »

Que faisait Tota à cette heure ? Dormait-elle ? Traînait-elle encore dans Paris ?... La jonchée... il se lèverait plus tôt que d'habitude, il n'y aurait pas une âme sur la place pour assister à sa honte. Après la messe, pendant son action de grâces, le petit Lassus irait balayer le seuil du presbytère. Alain respirait doucement. Le sommeil était enfin venu. Personne jamais ne le regardait dormir. C'était un jeune homme comme les autres, à la figure précocement usée, à la bouche fraîche — un pauvre enfant; mais ses mains consacrées, clouées en croix sur sa poitrine, fixaient toute la lumière de la nuit.

L'angélus. Lui qui aurait voulu se lever avant l'aube ! Déjà le petit jour. On le verrait, on guetterait sa sortie. Il courut vers la fenêtre, poussa les volets. Dieu était bon : un brouillard épais traversé de chants de coqs cachait le monde. Une charrette cahotait à la distance d'un jet de pierre, et pourtant il ne la voyait pas. Le brouillard le couvrirait comme l'aile de Dieu. *Scapulis suis obumbrabit tibi; et sub pennis ejus sperabis...* Il ne se raserait qu'après sa messe (bien qu'il ne fût pas de ces prêtres qui osent s'approcher de l'autel sans avoir fait leurs ablutions). Mais il fallait se hâter avant que le soleil eût dissipé la brume, avant que Dieu eût replié son aile.

Pourtant le brouillard se levait déjà quand il ouvrit la porte. Et tout de suite il vit la nudité des vieilles marches humides encore de rosée. Osant à peine les toucher de ses semelles, il les contemplait. A l'entour, pas la moindre feuille, pas le plus petit brin de buis... Si pourtant ! Il en restait un seul entre le perron et le mur, comme pour assurer à l'abbé qu'il n'avait pas rêvé... Il le ramassa, l'écrasa entre ses doigts. Parbleu ! C'était le petit Lassus. Alain Forcas atteignit l'église sans voir personne, fit une courte prière à l'entrée de la nef. Au bruit de ses pas, l'enfant s'était aussitôt levé et l'avait précédé à la sacristie. D'habitude le prêtre ne lui adressait aucune parole avant la messe. Ce matin-là, il posa la main sur le crâne tondu et sourit à cette figure maigre de petit mal nourri.

— Tu n'as pas eu le temps de te débarbouiller, ce matin, jacquot ?

Il rougit et dit qu'il avait eu peur d'être en retard.

— Je sais ce qui t'a mis en retard.

Il répondit que c'était le réveil de sa tante qui marchait mal.

— Mais surtout tu as eu du travail hein, devant le presbytère ?

Quel travail ? Il ne savait de quoi M. le curé voulait lui parler. Non, il n'était pas passé devant le presbytère. Il avait pris le raccourci, par le jardin des Douence, comme il faisait toujours quand il était en retard.

Ce n'était donc pas cet enfant ! Il existait à Liogeats une autre âme capable de pitié. Quelqu'une de ses ouailles avait eu pitié de lui. « Qui sait si elle ne se fera pas connaître ? » songeait-il. En tout cas, sa messe de ce matin serait pour elle. Dans cette pensée, il s'approcha de l'autel du Dieu qui, au delà de toutes les tribulations, réjouissait sa jeunesse.

Il revint sans hâte parce qu'à ses côtés les sabots du petit Lassus claquaient et qu'il mesurait ses pas sur ceux de l'enfant. Le petit parlait à perdre haleine, mais il aurait fallu se pencher pour l'entendre ; et l'abbé ne pouvait encore émerger de cette paix en lui, de ce silence. La journée commençait qu'il faudrait remplir. Il tenterait de faire la tournée des malades. Reçu comme un chien, il s'y attendait. Mais il se sentait plein de force pour supporter ce mépris auquel il allait s'offrir. Seuls lui faisaient peur les coups inconnus. Or il savait par expérience que cette joie après sa messe était annonciatrice, et qu'un filet était tendu quelque part. Il dut se l'avouer : il avait décidé cette visite aux malades, non par goût du sacrifice, mais pour prévenir ce coup inconnu.

Déjà le silence intérieur refluit, se retirait, et la vie entrait en lui de toutes parts. Il se tenait sur ses gardes, attentif à ce qui allait venir il ne savait d'où. Ils ne lui avaient pas fait cette jonchée pour rien... Cette insulte devait être liée à quelque événement particulier dont l'abbé n'avait pas connaissance : en hâte, il traversa la place. L'instituteur est debout sur les marches de la mairie et cause avec Dupart, l'adjoint. L'abbé salue. Seul l'instituteur porte la main à son béret. Dupart lui parle à l'oreille en riant. En voyant la cure, l'abbé éprouve ce que peut ressentir un renard traqué aux abords de sa tanière. A ce moment, il entend le petit Lassus parler de M^{me} Revaux : c'est le nom de cette sœur dont la présence lui a valu tant de misères.

— Pour ce qui est d'être à l'hôtel, à Lugdunos, ça c'est possible : ils sont au moins trois qui l'ont vue, le jour du marché... Mais d'autres disent que vous venez la voir, qu'on vous a vu en civil...

— Qu'est-ce encore que cette histoire ? soupira l'abbé en tirant la

clef de sa poche, ma sœur est à Paris.

Mais comme il disait cela, il se rappela qu'elle ne lui avait pas écrit une seule fois depuis son départ et qu'il n'avait aucune preuve qu'elle eût regagné Paris. Oui, mais qu'aurait-elle fait toute seule à Lugdunos ?

— Une lettre qu'on a glissée sous la porte, dit le petit Lassus.

Sa main innocente tendait à l'abbé une enveloppe jaune. Alain savait ce que c'était, il aurait pu la déchirer sans la lire. Mais il l'enfouit dans sa poche, tandis que l'enfant s'occupait du café. Il attendit d'être seul pour ouvrir l'enveloppe : « Tout Lugdunos t'a vu, Tartufe, salaud, vendredi soir à sept heures. Le commis-voyageur de la maison Tuai occupait la chambre à côté de la vôtre. Il n'a peut être pas vu, mais il a entendu... » Le jeune prêtre s'arrêtait parfois, suffoqué par l'ordure. Puis il reprenait souffle et recommençait de lire.

V

CETTE nuit-là, Mathilde n'avait pu dormir. Le souci dominant qui d'habitude la tenait éveillée : le mariage d'Andrès, la vente de Cernès et de Balisaou, l'avait obsédée jusqu'à l'aube; mais aussi bien d'autres inquiétudes. Car l'angoisse nocturne n'est jamais simple : elle se compose, elle est orchestrée comme une symphonie où les motifs s'enchevêtrent. Catherine avait-elle entendu la conversation de sa mère et de Gabriel ? A quel moment la jeune fille s'était-elle mise à l'affût dans le couloir ? Mathilde cherchait à se rappeler ce qu'elle avait dit à propos de la petite : « Etait-elle déjà là lorsque j'ai crié (car j'ai presque crié) que je la trouve laide, renfermée, maussade... A-t-elle entendu cela ? Ce serait horrible qu'elle l'eût entendu. »

Mais ce n'était pas le pire : Mathilde avait pu dissimuler le malaise éveillé en elle par les paroles insidieuses de Gabriel. Elle lui avait menti : non, Andrès n'était plus ce qui s'appelle un enfant très simple. Il l'était demeuré très longtemps, sans doute; et avec elle il affectait de l'être encore : un rôle maintenant, elle s'en rendait bien compte, un rôle qu'il reprenait dès qu'ils se trouvaient ensemble. Il continuait à l'appeler « Tamati » comme à l'époque où il n'arrivait pas à prononcer « tante Mathilde ». Le ton même dont il usait, ses manières d'enfant gâté s'accordaient à cette appellation puérile. Elle restait pour lui « Tamati »... Mais que de choses dans sa vie, que Tamati ne pouvait connaître !

Bien sûr, tout se sait dans le pays... de ce qui se passe dans le pays... Seulement, sous prétexte de coupes à surveiller ou de marchands à voir, Andrès partait avec la « citron » plusieurs fois par semaine; ses absences duraient souvent quarante-huit heures. En dépit de sa lésinerie, Symphorien Desbats se montrait très large pour l'essence: comme s'il ne lui eût pas déplu qu'Andrès fût toujours sur les routes. « Quel intérêt y trouve-t-il ? » se demandait Mathilde.

Rien ne prouvait d'ailleurs qu'Andrès fît autre chose que de s'occuper des propriétés, que de visiter les métayers dont il était très aimé (ses seuls amis, en somme...) et peut-être de boire un verre ou deux à l'occasion avec des camarades de régiment... « Oui, mais pourquoi depuis six mois lui, qui poussait la négligence jusqu'à la saleté, et à qui sur ce point je faisais la guerre, a-t-il changé tout à

coup? » Dans cette chambre où il dormait et dont Gabriel respirait avec malaise l'atmosphère confinée, ce n'était pas la première fois que Mathilde reniflait cette odeur de lotion, ces relents de gomina. Dans son père, il admirait par-dessus tout une élégance dont il ne discernait pas le mauvais aloi. Cet Andrès, ce gros et fort garçon, était ébloui par le vieux viveur éreinté... Il était son fils, pourtant, songeait-elle, et le fils d'Adila : « Comment serait-il un simple enfant, lui qui est *leur enfant* ? » Quelles raisons avait-elle de croire qu'Andrès était sage ? Toujours il s'était fait, d'après son père, une certaine idée de la femme qui le rendait impitoyable pour les jeunes filles de Liogeats. Il n'en était aucune qui trouvât grâce à ses yeux. Longtemps Mathilde s'était réjouie de ce mépris : « Elles lui plairont bien assez tôt... » songeait-elle. Non, elles ne lui plairaient jamais. « Et pourtant, il doit y avoir dans sa vie... » Quoi, exactement ? elle n'aurait su le dire; mais il ne se passait rien en lui dont elle n'eût le pressentiment; et elle y pressentait, à cette minute même, une obscure passion triomphante. « Il n'empêche qu'il compte épouser Catherine, que ce mariage est à ses yeux une affaire conclue. »

Lorsque tout à l'heure Gabriel l'avait interrogée à propos des rapports de Catherine avec Andrès, Mathilde n'avait su que répondre, parce qu'elle s'était fait une loi de n'y penser jamais... Comment Andrès se comportait-il avec Catherine ? Il la traitait comme une sœur qui ne lui eût pas inspiré une particulière tendresse... Ou plutôt il semblait ne pas la voir, elle faisait partie de la maison, du mobilier; il la prenait avec les propriétés. Andrès avait grandi, on l'avait élevé dans cette espérance, sa volonté sur ce point n'avait jamais fléchi. Quoi qu'il se passât dans sa vie, il ne s'y passait rien qui pût le détourner de ce mariage.

Mathilde entendit sonner deux heures. Il fallait dormir, elle n'avait pas envie de réfléchir plus avant. Elle sentait bien qu'elle demeurait à la surface d'elle-même; mais comme elle eût chassé la tentation du scrupule, elle s'interdisait de poursuivre cet examen de conscience au sujet de sa fille. Pourtant, il n'était pas une seule des questions insidieuses posées par Gabriel qui ne lui fût secrètement présente, mais elle les avait toujours éludées. Elle se confessait une fois par mois (un peu moins souvent depuis qu'elle était obligée de s'adresser à M. le doyen, à cause des bruits qui couraient sur l'abbé Forcas.) Ce qui n'était pas matière à confession n'était pas mal. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Catherine serait plus heureuse avec Andrès qu'avec un autre : de toutes manières, elle n'aurait jamais été épousée que pour son argent... Evidemment les mariages consanguins... Mais Mathilde n'arrivait pas à se représenter qu'Andrès pût avoir des enfants. Ils n'auraient peut-être

pas d'enfants...

Mathilde se réveilla vers huit heures, fit une rapide toilette. Elle reconnut le pas d'Andrès sur le perron et ouvrit la fenêtre :

— Attends-moi, lui cria-t-elle, je te rejoins.

Il n'y avait pas un souffle. Le soleil de novembre était encore chaud. La rosée et les flaques brillaient. Andrès assura que le beau temps ne durerait pas. Il ne détournait pas les yeux des fenêtres de Symphorien : le vieux était enfermé avec Gradère depuis plus d'une heure.

— Je m'étonne que le débat s'éternise, dit Mathilde avec agitation. Voilà longtemps qu'ils discutent : ça ne peut être sur le prix de la propriété, puisque tu es d'accord... Ton père marchande une commission...

— Non, Tamati, tu es injuste envers papa. D'ailleurs, c'est sans importance. Rassure-toi : mon mariage est une affaire faite.

— Tu crois ?

Elle lui prit le bras, l'entraîna dans l'avenue qui longeait les prairies. Elle se réjouissait.

— Toutes nos propriétés, toutes celles de Desbats réunies entre tes mains... Quand je pense à ce qu'est ton père, on peut dire que voilà un résultat inespéré !

— Je ne veux pas que tu parles mal de papa.

Ils s'étaient arrêtés au milieu de l'allée et elle l'observait : Andrès portait un costume de sport qu'il avait fait venir de la *Belle Jardinière*, des guêtres. C'était un garçon très brun, un peu épais et court, un visage ouvert et riant mais qui au moindre mot s'assombrissait, car il était méfiant et croyait toujours qu'on se moquait de lui. Mathilde remarqua qu'il était rasé de frais et qu'il avait aplati ses cheveux frisés. Elle rit :

— C'est en l'honneur de ton père que tu t'es fait si beau ? Tu veux rivaliser...

— Oh ! à ses côtés, j'aurai toujours l'air d'un paysan.

Mathilde se rebiffa :

— Le paysan, c'est pourtant lui !

— Ce n'est pourtant pas à lui que je ressemble !

— Petit idiot ! de vous deux c'est toi qui possèdes la véritable élégance.

— Pauvre Tamati !

— Tu as l'allure, la tenue d'un garçon de ton milieu. Lui, avec ses complets clairs, a un faux chic... Il marque mal, pour tout dire...

— Non, assez. Parlons d'autre chose.

Il la précédait vers la maison en poussant une pigne du pied. Il boudait. « J'ai eu tort, songeait Mathilde. C'est son père... Mais il ne sait rien de lui. Tandis que moi... D'ailleurs que m'importe qu'il ait des illusions sur Gabriel ? » Elle reprit :

— Je ne veux aucun mal à ton père. L'essentiel est que tu ne lui ressembles en rien.

Il se retourna, l'air méchant :

— Je lui ressemble plus que tu n'imagines !

— Non, dit-elle en riant, sur ce point, je suis tranquille.

Il gronda :

— Ma bêtise, mon ignorance te trompent; je ne suis jamais sorti de mon trou; alors tu me crois fait uniquement pour surveiller les coupes de pins et pour compter avec les métayers... Tout juste bon à épouser Catherine...

Mathilde s'arrêta, saisie.

— Tu ne vas pas faire d'histoire ? Au moment où nous touchons le but...

Il avait les mains enfouies dans ses poches, les épaules soulevées :

— Non, grommela-t-il, rassure-toi : depuis le temps que ça traîne, il faut en finir.

Elle poussa un soupir de satisfaction et lui prit le bras :

— Mon chéri, je voudrais te dire... Je sais bien que Catherine et toi vous êtes de vieux camarades... Tu devrais tout de même être plus gentil avec elle. Tu ne te mets pas assez en frais. C'est ta fiancée après tout...

— Mais non ! Qu'est-ce que tu vas chercher ! Pourquoi Catherine et moi feindrions-nous des sentiments que nous n'éprouvons ni l'un ni l'autre ? Le mariage ne changera rien à notre vie. Simplement les affaires d'intérêts seront réglées comme il a toujours été entendu avec tonton Symphorien. C'est une formalité...

Mathilde s'offusquait de ce cynisme dont Andrès n'avait jamais fait montre jusqu'alors. Ce n'était pas lui qui parlait, mais son père

dont il subissait l'influence.

— Mais, mon chéri, insista-t-elle, il faut tout de même penser un peu à Catherine. La pauvre petite a un cœur, elle aussi. Dans mon idée, il allait sans dire que tu serais pour elle un mari attentif et tendre. Il ne s'agit pas de passion, c'est entendu. Mais enfin, n'oublie pas ce que tu lui dois. Le mariage est un sacrement...

— Ah ! non, je t'en prie ! Catherine ne compte trouver en moi rien de mieux qu'un bon régisseur. Je continuerai mon métier. Seulement...

Déconcerté, Mathilde observait Andrès.

— ... Seulement je n'oublierai pas que depuis des années le vieux m'exploite, que je m'éreinte à son service pour rien, pour presque rien... Oui, j'aurai droit à quelques reprises, n'est-ce pas, Tamati ?

Mais si ! il ressemblait à son père ! Il était son père, tout à coup ! Mathilde reconnaissait une fois de plus cet air enfantin dont jadis le petit Gradère masquait une exigence tenace, féroce... Ce prodige lui était familier : dans le gros garçon noir de poil apparaissait soudain l'enfant blond et chétif. Bien sûr, ce n'était plus son Andrès...

Elle se rendait compte qu'il ne s'exprimait pas au hasard, qu'il ne lui disait rien, à cette minute, qui ne fût prémédité et que Gradère lui avait seriné sa leçon.

— Tu comprends : les choses seront réglées, je n'aurai plus besoin d'être toujours là pour veiller au grain, pour tenir le vieux en haleine. Je compte aller voir mon père à Paris, de temps en temps. Il est seul, abandonné. On l'exploite lui aussi. Ce sera un devoir pour moi de le protéger...

— Mais Andrès, tonton Symphorien ne peut se passer de sa fille... Catherine lui est indispensable...

— Je ne la lui disputerai pas, dit Andrès en riant.

— Mon chéri, tu ne comptes faire que de courts séjours à Paris ? D'abord tu détestes Paris ! hors de Liogeats, tu ne respirez pas.

— C'est toi qui l'as décidé. Tu as toujours décidé de tous mes goûts. D'ailleurs, je ne quitterai pas Liogeats. J'irai, je viendrai. Ça dépendra...

— De quoi ? de qui ?

Il ne répondait rien. Son sourire découvrait des dents saines mais mal rangées qui étaient celles d'Adila. Mathilde discernait sur cette figure tant aimée depuis l'enfance elle n'aurait su dire quelle

convoitise victorieuse. Elle demanda à mi-voix :

— Et moi, Andrès ? Que vais-je devenir dans tout ça ?

Il gouailla :

— Mais, Tamati, tu as bien profité de moi jusqu'à maintenant, il me semble... Et puis, je te fabriquerai bien vite un petit-fils ou même deux... Et tu sais, eux non plus, je ne te les disputerai pas. Enfin, ajouta-t-il d'un air de malice, tu auras ta fille...

Cela non plus n'était pas de lui. Gradère s'exprimait par cette bouche innocente.

Le soleil était déjà haut, aussi tiède qu'à la fin de septembre. Les vaches entraient une à une dans la prairie et, derrière elles, l'enfant du métayer refermait la barrière brillante de rosée. Mathilde fixait son attention sur les bêtes. Elle ne voulait pas savoir ce qu'elle ressentait à cette minute; elle ne voulait pas voir ce qui se découvrait à ses yeux ; toute la puissance de sa volonté se tendait pour que cette conversation ne fût en rien différente des propos qu'elle avait coutume d'échanger avec Andrès. Il allait devenir riche ; son père achèverait de mettre sur lui le grappin, et sans doute de le pervertir... il prendrait le large, verrait du pays. Quoi de plus simple ?

Mais tout à coup, aussi brusque, aussi involontaire qu'un flux de sang, un cri lui échappa avant même qu'elle ait eu le temps d'en prendre conscience :

— Tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimée.

Il la dévisagea avec étonnement. Mathilde elle-même se sentit choquée par ce qu'elle venait de dire. Elle voulut changer de ton, mais sa voix tremblait encore lorsqu'elle ajouta :

— Qu'aurais-je fait de plus pour toi, mon chéri, si tu avais été mon fils ?

— Ce que tu aurais fait, Tamati ? Veux-tu que je te dise ? Tu aurais pensé d'abord à mon avenir ; tu m'aurais éloigné de cette maison où je prenais des habitudes de paysan ; les leçons de l'instituteur ne t'auraient pas semblé suffisantes ; tu m'aurais mis pensionnaire à Bordeaux dans quelque collège... Mais il s'agissait bien de cela ! Tu t'ennuyais ici, auprès du vieux. Ta fille Catherine... mieux vaut n'en pas parler ! J'étais ta distraction, ton plaisir. Plus tard, tu as accepté que ton mari fît de moi une espèce de régisseur bénévole. Pourvu que je fusse toujours à Liogeats, tu ne demandais rien de plus. En fait de distraction : le football. Vous avez fourni un terrain de jeu. Evidemment, je suis l'as du village... Bien sûr, si je ne

t'avais pas eue... mais n'essaie pas de me faire croire que tu m'as toujours traité comme un fils... Pour cela, non !

C'était vrai. Ce qu'il disait était vrai, d'une vérité dont elle se sentait éblouie. Mais qui donc lui avait ouvert les yeux ? Elle connaissait ce garçon, tout de même... A supposer qu'il ait eu le sentiment confus d'avoir été sacrifié, il fallait que quelqu'un lui en eût fait prendre conscience. Les phrases même dont il se servait lui avaient été soufflées... par son père, peut-être ? Et tout à coup, la vérité lui éclatait aux yeux : « Une femme lui a découvert tout ce qui lui manque... » Cependant, elle essayait de se justifier :

— Tu es injuste, mon petit. Je me suis efforcée de te faire travailler, mais tu n'aimais pas les livres. Tu me disais que pour ce que tu aurais à faire plus tard, tu n'avais pas besoin d'en savoir si long... Tu n'aimais que le ballon, la chasse et le cheval.

— Tous les enfants disent ça, mais les parents ne les prennent pas au mot. Le goût de la lecture me serait venu. Je ne suis pas plus bête que les autres... Ce n'est pas parce que j'ai organisé ici une équipe de football... Tu avais fini par me persuader de ma stupidité. Bien sûr je ne suis pas un aigle, mais tout de même...

Il crut qu'elle n'avait pas entendu ce qu'il venait de prononcer pour lui seul : « Tout de même, je puis plaire... » Mais elle avait deviné. Elle détourna un peu la tête ; il comprit qu'elle pleurait et voulut la prendre dans ses bras, car il l'aimait bien ; elle se dégagea sans violence.

— Laisse-moi... Va voir si ton père est toujours enfermé avec tonton Symphorien. Tu m'appelleras quand ils sortiront.

Elle le regarda s'éloigner et promena autour d'elle un regard attentif. Presque rien n'avait changé depuis son enfance : les pins étaient plus espacés parce qu'il y avait eu des morts parmi eux. Les taillis avaient grandi. Mais l'odeur de brouillard et les bruits ouatés de cette matinée d'arrière-automne montaient des bas-fonds de son existence. Elle perdait le sentiment de la durée. Mathilde croyait être encore la petite fille qui courait entre ces arbres, à perdre le souffle, et Gabriel la poursuivait ; elle sentait sur ses épaules, soulevé par le vent de la course, son chapeau de soleil retenu au cou par un élastique... Gabriel... Elle avait vécu avec ce parti pris de penser le moins possible aux choses révolues. N'y pas songer, n'en pas parler, vivre dans l'immédiat, s'inquiéter de ce qui se voit, de ce qui se touche... elle ne l'aurait pu sans le petit Andrès. Il avait raison : elle s'était servie de lui, nourrie de lui : c'était sa bête familière, l'enfant de l'homme qu'elle avait aimé ; elle n'aurait pu vivre à

Liogeats entre Symphorien Desbats et Catherine ; aussi n'avait-il pas été question de collège pour lui. Non, elle ne l'avait pas élevé ; elle n'avait pas tenu à l'élever. Elle avait tout fait pour entretenir en lui la passion de la terre : la terre le tenait si fort, croyait-elle, qu'il ne quitterait jamais Liogeats...

Elle perçut distinctement le bruit des pas d'Andrès sur le perron. Elle considéra les arbres autour d'elle, comme s'ils étaient morts. Les haies, la barrière, la prairie, tout avait un aspect de mirage, l'irréalité des souvenirs. « Ne plus tenir à rien », quel sens prennent ces simples mots, à certaines heures, pour certains êtres ! On a ouvert les mains, on a lâché la branche, on ne tient plus à rien.

Elle ne bougeait pas, frappée par cette idée : depuis vingt ans, elle vivait à son insu dans le désespoir. Le désespoir peut devenir un état dont on perd conscience. Elle s'appuya à un chêne, stupidement attentive à ce cahot de charrette qui s'éloignait. Ainsi demeura-t-elle un très long moment.

VI

ANDRES l'appelait depuis le perron ; il agitait un papier, et elle comprit que les affaires étaient réglées : ce ne pouvait être qu'aux dépens de Catherine. De nouveau elle dut lutter contre un obscur remords... Mais après tout, la petite n'était pas seule : son père l'aimait autant qu'il pouvait aimer une créature humaine (ce n'était pas beaucoup dire). Il avait dû veiller à ce que Catherine ne fût pas sacrifiée.

Un reste de curiosité lui fit hâter le pas. Andrès courait vers elle :

— Tout est arrangé, lui cria-t-il. J'ai signé la promesse de vente : un sous-seing privé. On va s'occuper maintenant du mariage. Voilà le projet de contrat : il me semble raisonnable. Nous n'attendons plus que ton approbation.

Il respirait vite, il était rouge, excité, joyeux. Mathilde parcourait des yeux le projet : on assurait deux mille francs de rente mensuelle à Catherine, et pour Andrès un pourcentage sur la résine et la vente des bois. En outre, il était stipulé que le jeune ménage serait défrayé de tout et ne paierait aucune pension. Andrès apporterait ce qui lui restait : la moitié de la maison et du jardin (toujours dans l'indivision depuis la mort d'Adila).

— Tonton veut absolument boire du champagne en l'honneur de nos fiançailles. Mais son asthme le tient...

Avant même d'avoir ouvert la porte, ils entendirent une respiration sifflante et sentirent l'odeur d'eucalyptus. C'était la plus petite chambre du château, toujours embrumée par les fumigations. L'homme était tapi au fond de son fauteuil. Il fixa sur Mathilde et sur Andrès ses yeux brillants et balbutia :

— C'est l'émotion qui m'a flanqué une crise.

Il était vêtu d'un chandail qu'il avait enfilé par-dessus sa chemise de nuit. Un édredon couvrait ses genoux. On disait que Catherine était le portrait de son père ; au vrai, Symphorien Desbats n'avait pas la même expression animale, mais il était réduit comme elle, noir de peau, tout en angles aigus, par son nez, par la forme de son crâne, par ses genoux et ses coudes, par ses épaules osseuses. Il haletait :

— Tu as lu le projet de contrat, Mathilde ? Pour la vente, le sous-

seing privé, c'est signé : Cernès et Balisaou seront à moi... Balisaou et Cernès... Mais tu sais, je les ai payés. Il fallait bien au petit de l'argent liquide pour la bague de fiançailles et tout le reste... Je sais bien qu'ils n'auront guère à déboursier... Gercinthe est à la cave... pour la bouteille de Roederer, celle que je gardais... je l'avais toujours dit... pour les fiançailles de Catherine...

Gradère était debout, un peu rouge, et observait le malade. Il fit signe à Andrès et lui parla à l'oreille. Gercinthe entra, portant sur un plateau la bouteille de champagne et les coupes. On entendit soudain la voix de Gabriel :

— Il ne manque personne, hors l'héroïne de la fête.

Symphorien regarda autour de lui.

— C'est ma foi vrai... Gercinthe va donc chercher Catherine... Elle doit être à côté.

Une quinte le secoua. Il ne quittait pas des yeux la porte de communication.

— Té, la voilà ! Ma petite, nous n'avions oublié que toi.

La surprise affectée par Catherine pour demander de quoi il s'agissait, puis son effarement, son cri : « Mais je ne suis la fiancée de personne ! » il n'était rien qui ne ressortît au plus médiocre théâtre. Symphorien, au contraire, tenait sa partie à merveille. Stupéfait, il se tourna vers Andrès :

— Mais, dis-moi, mon garçon, est-ce que vous n'étiez pas d'accord tous les deux ? Moi je croyais que tout était réglé entre vous ? Tu me l'avais juré... Et toi, Catherine, pourquoi m'avoir laissé dans l'erreur ?

Andrès blême, la lèvre tremblante, regardait tour à tour son père, Catherine, Mathilde. On entendit de nouveau la voix sèche, indifférente de la jeune fille:

— Tu ne m'as jamais demandé mon avis. Je ne suis la fiancée de personne. Jamais je n'épouserai Andrès.

Le vieux Desbats ne se donnait plus la peine de feindre, et malgré l'asthme qui le torturait, tout son air exprimait une profonde jouissance, mêlée de crainte.

— Ma chérie, personne jamais ne t'obligera... Tu es libre et...

Gabriel lui coupa la parole:

— Allons, ne vous forcez pas. Assez de cette comédie.

— Mais, mon cher, il n'y a pas de comédie... Je suis le premier surpris... le plus consterné... Je m'étais fait à cette idée... J'espère d'ailleurs qu'elle va réfléchir (et comme Catherine l'interrompait : «C'est tout réfléchi ! »). En tout cas, ajouta-t-il précipitamment, je ne retire rien des avantages consentis à Andrès...

Le jeune homme, qui n'avait encore rien dit et paraissait assommé, balbutia :

— Si tu crois que je resterai un jour de plus... Depuis le temps que je me crève...

Son père l'interrompit :

— Pas du tout, mon petit : tu demeureras dans cette maison qui est la tienne. On t'a tout pris, on t'a dévalisé... Mais le château reste indivis. Tu y es chez toi, et puisque tu consens à me recevoir, j'y resterai aussi, tout le temps qu'il faudra.

Il fixa de son œil bleu le malade qui baissait la tête et l'observait en dessous :

— Le temps qu'il faudra pour quoi ?

Gradère répondit calmement :

— Pour vous faire rendre gorge.

— Voyons, voyons, mon bonhomme... qui donc doit rendre gorge ici ? Vous avez un fameux toupet... Vous n'allez pas me forcer à mettre les points sur les i... Car je suis prêt à déchirer la promesse de vente si Andrès me rend l'argent... Mais peut-être avez-vous disposé d'avance de l'argent de votre fils ?

Ces derniers mots ne furent entendus que de Gradère et d'Andrès. Le jeune homme prit la main de son père, qui avait blêmi, et répondit sèchement :

— Ce qui est signé est signé.

Il y eut un silence. La voix de Mathilde s'éleva, sèche, sans timbre :

— Moi aussi, ma petite fille, depuis tant d'années qu'il était question de ces fiançailles, je te croyais d'accord avec Andrès. Toi-même autrefois tu nous en parlais souvent. Mais je ne ferai aucune pression...

La jeune fille repartit avec insolence que sa mère avait raison de s'épargner cette peine. Mathilde haussa les épaules et, sans répondre, sortit, suivie de Gabriel et d'Andrès.

Le malade et Catherine demeurèrent un instant aux écoutes. Il lui demanda d'aller voir si les autres n'étaient pas restés dans le corridor. Elle entr'ouvrit la porte : non, ils étaient partis.

— Tu vois, petite, ce que je t'avais dit ? Ça ne sert de rien d'exciter les gens. Tu as voulu voir la tête qu'ils feraient. Tu l'as eu, ton plaisir... Et moi aussi, je l'avoue... Mais maintenant... tu as entendu Gabriel ? Il ne s'en ira plus d'ici !

— Et après ? demanda Catherine, en arrangeant les oreillers du malade qui gémit :

— Ne sais-tu pas qu'il est capable de tout ?

Et comme la jeune fille s'écriait : «Que peut-il contre nous ? »

— Parle plus bas, souffla-t-il. Tu ne connais pas cet homme. J'ai des renseignements sur lui. Je ne t'ai pas confié la moitié de ce que je sais. Tu n'es pas d'âge à savoir, à comprendre...

Il frissonnait. Un sourire de tendresse éclaira l'ingrat visage de Catherine, qui mit une main sur le front de son père :

— Va, il ne nous mangera pas, tout fripouille qu'il soit... C'est nous qui l'avons eu, il me semble ! reprit-elle avec une joie sauvage.

— Je suis malade, Catherine, non pas à mourir comme ils le croient, comme ils l'espèrent... Mais mon asthme me tient pour de bon. Bien sûr, je peux vivre des années comme je suis. Clairac me l'a promis... Il me le disait hier encore... Il n'empêche que je n'ai pas de défense...

Il s'interrompit pour retrouver sa respiration.

— Prends garde, ma petite, je ne sais pas ce qu'ils manigancent... Tant que Gradère sera là, veillons au grain. Sûr qu'il finira par s'en aller : il y a quelqu'un à Paris qui le rappellera... Il ne se doute pas que je suis en correspondance avec son Aline. Heureusement qu'elle le tient. Tout de même, je respirerai mal tant qu'il sera là...

— Tu as remarqué maman ? demanda brusquement Catherine. Elle est forte, celle-là ! Elle n'a pas bronché... Je ne la perdais pas des yeux...

Non, il n'avait pas pu l'observer parce qu'elle se tenait derrière son fauteuil.

— Après tout, remarqua la jeune fille, elle est peut-être contente que je ne veuille pas d'Andrès...

Elle regarda fixement dans le vague.

— Oh ! ce n'est pas de ta mère qu'il faut s'inquiéter... mais de l'autre, du bandit... Je n'aime pas quand il prend ses airs doux. Fais attention à tout, petite : aie l'œil, d'abord à la cuisine... Prends garde au feu. Ne sors pas à la nuit tombée.

Il s'interrompt pour tousser.

— Il faudra que tu mettes le nez dans les comptes d'Andrès : c'est le petit-fils d'un métayer — et au fond, il est toujours de leur parti contre moi. On dit qu'il aime la terre... mais ce n'est pas aimer la terre que de faire le jeu de ceux qui nous grugent. D'ailleurs on n'a qu'à voir comme il accepte que son père le vole. Il a laissé tomber en désuétude, peu à peu, toutes les redevances... C'est un faible. Ç'aurait été du propre, s'il était devenu le maître. Enfin, tiens-le à l'œil.

Elle dit :

— Rassure-toi : j je les surveille tous.

VII

ANDRES est-il un peu calmé ?

— Oui, il s'est étendu, il a fermé les yeux. Je lui ai mis une serviette mouillée sur le front.

Une heure à peine s'était écoulée depuis que le vieux Desbats avait abattu son jeu. Mathilde referma doucement la porte de la chambre qui était toujours pour elle « la chambre d'Adila » bien qu'elle fût habitée par Gabriel.

— Je savais qu'Andrès était capable de colère, reprit-elle, je l'avais vu souvent furieux, même depuis son adolescence, à en perdre la raison. Mais jamais comme tout à l'heure... Evidemment le coup est dur...

Elle s'assit sur le lit, Gradère fumait, les mains au fond des poches, les lèvres serrées.

— Ce qui m'étonne le plus, ajouta Mathilde, c'est sa douleur. Je parlais de colère... mais il souffre. Décidément, il aime la terre comme il aimerait quelqu'un : on jurerait qu'il vient de perdre quelqu'un.

— Tu ne crois pas si bien dire.

Elle l'interrogea des yeux. Il hochait la tête :

— Toi qui te vantes de le connaître, ma pauvre Mathilde ! J'en sais plus long que toi. Et pourtant je ne suis arrivé que d'hier soir...

Ces paroles la blessèrent, non pour ce qu'elles pouvaient signifier de redoutable touchant la vie inconnue d'Andrès, mais elles témoignaient que cet homme avait la confiance du petit. Ce matin, pendant qu'elle dormait, il avait déjà tout raconté à son père de ce qu'elle ignorait. Elle répondit avec détachement :

— Oh ! je me doute de bien des choses !

Elle mentait : elle ne savait pas de quoi cet individu voulait parler. Pour lui, il s'apercevait qu'elle souffrait, et cette douleur éveillait la sienne, sans que la sympathie y fût pour rien. Dans cette chambre d'Adila, vingt années plus tôt, il avait dû se démasquer devant Mathilde, elle avait découvert enfin l'homme qu'il était. Il se souvint du bruit sourd de son corps quand elle s'était évanouie

derrière la porte. Aujourd'hui, c'est pour Andrès qu'elle se tourmente. Non, il n'est pas jaloux d'Andrès ; simplement, il aurait voulu rejoindre Mathilde dans le souvenir amer de ce qui avait été... Mais tout est mort en elle, jusqu'à l'amertume, et c'est l'évidence de ce néant qui l'irrite, qui le rend cruel pour Mathilde. Il la regarde souffrir, il cède à cette curiosité que lui inspire toujours la souffrance des autres, à ce besoin de l'attiser. Il fait semblant d'être dupe, il dit :

— Bien sûr ! Tu es trop fine pour ne pas t'être aperçue qu'Andrès a une femme dans sa vie.

Mathilde répond :

— Je le savais...

Et maintenant ses yeux grand ouverts sont fixés sur les lèvres de Gabriel.

— Et je ne t'étonnerai pas si je t'assure que nous ne pesons plus guère à ses yeux, les uns ni les autres. C'est mon fils : il a pris de moi cette volonté invincible pour atteindre ce qu'il désire à travers tout. Instinctif avec cela, comme était sa mère...

Mathilde lui coupa la parole :

— Comment oses-tu parler ainsi d'Adila ? Comment oses-tu prononcer son nom ?

Elle usait de ce prétexte : elle défendait Adila pour donner libre cours à sa jalousie et à sa douleur. Mais Gradère insistait :

— Tu n'y peux rien changer : Andrès est un enfant de l'amour...

— Non, protesta-t-elle, pas de l'amour : de la haine, car tu haïssais Adila, et elle haïssait cette possession, l'envoûtement dont elle était victime. Pauvre Andrès ! Enfant de l'amour ? Allons donc ! dis plutôt : le fils de la haine et du remords...

— Oh ! oh ! Mathilde, je croyais qu'à Liogeats on méprisait les grands mots ! Il me semble que ce n'est plus moi, «le diseur de riens »...

L'avait-elle entendu ? Elle était assise le buste droit, les mains croisées sur sa robe sombre, sans ornements. Que de noblesse encore dans le front, dans la ligne des sourcils et du nez ! Mais c'était cette grande bouche aux lèvres blanches, c'était le cou détruit qui exprimaient l'ardeur et le tourment. Après un silence, elle avoua :

— Je ne sais rien de cette femme qu'aime Andrès. Je ne sais pas

qui elle est. Il n'y a personne à Liogeats...

— Elle n'est pas de Liogeats : elle a habité quelques semaines au presbytère...

— Tu ne veux pas parler de cette créature ?

— Il l'a rencontrée par hasard, dans le train, un jeudi, en revenant d'un match de rugby à Saint-Clair. C'est elle qui a fait toutes les avances. Cet automne, ils se donnaient des rendez-vous dans les parcs perdus, dans les métairies désertes. Maintenant elle habite, à Lugdunos, ce nouvel hôtel, sur la place Malbec.

Il ne la perdait pas des yeux, admirant l'immobilité de cette femme (à peine un muscle bouge à la commissure des lèvres) et l'air indifférent qu'elle eut pour demander :

— Quel rapport entre cette histoire d'Andrès, qui en somme ne me regarde pas, et son mariage manqué ?

— Tota Revaux (c'est son nom) part ces jours-ci pour Paris. Sa présence à Lugdunos est connue et bien qu'elle s'y soit installée à l'insu de son frère, on raconte que c'est lui qui l'a logée là et qu'ils ne sont même pas parents... Tu connais mieux que moi les affreux ragots de Liogeats... Elle adore son frère, paraît-il, et c'est pourquoi, craignant de lui porter tort, elle veut partir malgré Andrès... Le petit s'y résignait, parce qu'il comptait bien, une fois marié, et même avant, la rejoindre à Paris... l'entretenir... Mais maintenant, le voilà dépouillé de tout... Bien qu'il affirme le contraire, je ne crois pas cette femme désintéressée...

Mathilde, à ce moment, l'interrompit pour remarquer qu'Andrès venait de toucher un chèque important sur la vente de Cernès et de Balisaou... Gradère détourna la tête sans répondre. Elle s'était rapprochée de lui :

— Cet argent... tu le lui as pris, hein? avoue-le!

Il protesta mollement :

— Mais non! il l'a placé... Je lui donne cinq pour cent de cette somme dont je ne puis plus disposer. Je lui ai offert tout ce qui me reste : il a refusé, ça ne le mènerait pas loin... D'ailleurs, j'ai mieux à lui offrir... quand il sera en état de m'entendre. Déjà il m'a promis qu'il ne partirait pas avant que nous ayons partie gagnée.

Mathilde frémit ; elle haïssait cette voix douce, cet accent dont l'horreur échappait à l'analyse. Elle lui toucha l'épaule et retira vite sa main.

— Tu ferais mieux de partir, toi aussi, Gabriel ! supplia-t-elle,

avec une ardeur soudaine. Pars, laisse-moi. Prends le train de trois heures...

— Mais, ma chère, j'ai beaucoup à faire ici.

Elle insista :

— Tu n'y peux rien faire que du mal. Quoi qu'il arrive, ne compte pas sur moi.

Elle s'était rapprochée de la porte et lui demeurait près de la fenêtre, à contre-jour : elle ne voyait que le dessin de son visage.

— Tu sais, ma chère, que j'aurai besoin de toi... Tu verras... tu me remercieras !

— Non ! protesta-t-elle, non !

— Avant de dire non, attends de savoir ce que je médite... Qu'y a-t-il ?

Elle avait mis un doigt sur la bouche et tendait l'oreille :

— J'entends l'auto, dit-elle.

— Il va la rejoindre. Peut-être est-ce leur dernière entrevue.

Ce cri échappa à Mathilde :

— Pourvu qu'elle ne l'emmène pas !

Gradère s'approcha d'elle qui demeurait immobile, la main sur le loquet, et la prit par les épaules :

— Non, sois tranquille, il m'obéira... Moi aussi, reprit-il d'un air faussement jovial, moi aussi je l'aime, ce petit... Et tu voudrais que je l'abandonne en pleine crise ?

D'une voix âpre et basse, il ajouta :

— Il sera le maître ici, et bientôt. Je te le jure.

Comme elle se taisait toujours, il lui souffla, en la pressant un peu contre lui (et elle sentait son haleine) :

— Il sera le maître, parce que tu seras la maîtresse.

Elle se dégagea avec violence :

— Je ne suis rien ici, tu le sais bien : Desbats règne seul.

— Oui, dit-il, bien sûr !... mais ma chère, l'asthme, ça n'a l'air de rien... tout de même ça finit par être mauvais pour le cœur.

— Il nous enterrera tous, c'est l'avis du docteur Clairac.

— Oh ! le diagnostic de Clairac ! j'ai plus confiance dans le mien !

Il riait. Et elle avait une telle horreur de ce rire, qu'elle trouva la force de vaincre le charme, de quitter cette chambre. Elle descendit l'escalier, traversa le vestibule, prit un manteau, s'enfonça dans la brume que le soleil de midi illuminait mais ne traversait pas. L'angélus sonnait : c'était le petit Lassus qui devait tirer la corde. Les sirènes déchirantes ouvraient les portes aux ouvriers des fabriques. Mathilde se sentait légère, délivrée. Elle ne souffrait pas. Le monde rayonnait. La vie avait un goût délicieux, une odeur oubliée... Elle comptait sur elle ne savait quoi ; elle attendait le lendemain. Cet homme lui avait inoculé l'espérance.

VIII

AU déclin de ce même jour, bien que la nuit fût venue, les volets n'étaient pas fermés. Un réverbère des allées Malbec, à Lugdunos, éclairait le lit où Tota, étendue comme sous un suaire, fumait. Son regard s'attachait aux gestes d'Andrès qui, près de partir, n'était plus qu'un gros garçon mal habillé, un joueur de rugby, avec une tête crépue et brutale. Pour lui, il suivait dans l'ombre les mouvements de ce beau bras, soit qu'elle l'étendît vers le cendrier ou qu'elle rapprochât la cigarette de ses lèvres.

— Non ! ordonna-t-elle. Ne te sers pas de ma brosse.

Il obéit promptement, car il vénérât ces précieux objets d'ivoire, ces flacons de cristal à bouchons d'or. Elle songeait, voyant le front bas sous les cheveux frisés et ce regard fixe : « J'aurais des ennuis... » Mais quoi ! rentrer au bercail comme le voulait Alain, aller habiter dans cette maison de La Benaugue où leur mère était morte l'année précédente et où il lui faudrait vivre misérablement (il y avait dans le chai trois récoltes non vendues ; les vignes étaient afferméées à un type sans scrupules qui les taillait à mort)... plutôt crever ! Mais à Paris, comment vivre avec une pension de douze mille francs ? Bien sûr, elle aurait pu trouver quelqu'un... A cause d'Alain, elle ne voulait pas rouler, elle ne voulait pas sombrer. Restait d'exaucer cet autre vœu d'Alain : la réconciliation avec son mari... ce drogué, ce demi-fou qui la rossait... cet écrivain raté qui avait toutes les impuissances... Non ! Jamais ! Jamais ! Ce serait le rêve qu'Andrès vînt à Paris de loin en loin et l'aidât à joindre les deux bouts... Après tout, elle avait du goût pour lui... Il fallait le décider.

— Je suis bien obligée de penser au départ... A cause de mon frère : je lui porte tort...

— Qui vas-tu rejoindre ? Dis ?

Le col de sa chemise était entr'ouvert. Elle voyait, de bas en haut, l'attache du cou puissant, le menton noir qui avançait un peu.

— Je ne rejoindrai personne. Et tant que la misère ne m'y obligera pas... D'ailleurs, qui t'empêche de partir avec moi ? Oui, je sais, tu es fiancé... Mais tu inventeras un prétexte...

Il se pencha un peu. Une main toucha ses lèvres. Il s'abattit comme un arbre.

— Tu es fou ?

Il se releva ; elle l'entendait respirer.

— Tota, je ne puis partir...

Non, il ne pouvait pas partir : il gardait présent l'ordre que, le matin même, lui avait soufflé son père, dans le corridor, en sortant de chez le vieux Desbats : « Reste ; tiens bon quelques semaines, et tu seras le maître ici. Tu auras cette femme sans laquelle tu dis que tu ne peux plus vivre. De toi seul, il dépend de ne pas la perdre à jamais... »

Même durant la crise qui l'avait jeté, quelques minutes après, sanglotant et hurlant sur son lit, ces paroles étaient demeurées en lui, jusqu'à ce qu'elles l'eussent apaisé peu à peu. Certaines promesses de son père avaient un caractère de solennité mystérieuse. Qui eût résisté à cette puissance d'affirmation ? Non, Andrès ne suivrait pas Tota. Ce qu'il fallait obtenir à tout prix, c'était qu'elle retardât son départ. Il s'assit de nouveau sur le lit :

— Tu attendras quelques jours encore : tu me l'as promis, il n'y a pas une heure.

Elle l'observait avec un dégoût secret : il ne lui plaisait que dans les ténèbres, lorsqu'il devenait une créature sans visage, défendue contre toute expression stupide ou basse, — un corps décapité dans l'ombre.

— Tu vois bien que je n'ai personne, puisque j'hésite à partir... Je puis partir, rester... Personne ne m'attend. Et si ce n'était d'Alain...

Andrès répéta : « Tu n'aimes personne ? »

Elle dit :

— J'aime quelqu'un qui est dans une autre vie.

— Il est mort ?

— Pire que mort... prisonnier.

Andrès demanda, comme un enfant qui prend tout à la lettre :

— Il est en prison ?

Elle soupira :

— S'il était en prison, je pourrais lui écrire. Je saurais qu'il pense à moi comme je pense à lui. Mais ce n'est pas assez de dire que les murs de ce presbytère, que sa soutane l'enferment, l'isolent... Il s'agit d'un éloignement infini...

— Ah ! j'ai compris ! tu parles de ton frère !

Il éclata d'un grand rire joyeux et entoura du bras gauche les épaules de la jeune femme.

— Tu m'avais fait peur, tu sais !

La blancheur immobile du visage l'attirait. Il en rapprochait le sien lentement. Une auto traversa la place Malbec. Des chiens aboyaient. Un cheval allait au pas. La carriole s'arrêtait devant la porte. Des mots patois retentissaient dans la nuit. Tota ne se sentait pas encore assez loin de son frère. Elle s'enfoncerait de nouveau dans ces ténèbres où elle se croyait hors de portée — à l'abri de tout ce qu'un être comme Alain peut inventer pour agir sur une créature, pour l'envelopper d'un immense réseau de prière et de souffrance. Mais Andrès devait rentrer : il ne fallait pas que son père crût qu'il avait pris la fuite... Elle lui demanda quelle raison avait sa famille d'être plus soupçonneuse, ce soir-là. Il lui fit une réponse évasive ; et d'une voix exigeante :

— Dis ? tu ne partiras pas ?

Elle lui caressait la main sans répondre.

— Peut-être, dit-elle enfin, suffit-il que je m'éloigne un peu... Je pourrais m'installer à Bordeaux... Mais il faudrait m'aider... Je ne suis pas riche...

Il parut contrarié : un petit paysan près de ses sous, songeait Tota. Mais lui, se remémorait la promesse paternelle : « Tiens bon quelques semaines et tu auras partie gagnée... » Il insistait pour qu'elle demeurât à Lugdunos. Elle ne refusait pas ; elle lui appartenait encore et lui demeurait soumise.

En vain répétait-il : « Je m'en vais, il faut que je m'en aille... » il s'attardait debout au bord du lit ; et comme elle était étendue, il lui paraissait très grand, bien qu'il ne le fût guère. De nouveau, elle leva un bras qui ne semblait pas faire partie de son corps : un reptile hésitant dont la main eût été la tête. Elle en appuya la paume sur les lèvres du garçon, reçut sans crier une légère morsure. Il régnait dans le petit hôtel un silence à peine troublé par un bruit de hachoir qui venait de la cuisine.

— Cette fois, dit-il, adieu.

Leurs visages se rapprochèrent encore dans l'ombre.

Elle écouta le bruit décroissant des pas d'Andrès. Elle jouait toujours à les suivre d'une oreille attentive, et aussi le ronflement du moteur, le plus longtemps possible. Elle savait reconnaître d'après

l'appel du klaxon plus ou moins éloigné, s'il tournait à l'angle du cimetière ou s'il atteignait la route de Saint-Clair... Ce soir-là, elle fut donc attentive au pas un peu lourd étouffé par le tapis du corridor... et tout à coup entendit le bruit sourd d'une chute, l'écroulement d'un corps, un juron hurlé par la voix d'Andrès, des gloussements de rire.

Tota bondit hors de son lit, prit à tâtons un peignoir et pénétra dans le couloir à demi-obscur, mal éclairé par la lueur qui venait de l'escalier. Sur le palier, s'agitait un groupe confus. Ce ne pouvait être qu'une farce: quelqu'un était maintenu par terre par deux garçons hilares qui l'avaient recouvert d'un drap.

La jeune femme à peine vêtue n'osait sortir de l'ombre ; les gros rires la rassuraient. Mais l'homme qui se débattait se dégagea du suaire dont on l'avait affublé ; et Tota vit surgir la tête ensanglantée et furieuse d'Andrès. Les deux garçons qui l'avaient maintenu sur le tapis parurent stupéfaits.

— Monsieur Andrès ! par exemple !

Barbouillé de sang, il grognait : « Mouleyre ? Pardieu ? salauds ! brutes ! » Tota s'était précipitée et, à genoux, lui soutenait la tête : il saignait du nez, simplement ; sa lèvre supérieure était un peu enflée.

— Vite, ordonna-t-elle à voix basse ; aidez-le à marcher jusqu'à ma chambre.

Ils étaient désolés, parce qu'Andrès, on le trouvait toujours, on l'aimait bien ; il n'était pas fier, et un as au football, le meilleur «avant» qu'il y eût dans la région ; l'équipe de Liogeats n'eût pas existé sans lui.

Heureusement, l'hôtel était à peu près vide à ce moment de l'année. Personne n'habitait cet étage. Mouleyre rabâchait, avec son affreux accent :

— Ça ne sera rien... Si on avait su que c'était lui ! Quel malheur ! On voulait faire une farce au curé... Histoire de rire un peu !

Andrès étendu sur le lit se redressa et dit : « Ça va mieux... » Et comme les garçons répétaient: «Si on avait su... vous pensez... » il leur cria :

— F... le camp et pas un mot, hein ? Sinon je dépose une plainte.

Mouleyre offrit de rester pour conduire l'auto au cas où M. Andrès se sentirait fatigué. Pardieu rentrerait de son côté, avec la camionnette. Bien sûr qu'ils ne se vanteraient pas... mais Andrès

bougonnait : « Décamppez tous les deux. » Tota qui n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'elle soignait Andrès, dit alors, sans lever les yeux vers les jeunes gens :

— Tout de même vous pourrez témoigner que M. le curé...

Ils lui jetèrent un regard sournois. Et ce fut Pardieu qui, pour répondre, attendit d'être déjà dans le couloir :

— Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce que ça prouve ? Ça prouve...

Et il dressa ses gros index de chaque côté du béret qui moulait son crâne étroit.

Andrès voulut se précipiter, mais Tota le retint :

— Laisse ! Laisse !

Ils attendirent que le fracas de la camionnette eût décré. Et maintenant c'était le jeune homme qui demeurait étendu et Tota qui s'habillait en hâte. L'électricité éclairait cruellement la chambre. Andrès suppliait :

— Pourquoi t'habilles-tu ? puisque tu vas te recoucher...

Elle ne répondit rien, ouvrait l'armoire, en tirait des robes, du linge. Andrès s'était redressé :

— Tu es folle ? Il n'y a plus de train, à cette heure-ci.

Elle dit qu'elle prendrait celui du lendemain matin : il partait à cinq heures quarante. Elle attendrait sur son lit, tout habillée. Et comme il lui demandait où elle allait, il ne put obtenir d'autre réponse que: «le plus loin possible...» Mais elle lui écrivait dès qu'elle serait fixée, afin qu'il pût la rejoindre. Il sentait bien qu'elle lui aurait promis n'importe quoi pour se débarrasser de lui : toutes ses supplications venaient mourir contre cette créature sourde, absente.

IX

JE crois que j'entends l'auto.

Gradère alla ouvrir la porte et tendit l'oreille. Le brouillard tamisait le clair de lune. Il n'y avait aucun autre bruit au monde que le ruissellement du Balion grossi par les dernières pluies. Mathilde n'avait pas quitté la chaise près du feu. Si ç'avait été Andrès, elle l'aurait su; elle ne s'y serait pas trompée. Elle murmura : « Nous ne le verrons plus... » Gradère haussa les épaules :

— Il s'est attardé... Mets-toi à sa place ! Mais il est raisonnable.

Mathilde se leva tout à coup :

— Cette fois, c'est lui.

Gabriel dit qu'il n'entendait rien; mais déjà un bruit de moteur naissait du silence et se rapprochait.

— J'entends le changement de vitesse : il tourne dans l'avenue.

Andrès entra, enleva sa vieille peau de bique et ne parut pas étonné de les voir debout au milieu de la nuit.

— Mon chéri, s'écria Mathilde, tu t'es fait mal ! Tu as la lèvre enflée ! Et cette bosse au front ?

Il expliqua qu'il s'était cogné dans un garage et que ce n'était rien, puis se rapprocha du feu sans répondre aux questions qu'on lui posait. Il avertit seulement qu'il avait faim. Mathilde qui avait fait garder de la soupe chaude, mit le couvert. Il s'attabla, et se mit à manger à grand bruit, comme à l'auberge. Gabriel fumait, assis un peu loin de la table, et ne quittait pas son fils des yeux. Mathilde, au contraire, le servait sans le regarder. Elle n'aurait pas voulu l'embrasser, songeait-elle : il lui faisait horreur.

— Maintenant, mon petit, il faut aller dormir.

Il vida d'un trait son verre de vin, rapprocha sa chaise du feu. Il était un peu congestionné, l'œil trouble, la bouche mauvaise, et ses meurtrissures lui donnaient l'aspect d'un mauvais garçon qui s'est battu.

— Je n'ai pas sommeil, dit-il. Et puis nous n'avons pas de temps à perdre : il faut aviser... A moins que vous ne soyez trop fatigués...

— Oh ! moi, interrompit Gabriel, je ne sais plus ce que signifie « dormir »; depuis le temps que je vis la nuit... Mais toi, Mathilde, va te coucher. Tu dors debout.

Et comme elle s'en défendait, il la regarda dans les yeux, d'un air qui signifiait : « laisse-nous seuls. »

Elle n'aurait pas voulu les laisser seuls. Elle ne savait pas ce que cet homme allait dire à Andrès; mais elle était sûre que l'enfant aurait besoin d'être défendu. En même temps, elle épousait la volonté de Gradère, elle se sentait de connivence avec lui. Tout allait s'arranger... A quel prix ? Mais qu'avait elle à craindre ? Non, il n'y avait rien à craindre. Pourtant elle hésitait à sortir. Alors Gabriel se rapprocha et la poussant doucement vers la porte, lui dit à voix basse :

— Impossible de lui parler devant toi...

— A quel sujet ?

— Tu sais bien ce que je veux dire !

Elle fit signe qu'elle ne comprenait pas. Il haussa les épaules et lui désigna Andrès qui, les jambes allongées vers le feu, leur tournait le dos.

Elle agita imperceptiblement la tête. Il lui ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser passer. Elle se retourna une dernière fois :

— Non, Gabriel, assura-t-elle d'un ton ferme, je ne comprends pas.

Il revint vers son fils qui avait mis ses deux grosses mains sur sa figure : « pour se protéger du feu », pensa d'abord Gabriel. Mais il s'aperçut que le garçon pleurait.

— Va, dit-il, ne te gêne pas. Nous parlerons après...

Le jeune homme se moucha bruyamment. Des sanglots le secouaient comme après ses grandes colères d'enfant. Bergère appuyait le museau sur ses genoux et le regardait. « Qu'il se calme ! » songeait Gabriel. Il attendrait que le petit fût en état de l'écouter. Rien ne les pressait : toute la nuit devant eux. Et bien qu'il ne sût pas encore par où il commencerait, il se sentait sûr de la victoire, éprouvant avec plénitude le sentiment d'être dirigé, soutenu.

— Eh bien ? demanda-t-il en serrant la main d'Andrès.

— Elle est partie !

— Tant mieux ! Mais oui, tant mieux; elle nous laisse le champ libre pour tout remettre en ordre ici.

— Je ne sais où elle est...

— A Paris, mon vieux : c'est toujours à Paris que ce gibier-là « remise »... Allons ! Ne te fâche pas : on te la retrouvera. Avant huit jours, tu peux compter sur une lettre...

— Oui, elle me l'a promis.

Gradère s'exclama : « Alors ? pourquoi pleures-tu ? » Le garçon sourit; il se sentait de nouveau plein d'espérance et interrogeait son père : « Quoi de neuf au château ? » Gradère rapprocha sa chaise, mit un fagot au feu, regarda la flamme sauter de brindille en brindille : « Non, pour le présent, rien de nouveau. Il fallait considérer l'avenir, un avenir plus ou moins proche. On avait beau dire : le vieux était à bout et son cœur ne résisterait plus longtemps... »

— Si c'est sur cela que tu comptes ! interrompit Andrès déçu. Et après ? Crois-tu que Catherine changerait d'idée ? Allons donc ! je la connais... D'ailleurs, moi, je ne voudrais plus... pour rien au monde.

Andrès s'était levé, marchait au hasard dans la cuisine, en répétant d'un ton geignard :

— Si c'est tout ce que tu as trouvé...

— Il ne s'agit pas de Catherine, interrompit Gradère. Bien sûr, on aurait pu essayer, le moment venu... mais je comprends que tu ne lui pardonnes pas... D'autant qu'il y aurait mieux... (et à voix plus basse). Ils sont mariés sous le régime de la communauté réduite aux acquêts... Oui, le vieux et Tamati... Elle aura donc, quand elle sera veuve, tout ce qui lui revient du côté Du Buch, plus la moitié des acquêts : tout ce que le vieux m'a racheté.

Andrès l'écoutait la bouche entr'ouverte, les sourcils froncés. Il murmurait :

— Tout ça me fait une belle jambe...

Gradère continuait de parler d'une voix indifférente, comme s'il se fût livré à des considérations d'une portée générale :

— Dans les familles, pour sauver le patrimoine, on est souvent obligé de conclure les unions les plus étranges... après tout, vous êtes à peine parents, Tamati et toi : elle n'était que la cousine de ta mère... Bien entendu, il s'agirait d'un mariage blanc... cela va sans dire ! Une fois les affaires réglées, tout serait entre vous comme avant...

— Mais tu es fou, papa !

Andrès penché vers son père, lui secouait l'épaule :

— Tu es complètement fou !

— Mais puisque ce serait de pure forme ! Bien sûr, tu ne pourrais plus te marier tant que Tamati vivrait... Eh bien! le beau malheur! Du moment que tu serais libre...

— D'abord, tu la vois se prêtant à cette comédie ? Ça aurait beau être de pure forme... Je la connais : elle me considère comme son fils, ça lui paraîtrait monstrueux.

Gradère secouait la tête en répétant « Mais non ! mais non ! » avec un petit rire entendu :

— Elle consentira à tout, je te le certifie. D'ailleurs, nous avons tout le temps de l'y préparer...

— Et puis tu vois l'effet à Liogeats ? Tu imagines la tête des gens ?

Imperturbable, Gabriel reprenait :

— Le mariage pourrait être tenu secret. Serait-ce possible avec Catherine dans la maison ? La question reste à étudier. Au vrai, dis-toi bien que lorsqu'il s'agit d'arrangements d'intérêts, les gens d'ici comprennent tout.

— Mais papa, je t'écoute... je t'écoute... A quoi tout cela rime-t-il ? Tonton Symphorien est bien vivant...

— Vivant ? oui... Bien vivant ? non.

— En tout cas, ça peut durer des années.

— Tu rêves, mon pauvre drôle...

— Enfin, longtemps encore... Et moi je ne puis attendre... Non ! je refuse de vivre dans cette incertitude.

Andrès tournait dans la cuisine. Son père qui le suivait de l'œil, dit tout à coup :

— Tu ne seras pas longtemps dans l'incertitude. Fais-moi confiance.

Andrès s'arrêta pour dévisager l'homme qui venait de parler et dont il ne reconnaissait pas la voix. Gradère, assis sur la chaise basse, les coudes contre les cuisses, dérobaient maintenant sa face; Andrès ne voyait qu'une nuque presque gracile, des épaules minces sous l'épais tissu anglais. Il entendait cet inconnu respirer un peu

vite. Le jeune homme fit quelques pas, ouvrit la porte sur le jardin : la nuit était pure et froide; l'eau du Balion, le vent faible confondaient leur chuchotement. Gradère lui cria qu'il était gelé. Andrès se passa la main sur le-front et revint vers son père :

— Tu es donc prophète, demanda-t-il en riant, tu sais ce qui va arriver ?

Il riait pour vaincre le charme, pour rentrer dans la simple atmosphère quotidienne. L'autre, toujours penché vers le feu, répondit :

— L'avenir est ce que nous le faisons.

Sur ces paroles, il leva les yeux vers le jeune homme et fut frappé par son expression de trouble et d'inquiétude :

— Eh bien ! Andrès ? pourquoi me regardes-tu ainsi ? Qu'ai-je dit d'extraordinaire ?

— Mais rien...

Le garçon secouait la tête comme pour chasser une pensée absurde, horrible. Et tout à coup le souvenir de Tota lui revint. Pendant deux ou trois minutes, elle n'avait pas été présente à son esprit; mais voici qu'elle surgissait de nouveau, ou plutôt il la sentait brûlante et toute mêlée encore à son être secret, confondue en lui... Cependant Gradère se taisait, ayant dit ce qu'il devait dire. Maintenant, il fallait attendre.

Le loquet de la porte qui ouvrait sur l'escalier remua doucement et Mathilde entra. Elle avait revêtu sa robe de chambre marron et natté ses cheveux pour la nuit. Comme ses pieds nus étaient chaussés de pantoufles, ils ne l'avaient pas entendue venir.

— Je suis redescendue, dit-elle. J'étais inquiète... Savez-vous l'heure qu'il est ?

Andrès la fixa, l'espace de quelques secondes, mais avec une intensité de regard extraordinaire. Elle demanda :

— De quoi avez-vous parlé ?

— Ma foi ! je ne sais plus... De quoi avons-nous parlé, Andrès ?

Le jeune homme fit un geste vague et sortit à pas rapides. Mathilde et Gradère le suivirent.

Ils montaient tous les trois dans la maison silencieuse. L'escalier de bois craquait sous leurs pas. Comme ils atteignaient l'étage des chambres, une porte s'ouvrit et ils virent une ombre chancelante longer le mur. Symphorien Desbats était en chemise de nuit, affreux

de maigreur.

— Qu'est-ce que vous fabriquez tous les trois à cette heure-ci ? Il va bientôt faire jour.

Mathilde expliqua qu'ils s'étaient inquiétés parce qu'Andrès ne rentrait pas. Elle regrettait de l'avoir réveillé... Mais le vieux glapit :

— Tu mens : j'ai entendu l'auto... Il y a longtemps déjà qu'Andrès est revenu... Je veux savoir ce que vous avez fait...

Gradère l'interrompt en haussant le ton :

— On n'a pas le droit de causer, maintenant ? S'il y a un voleur dans la maison, il n'est pas parmi nous...

Desbats, accoté au mur, bégayait, ne trouvait pas ses mots; Catherine apparut, en chemise elle aussi, et s'approcha de son père. Tandis que Mathilde recommençait de lui expliquer qu'ils avaient attendu le retour d'Andrès, que Symphorien avait eu peur, la jeune fille, sans donner la moindre attention aux propos de sa mère, prit le malade par les épaules et l'entraîna.

Les trois autres entendirent grincer la clef dans la serrure. Gradère fit signe à Mathilde et à Andrès de s'arrêter un instant et de retenir leur souffle : à travers la cloison qui séparait les chambres du corridor, ils reconnaissaient la voix de Catherine :

— Tu auras pris mal... Te voilà bien avancé ! Tu sais pourtant que je veille sur toi...

— La preuve que tu ne veilles pas...

— J'ai besoin de sommeil, moi aussi...

Le vieillard marmonna quelques paroles dont ils ne comprirent pas le sens. De son lit où elle était déjà recouchée, Catherine lui cria :

— Pour cela non ! mon pauvre papa, tu dérailles... Je le crois capable de bien des choses... pas de ça !

Mathilde et Gradère n'échangèrent pas un regard. Elle fit le geste d'embrasser Andrès, mais il détourna la tête.

Il y eut un bruit de loquets et de verrous. C'était une maison de campagne endormie dans le brouillard, un peu avant l'éveil des coqs.

X

Le lendemain matin, dès qu'elle eut achevé sa toilette, Mathilde alla frapper chez son mari pour prendre ses instructions avant de commander les repas. Mais il ne lui cria pas d'entrer comme d'habitude. Ce fut Catherine qui entre-bâilla la porte.

— Il a passé une nuit atroce après la peur qu'il a ressentie... Il se repose maintenant.

— Bon ! je vais le laisser dormir...

— Il étouffait, cette nuit, maman... J'ai cru qu'il allait passer.

— Pourquoi n'es-tu pas venue me chercher ?

Catherine dévisagea sa mère :

— Voyons, maman ! Tu n'aurais pas voulu ! Rien que de te voir lui aurait fait « repiquer » une crise...

— Je n'ai jamais été un épouvantail pour ton père, ma petite Catherine. Il a toujours eu confiance en moi... Que dis-tu ?

Catherine répondit en ricanant : « Mais rien... » et lui ferma la porte au nez. Mathilde demeura un instant sur le palier. Elle n'éprouvait aucune colère. Ce qu'elle ressentait plutôt, c'était cette sorte d'euphorie qu'apporte une nouvelle obscurément attendue et dont on reçoit tout à coup confirmation. Elle ne se l'avouait pas ni ne cherchait quelle était la source de son plaisir. « Catherine doit exagérer, elle a cru qu'il allait passer... Mais on dirait toujours qu'il va passer quand il a ses quintes et ses suffocations... »

Elle avait posé ses grandes belles mains sur la rampe luisante. Au-dessus d'elle, la pluie faisait retentir les vitres qui éclairaient l'escalier. Une pluie calme, uniforme, une pluie installée... « Cette fois, c'est bien l'hiver, songeait Mathilde; les prairies des Frontenac vont redevenir des lagunes. »

Il y avait quelqu'un qu'elle devait voir tout de suite pour lui communiquer une nouvelle qui l'intéresserait au premier chef, bien qu'on eût pu la juger d'abord sans importance. Elle fit quelques pas dans le couloir et frappa à la porte de Gabriel Gradère. Il lui cria d'entrer, mais dès qu'il vit Mathilde, parut confus et s'excusa :

— Je ne savais pas que c'était toi... Je ne me serais pas permis...

Il était couché encore et fumait en lisant un livre.

— Si tu crois que je te regarde ! dit Mathilde en riant.

Il boutonna son pyjama; mais elle avait tout de même été frappée par la poitrine blanche de ce quinquagénaire, par ce buste d'enfant, toujours le même depuis l'époque où, au moulin, au-dessus de l'écluse, elle regardait le petit Gradère qui n'osait pas plonger... (Le soleil faisait briller les gouttes d'eau sur ses épaules grêles.)

— Ecoute, Gabriel, je voudrais t'avertir : il ne faudra pas recommencer ce jeu d'hier soir...

— Quel jeu ?

Il fixait sur elle son œil clair et elle se sentait gênée.

— Tu m'entends bien ! Mon mari a été très souffrant cette nuit... Et même, Catherine, qui dramatise tout à plaisir pour me rendre odieuse, prétend qu'il a failli passer...

Gradère écrasa le bout de sa cigarette dans le cendrier, et elle reconnaissait ce bras nu, sans muscles, cette main ombrée de poils fauves. Il dit du ton le plus tranquille :

— Ça n'aurait rien eu d'étonnant : je tiens de Clairac qu'une émotion un peu forte...

— Non ! interrompit violemment Mathilde, non !

— Pourquoi dis-tu : non ?

Elle demeura silencieuse et alla appuyer son front à la vitre ruisselante. Le monde était noyé. Pendant des semaines peut-être cette pluie enserrerait la maison, le parc, les séparerait des autres hommes. Et ils vivraient tous dans cette arche, dans cette nef. Soudain Gradère l'interpella :

— Aimes-tu ton mari, Mathilde ?

— Quelle question ! Bien sûr !

Il sourit et alluma une cigarette.

— Comment t'expliquer ? dit-elle. Nous n'avons pas l'habitude, ici, de nous poser de pareils problèmes. Au fond, Symphorien est demeuré pour moi ce qu'il était avant mon mariage. Tu te souviens ? Il gérait mes propriétés depuis la mort de mon père. Et il a continué... Il n'a jamais été question entre nous de sentiments passionnés... Je lui suis reconnaissante d'avoir bien mené notre barque...

— Oui, ma chère. Mais enfin il y a eu tout de même une période

où il a été un peu plus qu'un gérant... Catherine ne t'est pas tombée du ciel...

— Oh ! s'écria-t-elle en riant, c'est si loin, ça a duré si peu de temps ! A peine deux ou trois mois... Il a tout de suite compris qu'il ne fallait pas insister, que ce n'était pas sa partie. Je te jure vraiment que je me rappelle à peine, que je n'arrive plus à me représenter ce qu'ont pu être nos rapports d'époux...

— Au fond, Mathilde, tu es encore une jeune fille.

Elle sentit ses joues tout à coup brûlantes et revint vers la fenêtre en haussant les épaules.

— Une jeune fille, Mathilde... Tu acceptes que tout soit fini pour toi avant d'avoir commencé... Mais il arrive que la vie soit moins cruelle pour nous que nous ne le sommes nous-mêmes... Oui : qu'elle ne se contente pas du sort qu'il nous avait paru tout simple d'accepter, qu'elle nous comble enfin de ce qui nous paraissait le plus éloigné, le moins accessible...

Elle murmura :

— Je ne te comprends pas...

Mais il continuait comme s'il n'eût pas douté qu'elle entraînât dans son intention profonde :

— Je me souviens de la petite Mathilde... Oh ! bien innocente, bien pure... Mais tout de même... tu te rappelles le « jouquet » ?

Elle lui dit vivement :

— Non ! tais-toi !

Il semblait rêver, allongé sur le lit, ses cheveux blancs ébouriffés au-dessus du front. Assez de temps s'écoula, et tout à coup :

— As-tu vu Andrès ce matin ?

— Mais non, pas encore. Je n'ai rien à dire à Andrès...

— Tu sais que sa bonne femme s'est envolée ? Oui, elle est partie... Il s'agit de le retenir ici sans qu'il devienne enragé. Au fond, je souhaite qu'elle lui écrive pour lui faire prendre patience. Allons, ma chère, va chez ton Andrès. Pour moi, ce sera moins gai : il faut aller boire un pernod avec Clairac... Oui, le docteur et moi nous nous adorons. Je lui ai fait cadeau d'une bouteille de « pastis », du vrai, tu sais : celui dont la bouteille, dans les bars de la Ciotat et de Cassis, est cachée sous le comptoir... Maintenant il se lèvera la nuit pour boire...

Mathilde sortit avec une précipitation qui lui fit honte. « Qu'ai-je donc ? » Elle avait bien le droit d'aller voir Andrès. Quelle absurdité que de s'en priver ! Il fallait le surveiller, d'ailleurs... Elle le connaissait : il ne supportait pas de souffrir. Elle se sentait fiévreuse, pleine d'appréhension et d'espérance. Elle entra comme toujours sans frapper. Il était debout devant la glace, les bras nus, et se rasait. Il se retourna furieux :

— Ce n'est pas un moulin, ici ! Alors quoi ? Il faudrait toujours mettre le verrou ?

Elle demeurait sur le seuil, interdite.

— Mais Andrès, mais mon chéri... C'est vrai que je te traite toujours comme un petit garçon...

C'étaient les paroles qui pouvaient le mieux l'apaiser. Il vint vers elle et l'embrassa.

— Et toi, tu es ma vieille Tamati...

Il l'embrassa de nouveau, mais sans lui rendre son baiser, elle sortit de la chambre. Il la suivit dans le corridor :

— Le facteur n'est pas encore arrivé ?

— Mais non, mon chéri, toujours entre onze heures et midi, tu sais bien !

Il ne vivrait plus que dans l'attente du facteur, désormais, songeait-elle. On ne peut penser qu'à un être à la fois. Il n'y a jamais qu'un être qui existe pour nous; et tous les autres, on fait semblant de croire à leur existence... « Sa vieille Tamati »... Elle secoua la tête comme si elle eût chassé une guêpe, alla à la cuisine pour donner des ordres à Gercinthe. Comme elle remontait, elle se heurta à Catherine :

— Je te cherchais, maman. Oui, père désire te voir... Oh! ajouta la jeune fille d'une voix aiguë, ce n'est pas la peine de courir...

Mathilde était un peu essoufflée lorsqu'elle entra chez son mari, tapi comme toujours dans son fauteuil. Depuis quand ne l'avait-elle pas vu couché ? Il n'était pas rasé, n'avait fait aucune toilette. Elle se sentit pénétrée par le regard dont il l'enveloppa; elle entendait sa respiration sifflante. Il fumait une cigarette contre l'asthme.

— Assieds-toi plus près de moi pour que j'aie à faire le moins d'efforts possible... Mon état général n'est pas plus mauvais, mais c'est l'essoufflement qui augmente. Ma crise de l'automne est toujours la pire, celle qui dure le plus longtemps... Je voulais te parler, te poser une question... Ecoute-moi, Mathilde; malgré ce qui

s'est passé cette nuit, j'ai confiance en toi. Je voudrais être assuré que tu n'es pas avec les autres contre moi, que tu n'as pas partie liée. Si tu me le promets, je te croirai sur parole. J'en ai tellement besoin ! Catherine est une enfant, on ne peut tout lui dire. Et puis, elle est trop passionnée.

C'était vrai : il n'y avait peut-être qu'une créature au monde dont Symphorien Desbats ne se fût jamais défié et c'était sa propre femme. Elle en avait conscience, comme elle connaissait aussi le prestige dont elle jouissait à ses yeux. Mais elle en ignorait la raison profonde. Cette période de sa vie conjugale, ces deux ou trois mois qu'elle avait évoqués tout à l'heure avec Gradère, et dont elle prétendait se souvenir à peine, Symphorien, lui, ne les avait pas oubliés : le vieux mari gardait toujours présente l'humiliation de ses échecs, ou de ses misérables aboutissements. Il savait gré à Mathilde de ne lui en avoir jamais tenu rigueur, de s'être toujours montrée attentive à son égard et de bon conseil, sauf lorsqu'il s'agissait des intérêts du petit Andrès.

Cependant elle répondait, en pesant chacun de ses mots :

— Il n'y a aucun complot. S'il en existait un et que je le connusse, tu en serais averti. Mais ne me remercie pas encore, car je crois tout de même à celui que tu as tramé toi-même contre Andrès...

— Non, ma chère, non... Je te jure... Bien sûr, je savais que Catherine lui en voulait... Mais jusqu'à la fin j'ai cru qu'elle se résignerait à l'épouser parce que, tu le sais aussi bien que moi, elle en est folle.

Et comme Mathilde montrait de l'étonnement, il insista :

— Mais bien sûr ! sans cela, elle ne lui en aurait pas tant voulu de son indifférence. Elle m'a souvent répété : « Si seulement il essayait de me donner le change, si seulement il faisait semblant... » Elle était au courant avant vous tous de la liaison d'Andrès... Alors, tu comprends, j'étais en droit de penser que peut-être elle finirait par consentir à l'épouser, bien qu'elle m'assurât du contraire... Et j'avoue que je le redoutais... Voyons, ma chère, autant que tu l'aimes, songe à ce qu'est Andrès. Un gendre comme Andrès ! Ce n'est pas un mauvais garçon, mais il est le fils...

Le malade regarda avec angoisse du côté de la porte et baissa la voix :

— Tu ne sais pas ce que je sais. Tu ignores ce dont Gradère est capable et ce qui peut éclater d'un jour à l'autre. (Oui, j'ai ma

police.) Et ce jour-là tu me béniras d'avoir empêché que ce misérable devînt le beau-père de ta fille. Nous aurons bien assez de honte, ce jour-là, insista-t-il, haletant et avec une sorte d'exaltation qui faisait peur à Mathilde. Si on vient l'arrêter chez nous... Après tout, il n'est que notre cousin par alliance... Mais, à cause d'Andrès, il fait tout de même partie de la famille... Je ne puis rien te dire, je n'ai que Catherine...

Mathilde avait rapproché sa chaise :

— Tu peux avoir confiance, lui souffla-t-elle. Tu sais que je suis une tombe. Je ne désire pas d'ailleurs qu'Andrès épouse Catherine...

C'était la première fois qu'elle prétendait ne pas tenir à ce mariage, bien qu'elle eût toujours agi comme si le bonheur d'Andrès en avait dépendu. Le malade serra la main de sa femme avec une expression de confiance et de joie. Il pouvait donc tout lui dire !

— La preuve qu'elle tient à lui, c'est qu'elle refuse un parti extraordinaire : le fils Berbiney... oui, mon associé de l'usine... Tu sais ce que leur domaine représente, malgré la baisse des propriétés, c'est tout de même énorme... Et puis tu les verras regrimper, les propriétés, le jour où ils dévalueront le franc... parce qu'ils en viendront là... Hein, ma pauvre Mathilde, faut-il qu'on nous ait séparés l'un de l'autre depuis deux ou trois ans, pour que je n'aie pas osé te parler de ce projet !

— Bien sûr ! interrompit-elle violemment, tu ne pouvais à la fois m'entretenir de ce projet Berbiney et me faire croire que tu voulais donner Catherine à Andrès... Maintenant que tu lui as pris Cernès et Balisaou...

— Mais réfléchis donc ! De toutes manières, son père les lui aurait fait vendre. Tu sais bien qu'il mène Andrès par le bout du nez. Il ne fallait pas que Cernès et Balisaou sortissent de la famille. Tu es d'accord avec moi là-dessus ? Voyons, c'est l'évidence ! Ça aurait fait une enclave, ça aurait empêché nos propriétés d'être d'un seul tenant. J'ai agi selon mon devoir, ajouta-t-il avec une conviction désarmante. Je n'ai pas menti puisque jusqu'à la dernière minute j'ai craint que la petite ne tombât dans les bras d'Andrès. Quant à ce malheureux, avant même d'être payé, il a été dépouillé par sa crapule de père. Eh bien ! je le dédommagerai : tant que je vivrai, il sera défrayé de tout; il touchera plus que le revenu de Cernès et de Balisaou, qu'il fallait bien pourtant ne pas laisser sortir de la famille... Et après moi... si vous me survivez, car, enfin, on ne sait ni qui vit ni qui meurt, eh bien ! après moi, vous lui donnerez ce que vous voudrez... en argent, cela va de soi... mais pas un pouce de

terrain, c'est juré ? D'ailleurs, où Andrès sera-t-il à ce moment-là ? Je le plains, ce n'est pas un mauvais drôle... mais c'est comme ça : les fils paient pour les pères, c'est la loi.

Mathilde l'écoutait avec une attention profonde. Elle avait retrouvé son sang-froid. Il s'agissait d'apprendre ce qui menaçait Gabriel afin de le mettre en garde. Car elle n'acceptait pas la loi : elle ne voulait pas que l'injuste loi fût appliquée à Andrès. Mais Gradère était plus fort que tout le monde, se disait-elle. Une fois averti, il saurait prévenir le coup qu'on voulait lui porter.

— Ecoute, Symphorien, je suis contente qu'il y ait eu cette explication entre nous. J'estime qu'à l'égard d'Andrès tu n'as pas agi correctement, mais je ne doute plus de ton entière bonne foi.

Il prit la main de sa femme et la serra.

— Seulement, ajouta-t-elle, rends-moi ta confiance. Tu sais combien j'aime Andrès... Eh bien! il faut que je sache ce qui menace son père... pour mettre l'enfant à l'abri, pour trouver un moyen... de le faire partir assez tôt... Par exemple, nous pourrions l'envoyer en Norvège... Il devait visiter les papeteries...

— Ecoute, viens plus près. (Le vieux avait baissé la voix.) Depuis longtemps je savais par Gradère lui-même qu'une femme le faisait chanter. Ce n'était pas malin à deviner : pour qu'un type de cette envergure se laissât plumer depuis tant d'années, il fallait que l'autre eût des armes terribles... J'ai cherché l'adresse de cette Aline; il m'a suffi de surveiller le courrier de Gradère pendant son dernier séjour... Il est très fort, il ne quittera pas la maison, il veut m'avoir... Et moi, Mathilde; je me sens faible devant lui... à cause de ma santé... Clairac trouve que je vais moins bien, il ne me l'avait jamais dit, je ne l'avouerai qu'à toi, il est devenu alarmant tout à coup... Au fond, je n'en crois rien, parce que moi, je sens bien que je ne suis pas si mal que ça... Mais il faut que la crapule déguerpisse, c'est bien ton avis ? Coûte que coûte... Alors j'ai écrit à cette Aline : elle m'a répondu ce matin qu'elle se chargeait de m'en débarrasser. Elle va surgir ici au moment où il s'y attendra le moins... Ça va me coûter gros encore cette histoire-là, mais je ne la paierai que lorsqu'elle aura fait place nette. Elle est résolue d'ailleurs à le perdre, cette fois-ci, sachant qu'il est au bout de son rouleau. Et on lui offre, à cette femme, une petite fortune pour achever la besogne : oui, tu sais, le marquis de Dorth... Je t'avais raconté cette histoire : ces lettres de la marquise que Gradère avait montrées partout et qu'il a fini par vendre cent mille francs au mari. M^{lle} de Dorth était fiancée à un type qui n'a plus rien voulu savoir... On dit qu'elle est folle maintenant... Enfin tout ça n'est pas la question. Ce qui importe,

c'est que le marquis de Dorth veut avoir sa peau, qu'il y a mis le prix, et que cette Aline a conclu le marché. Si Gradère doit être arrêté, ou, seulement inquiété, il vaut mieux que tout se passe hors d'ici, hein ? Même de loin, nous serons éclaboussés.

Mathilde voulut crier : « Il ne faut pas... à cause d'Andrès... » Mais elle se retint : rien ne changerait la résolution de son mari. Elle s'en tiendrait à ce qu'elle avait décidé : feindre d'entrer dans les intérêts du vieux, se renseigner à fond et avertir Gabriel. A cause d'Andrès, elle était pour le bandit... Oui, un bandit... mais qui tout à l'heure, d'un seul mot, l'avait fait frémir quand il avait prononcé : « le jouquet »... Trente années plus tôt, elle avait appuyé chastement sa tête contre cette épaule maigre, elle avait fermé les yeux; elle se souvient d'une pluie d'orage qui crépitait autour d'eux... Elle n'avait rien eu d'autre dans sa vie... Toute sa part ici-bas avait tenu dans ce « jouquet ». Elle n'avait rien eu d'autre, elle n'aurait rien d'autre... Rien ? Tandis qu'elle était la proie de ces pensées confuses, elle n'en demeurait pas moins attentive à ce que le vieux lui livrait :

— Tu penses bien que je lui ai écrit des lettres impersonnelles et non signées. Oh ! pour être prudent, je le suis. Des lettres sans indication d'origine. Et de peur qu'elle ne garde les enveloppes, je les confie toujours à Berbiney le lundi, quand il va à Bordeaux. Je n'expédie plus rien de Liogeats, je n'ai pas confiance dans la buraliste. Bref, cette Aline arrive lundi soir, dans trois jours. Catherine doit aller la chercher à la gare. A peine arrivée, nous la lâcherons dans la chambre de Gradère qui sera surpris en plein sommeil. Elle m'a écrit : « Je vous certifie qu'il partira avec moi mardi matin par le premier train... » Ça va barder, comme dit Andrès... Oui, ça va barder... Mais tu sais (et il observait Mathilde avec inquiétude) je rends service au petit : une fois le coup porté, il oubliera vite et nous le garderons ici. A quoi bon le faire voyager, dépenser de l'argent ? Il continuera de s'occuper des propriétés comme si elles étaient à lui et Catherine finira par épouser le fils Berbiney... Tu ne t'en vas pas ?...

— Mais non, dit Mathilde qui s'était levée. Seulement je trouve que tu parles trop, que tu t'agites.

Elle lui mit sur le front une main qu'il saisit au passage et il y appuya sa bouche sèche.

— Catherine serait furieuse si elle savait que je me suis confié à toi... Elle te juge mal, c'est la jalousie... Mais moi je ne regrette rien... Je me sens rassuré, au contraire... Tu as toujours eu horreur de cet homme... Tu as tes raisons de le haïr, quand ce ne serait qu'à cause d'Adila...

Elle répondit avec un accent de franchise :

— Je ne sais pas si je le hais, mais qu'il me fasse horreur et peur aussi... Ah ! certes oui !

Le malade, rassuré, frotta ses mains d'un air de jubilation et fit craquer ses doigts :

— Oh ! je suis tranquille. Tu n'as d'ailleurs d'autre rôle que de prendre soin d'Andrès pour détourner son attention. Et une fois le coup asséné, tu sauras lui peindre les choses sous le meilleur jour, je m'en rapporte à toi.

Elle eut à peine le temps de dégager la main qu'il serrait dans les siennes : Catherine venait d'entrer et les enveloppait d'un regard soupçonneux. Mathilde était soulevée par cette joie de la nouvelle à annoncer qui fait courir les enfants, par cette excitation de la catastrophe. Mais il eût été imprudent d'aller tout de suite chez Gradère, car sans doute Catherine allait les surveiller de près... Et tout à coup elle se rappela qu'il avait rejoint le docteur Clairac. Elle comprenait maintenant pourquoi le docteur alarmait son malade. Gabriel était fort, il était le plus fort, il parerait le coup.

La pluie redoublait. Mathilde demeura dans sa chambre aux aguets, le rideau un peu soulevé pour faire signe à Gradère dès son retour. Elle ne s'ennuyait pas à attendre. Il lui eût été impossible de s'occuper ailleurs. Elle allait à son but, elle aussi : son bonheur, ce bonheur immense et vague vers quoi elle tendait depuis le retour de Gabriel. Elle y aborderait grâce à lui, il était assez puissant pour lui en ouvrir les portes... Que faisait-elle de mal ? Pourquoi s'inquiéter ? Si elle avait dû se confesser à l'instant même, de quel crime se fût-elle accusée ? N'était-ce pas son devoir que d'avertir Gradère ? Il y allait de sa vie : Gradère, le mari d'Adila, le père d'Andrès... « Mais tu sais bien, disait en elle une secrète voix, que tu te moques de Gradère... Tu sais bien ce que tu attends de lui... »

— Je n'attends rien ! prononça-t-elle à haute voix.

Elle était déjà à table avec Andrès et Catherine lorsque Gabriel entra. Les repas se passaient, depuis les derniers événements, dans le silence. Catherine se levait avant le dessert pour rejoindre son père. Mathilde profita du moment où elle entendait les pas de la petite au-dessus de sa tête, et où elle était sûre de n'être pas épiée, et glissa à Gradère qu'elle avait besoin de lui parler d'urgence, dans un endroit sûr. Mais, pendant la journée, aucun endroit n'était sûr, car la pluie rabattait tout le monde dans la maison.

— Viens ce soir dans ma chambre, dit Gradère. C'est la plus éloignée de celle du vieux.

— Mais si j'étais surprise, que croirait-on ?

— D'abord, tu ne seras pas surprise. Et puis, nous avons autre chose en tête, hein, toi et moi ? Car c'est grave, ce que tu veux me confier... Je le sens venir... Il s'agit d'Aline ?

Elle fit un signe d'assentiment. Il leva ses deux poings et les laissa retomber.

— Ah ! celle-là !

Sa figure exprimait tant de haine que Mathilde détourna les yeux.

XI

A LA fin de ce même après-midi, Andrès, sur son lit fumait la dernière cigarette du paquet qu'il avait ouvert le matin. Il avait étendu un journal pour que ses souliers boueux ne salissent pas la couverture. Gercinthe, à travers la porte, l'avertit que M. le curé demandait à lui parler.

— Mais oui, c'est vous qu'il demande, monsieur Andrès... Je l'ai fait entrer dans le salon de compagnie.

Il fallut quelques secondes à Andrès pour établir un lien entre « curé » et « frère de Tota ». Et soudain il se dressa : c'était la réponse tant attendue, la réponse de Tota sous sa pire forme. Puisque le petit curé s'en était mêlé, il n'y avait plus d'espoir. Andrès descendit sans même avoir pris le soin de rabattre ses cheveux. Il entra hérissé, hagard, le col défait, dans la vaste pièce sinistre où il faisait froid malgré les radiateurs. Entre les grandes consoles de faux bouille, les fauteuils couverts de housses étaient rangés contre les murs, au-dessous d'assez bons portraits de la famille Du Buch, par ce peintre bordelais de la Restauration, de Gallard. Le lustre, enveloppé de mousseline, se reflétait dans un épais guéridon empire couvert d'albums de photographies, de jeux de dames, de stéréoscopes. Et, parmi tous ces objets, il y avait aussi le chapeau du curé, étrange, cabossé, et pareil à une chauve-souris morte. Andrès regarda en-dessous le petit prêtre, trapu comme il était lui-même (il ne fallait pas s'étonner que Mouleyre et Pardieu les eussent confondus). Mais sur ce jeune visage renfrogné, déjà marqué de rides, il ne sut lire ni l'angoisse, ni la honte. Un prêtre ne représentait pour Andrès qu'un ensemble de notions auxquelles son esprit ne s'arrêtait jamais. Il avait été un de ces innombrables enfants qui font « leur communion » parce que c'est l'usage, et qui n'y pensent plus jamais. Si on l'avait poussé un peu, on aurait fini par comprendre qu'il voyait là une histoire ennuyeuse et sans portée, dont il serait convenable de reparler au moment de la mort : le seul système connu pour régler honnêtement les cérémonies nuptiales et funèbres. Le garçon éprouvait en outre, à l'égard de ce jeune homme chaste et seul, un vague et profond dégoût de mâle, un dégoût physique.

— Monsieur, commença le jeune prêtre, vous devinez au nom de qui je viens vers vous ?

Et comme Andrès demeurait immobile, le front bas, la nuque

offerte, dans l'attente du coup :

— Je connais, reprit le prêtre, vos sentiments pour une personne qui me touche de près... Il faut donc que vous ayez du courage... Oui, elle a fait ce que je n'espérais plus et ce qui doit vous réjouir aussi — car vous l'aimez vraiment, n'est-ce pas ? — elle a rejoint son mari. Je l'ai appris par un mot reçu ce matin...

— Ah ! interrompit Andrès avec un accent de haine, vous y êtes tout de même arrivé...

Et comme l'abbé balbutiait que cette décision l'avait lui-même étonné, qu'il n'y comptait pas, qu'il en demeurait confondu :

— Vous êtes fort... On a raison de le dire : vous autres, vous savez y faire...

— Non, monsieur, non, je ne suis pas fort.

Aussi peu accoutumé que fût Andrès à observer autrui, il fut saisi par cet accent et leva les yeux vers le frère de Tota. Il l'examina avec cette idée que c'était le frère de Tota. Aucune ressemblance de traits ; et pourtant, sur cette figure marquée et creuse, il retrouvait l'inflexion de la bouche, l'attache du nez, et aussi le regard... Tout ce qu'il avait perdu. Il éclata soudain :

— Vous ne pouvez pas savoir... Je vous excuse, monsieur l'abbé : vous ne pouvez pas savoir.

L'abbé lui prit timidement une main qu'Andrès ne songea pas à retirer.

— Vous autres, répétait le jeune homme, vous ne comprenez pas ces choses, vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer.

Il s'étonna d'entendre un petit rire vite interrompu et leva les yeux vers le prêtre qui demandait simplement :

— Croyez-vous ?

Encore le petit rire bref. Et tout à coup, d'un ton neutre de confesseur à son pénitent, l'abbé reprit :

— Vous aimez beaucoup, il faut aimer plus encore : renoncer à elle...

Andrès, de nouveau furieux, regimba :

— Tout cela, c'est des histoires ! comme si c'était son bonheur que je renonce à elle ! Vous aussi, vous me prenez pour un idiot ! Mais vous verrez si je ne saurai pas la rejoindre ! Vous verrez !

— Ça vous serait facile, monsieur. Une pauvre biche relancée...

Mais moi je viens vous demander, reprit-il d'une voix soudain altérée (et les larmes étaient proches), à vous qui êtes bon, qui êtes toujours du côté des pauvres, je viens vous demander de la prendre en pitié. Je n'ose vous parler de moi. Vous ne savez pas... Vous êtes jeune... mais justement parce que vous êtes jeune, vous pouvez comprendre ce qu'est ma vie... Tota vous en a parlé peut-être ? Moi aussi, je n'ai que vingt-six ans. Tout le monde me hait ou me méprise. Mes supérieurs eux-mêmes me croient au moins coupable d'imprudence. C'est pour elle que je supporte... Je ne l'avais dit à personne encore... vous êtes le premier... Je vous implore au nom de ce Dieu qui sera le plus fort un jour, plus fort que cet acharnement que nous mettons à nous perdre...

La vie offre souvent de ces extraordinaires disproportions entre l'âme qui se confie et celle qui recueille la confidence. C'est que nous n'avons pas le choix : à certaines heures, notre douleur sort de nous, s'arrache de nos entrailles et n'importe quels bras se tendent pour recevoir le sombre enfant. Mais Andrès, jeune et simple, s'il ne comprit pas ce que signifiaient ces paroles, sentit tout de même jusqu'où allait cette souffrance. Il dit :

— Je n'oublie pas que je dois une raclée à Mouleyre et à Pardieu, ils l'auront. Et maintenant on vous fichera la paix, monsieur le curé, je vous le certifie.

Plus tard, Alain se rappela cette minute et qu'il eut, tout à coup, la certitude intérieure que ce garçon d'une apparence si puissante était déjà emporté comme un fétu dans un tourbillon. Et en même temps, il éprouvait que sa propre présence en cette pièce n'était pas due à un hasard. Il ne pensait plus à Tota. Elle n'avait plus aucune part à l'angoisse qui lui serrait le cœur. Il répétait en lui-même : « Seigneur, ayez pitié des habitants de cette maison ! »

Andrès, voyant ses yeux pleins de larmes, fut bouleversé et, dans un mouvement de générosité comme en ont les êtres très jeunes, il lui prit la main :

— Je ne vous promets rien, balbutia-t-il, j'ai trop de désir. Je lutterai autant qu'il me sera possible...

L'abbé inclina la tête et, sans pouvoir prononcer une parole, le regarda longuement.

Andrès ouvrit la porte. Dans le vestibule assombri, un homme fumait, jeune encore, malgré ses cheveux d'argent, vêtu d'un costume de chasse. Un mouchoir de même couleur que la chemise, sortait de sa poche. L'odeur de la cigarette qu'il fumait rappelait à l'abbé ce que sentait la chambre de Tota. Andrès dit :

— Vous connaissez mon père, monsieur le curé ?

Gradère se leva. Bien que le crépuscule pluvieux ne lui permît de voir que des visages confus, le prêtre se sentit pénétré par le regard de cet homme dont on disait tant de mal et qui, tout de suite, s'était profondément incliné. L'abbé passa vite, referma la porte derrière lui avec trop de hâte, disparut dans l'ombre et dans la pluie. A peine avait-il fait quelques pas, luttant contre le vent mouillé qui gonflait sa soutane, qu'il entendit quelqu'un courir. Il se retourna : c'était cet homme, le père d'Andrès, nu-tête, les cheveux soulevés.

— Monsieur l'abbé, je voulais vous dire...

Alain, plus petit de taille, dut lever la tête pour l'écouter. Il était honteux de ressentir pour un être dont il discernait à peine les traits cette antipathie, cette répulsion. Qu'il haïssait sa voix douce, presque mielleuse !

— Je vous ai écrit une lettre, monsieur l'abbé, dois-je dire une lettre ? Non, un volume ! toute ma vie, toute ma terrible vie ! Et puis je me suis interrompu... Je n'ai plus osé... Et maintenant je me dis qu'il le faut... qu'il faut que vous lisiez... Puis-je déposer chez vous ce cahier ? Oui, il s'agit d'un cahier-écolier. Vous répondrez ou vous ne répondrez pas...

Alain fit un signe d'acquiescement :

— J'appartiens aux âmes, répondit-il d'un ton un peu affecté.

Et il ne lui tendit pas la main.

Gradère rentra, tout frissonnant, sans même qu'Andrès se fût aperçu de son absence.

— Papa, il était venu me demander... à cause de sa soeur...

Il ne pouvait continuer, le chagrin l'étouffait :

— Tu vas me dire que je n'aurais qu'à vouloir... Il suffirait de la relancer...

Son père, dont il ne voyait pas le visage, l'interrompit :

— Non, mon petit, je ne te dirai pas cela.

Andrès songea : « Il a peur que je lui demande de l'argent pour la rejoindre à Paris... » Mais c'était dans un tout autre sentiment que Gradère insistait :

— Ce petit prêtre, tu peux avoir confiance en lui, crois-moi, je le sais...

Le jeune homme parut surpris :

— Mais alors, papa, tout me devient égal maintenant... reprit-il d'une voix lasse et désespérée. Mon mariage manqué, ce que je m'en fiche ! Quant à Cernès et à Balisaou, tu as l'argent... et moi je me moque du reste... Alors, à quoi bon t'attarder ici ? Oui, à quoi bon ? (il hésitait et parlait plus bas). Notre conversation d'hier soir, je ne l'ai pas aimée... C'est idiot peut-être... Enfin pourquoi toutes ces manigances ? Tu n'as plus rien à faire à Liogeats.

La nuit maintenant régnait. Andrès aurait pu croire que son père avait disparu ; il ne l'entendait même plus respirer. Mais soudain sa voix s'éleva, sur un ton un peu aigu qui ne lui était pas habituel :

— Si, mon petit, j'ai encore quelque chose à faire ici... et quand ma tâche sera accomplie, je partirai, je te le promets. Je partirai et tu ne me verras plus.

Andrès ne trouva rien à répondre. Il n'avait pas coutume de lire en lui, il ne s'observait pas, il appartenait à la race innombrable de ces enfants qui disent : « J'ai le cafard... » et ce mot recouvre les milles sources cachées de leur souffrance et de leur désespoir. Et tout à coup, dans le silence, il entendit le bruit de la porte doucement refermée ; et il comprit que son père n'était plus là.

XII

JE vais attendre encore avant de quitter ta chambre, dit Gradère à voix basse. Catherine doit être inquiète de ton entretien avec le vieux, elle est alertée. Si elle me voyait sortir d'ici...

Mathilde répondit :

— Reste encore un peu.

Ils entendaient au dehors un immense et calme ruissellement d'où se détachait le bruit des gouttes qui, du toit, frappaient le balcon à intervalles inégaux. La lampe de chevet ne suffisait pas à éclairer la pièce. Mathilde discernait la masse d'un homme, assis sur la chaise-longue, les coudes aux genoux et se rongant les ongles.

Il savait tout maintenant : elle lui avait tout dit et déjà en éprouvait un amer regret, — terrifiée par cette force qu'elle venait de déchaîner. Il n'avait manifesté aucune surprise, aucune colère ; il n'avait pas poussé le moindre cri. Mais Mathilde eût préféré qu'il donnât libre cours à sa rage. Cette attention concentrée, les questions posées calmement, avec minutie, l'impressionnaient plus qu'aucun éclat. Et voici qu'il revenait encore sur les mêmes points :

— Tu es sûre que c'est Catherine qui doit aller la chercher à la gare ?... Desbats t'a bien dit que ses lettres étaient tapées à la machine, sans indication d'origine, et qu'il les faisait partir de Bordeaux ? Cela est très important...

Mathilde demanda :

— Pourquoi est-ce important ?

Il fit un geste évasif et rentra dans ses pensées. Elle l'observait de loin : ses mains étaient jointes et serrées et il les appuyait contre sa joue. Mathilde avait mis en mouvement cette puissance invincible, comme un enfant insoucieux qui a jeté une allumette, et tout à coup la forêt flambe, le tocsin sonne de clocher en clocher, les routes se remplissent d'autos et de carrioles... Elle a vainement supplié Gradère de prendre le large, de se mettre à l'abri. Mais il veut faire front... Non, elle n'aurait pas dû parler : Aline serait venue, aurait emmené Gradère... Il y aurait eu un scandale, un peu de remous... et puis le silence eût tout recouvert... On aurait envoyé Andrès dans les pays scandinaves... Elle s'était toujours opposée à ce voyage, mais maintenant elle eût été trop heureuse. A quoi bon penser à ces

choses ? Les jeux étaient faits... A moins que... oui, il lui restait de tomber aux genoux de Symphorien, de lui avouer qu'elle l'avait trahi. Un télégramme à cette Aline pour qu'elle retardât son voyage, et le malheur serait écarté... Ainsi songeait Mathilde, allant et venant dans sa chambre, et c'était Gradère qui maintenant la suivait des yeux et l'observait.

Il avait conscience du péril. Il avait toujours eu de ces intuitions immédiates qui lui livraient la secrète pensée de l'adversaire. Il sentait naître la trahison avant même qu'elle eût pris forme dans l'esprit de son complice. Il demanda :

— Tu es sûre que Catherine ne prendra pas l'auto pour éviter d'attirer l'attention, et qu'elles viendront à pied de la gare ?

— Puisque tu le sais, pourquoi me le faire répéter ?

— Eh bien ! parlons d'autre chose. Moi aussi j'ai une nouvelle à t'apprendre : l'abbé Forças est venu voir Andrès, cet après-midi. Tu devines pourquoi ? La dame s'est réconciliée avec son mari, paraît-il. Le petit curé a embobiné notre Andrès qui, pour l'instant du moins, renonce à poursuivre sa conquête...

Mathilde fit : « Ah ! » et interrompit ses allées et venues.

— C'est très important pour nous... pour toi... Il s'agit de t'occuper de lui, de le surveiller sans en avoir l'air, de l'entourer... Mais ne le traite plus comme un gosse, change de manières. C'est d'une présence de femme, d'une tendresse de femme qu'il a besoin. Fais-moi confiance : ça va aller vite maintenant, oui, très vite. Ne t'inquiète pas surtout : je suis en état de légitime défense. Quoi qu'il arrive, dis-toi qu'en toute conscience j'avais le devoir de sauver ma peau.

Il se rapprocha d'elle.

— Tu vas être libre bientôt, Mathilde.

— Mais, interrompit-elle violemment, je n'ai pas besoin d'être libre ! Je n'aspire à rien, à rien...

Gradère lui fit signe de parler plus bas, alla coller son oreille à la porte.

— Je crois que je puis regagner ma chambre... C'est entendu, ma petite, tu ne désires rien de plus que ce que tu as. Mais si les choses t'arrivaient... ces choses sur lesquelles tu ne comptes pas, auxquelles tu ne penses jamais ? Eh bien ! tu verras... D'ailleurs, je suis tranquille : depuis que la partie est engagée, tu n'as pas commis une faute. Et le service que tu m'as rendu ce soir, je ne l'oublierai pas. Et

toi non plus tu n'oublieras pas que j'ai fait ton bonheur, dans ces temps désormais tout proches où la nuit même ne te séparera plus d'Andrès.

Elle étouffa un cri :

— Tais-toi ! tu es ignoble !

Mais déjà il n'était plus là. Elle ne songeait pas à se déshabiller et demeurait debout au milieu de la chambre, ne pensant à rien, et son plaisir était justement dans cette vacance de toute pensée. L'idée lui vint d'absorber un soporifique pour que le sommeil la prît vite.

L'armoire des remèdes est dans le cabinet de toilette dont la fenêtre aux vitres dépolies et sans volets donne sur les communs. Mieux vaut ne pas allumer l'électricité. Mathilde cherche en tâtonnant parmi les tubes et les fioles. Bergère aboie, puis se calme. D'où vient ce grincement ? Elle le reconnaît : c'est la poterne en planches du réduit où sont les outils. Mathilde monte sur un tabouret, entr'ouvre la fenêtre. Il ne pleut plus mais toute la forêt s'égoutte et lorsque le vent se lève, on dirait une nouvelle averse. Il ne fait pas froid. Mathilde aspire avec délices l'odeur de la terre saturée d'eau. Non, elle ne s'est pas trompée : quelqu'un sort du réduit avec une pelle sur l'épaule. Il ne prend guère de précautions : il sait qu'aucune chambre ne donne sur cette cour. C'est un familier de la maison... D'ailleurs ne l'a-t-elle pas reconnu, l'homme qui était assis là, un quart d'heure plus tôt ?... Un fou peut-être ? Oui, un fou. Car il n'a rien à faire dehors, ni pour le bien, ni pour le mal, à une heure pareille. Ses yeux sont d'un fou, ses propos sont d'un fou, songe Mathilde qui est rentrée dans sa chambre et avale deux comprimés. Il lui plaît de le croire et de s'en persuader. En tout cas, l'acte qu'elle vient de surprendre ne menace personne. Symphorien dort à quelques mètres d'elle. Aline, cette femme, est encore à Paris. Lundi, il sera temps de s'inquiéter. Le sommeil ne vient pas aussi vite qu'elle l'attendait, mais une langueur est dans ses membres et sa chair est heureuse. Elle se souvient tout à coup de sa prière qu'elle a oublié de réciter. Il faudrait se relever, se mettre à genoux. Elle n'en a pas le courage et prononce en hâte les formules sans en comprendre le sens. Ses beaux bras se referment sur une forme absente. Elle sent peser sur son corps un être immense et léger.

XIII

LE lundi matin, Gercinthe cria à travers la porte, selon son habitude :

— On demande M^{lle} Catherine au téléphone.

Et comme la jeune fille semblait étonnée, son père lui dit :

— Ce doit être de l'usine...

L'appréhension de ce qui va éclater augmente ses étouffements. Ce soir, cette femme arrive ; il l'introduira dans la chambre de Gradère. Demain, sera-t-il délivré ? Ce Gradère est bien fort... Oui, mais pas contre Aline. Voilà vingt ans qu'elle le tient et qu'il n'a pu lui faire lâcher prise. Mathilde n'a-t-elle pas trahi ? Non ! le vieux se rassure : Catherine, qui l'a à l'œil, croit qu'elle n'a pas eu le moindre entretien avec Gradère... à moins qu'elle ne lui ait fait passer un mot ? Catherine en aurait eu vent. La voici qui revient.

— C'était de Paris, papa : cette femme, oui... Aline. Elle est obligée de remettre son arrivée à jeudi, elle est grippée, mais ce n'est rien de grave ; nous pouvons compter sur elle, jeudi.

— C'était elle qui parlait ?

— Oh ! oui ! quelle voix ! éraillée, grailonneuse... je n'avais jamais rien entendu de tel...

— Eh bien ! attendons jeudi. Mais je regrette... dans ces sortes d'entreprises, il faut aller vite.

Catherine réfléchissait :

— C'est deux jours à attendre... Peut-être pleuvra-t-il moins. Le trajet de la gare sera moins pénible : tu me vois pataugeant avec ce monstre sur la route inondée ! Tu l'as avertie qu'il y avait vingt bonnes minutes de marche ?

— Je dois dire que c'est l'article du programme qui lui sourit le moins... Mais elle n'est pas étonnée des précautions que je prends, car elle considère ce type-là comme très dangereux ; et elle s'y connaît, la mâtime !

— Papa, j'ai découvert... mais ne t'agite pas, c'est sans importance et le tout est d'être averti... Eh bien ! depuis quelques jours, Clairac prend tous les jours l'apéritif chez Lacote avec ...

— Pas avec Gradère ?

Catherine inclina la tête.

— Tu en es sûre ?

— Mais mon petit papa, est-ce si grave ? Fourre-le à la porte et nous nous adresserons au docteur Pétiot, qui le vaut bien...

— Oui, mais il ne connaît pas mon tempérament, gémit le malade. Et puis, c'est révélateur : tu vois jusqu'où Gradère a dévidé sa toile, hein ? C'est effrayant, petite. J'ai peur pour toi aussi... Il va chercher à t'éloigner... Il trouvera un moyen... Je ne sais pas, moi ! Peut-être le poison...

Catherine murmura :

— Qu'il me tue !

Sans l'entendre, le vieillard s'écria :

— Mais voilà pourquoi Clairac essayait de me faire peur tous ces jours-ci... Parbleu ! c'est l'autre qui l'a poussé, pour agir sur mon moral... J'aime mieux le savoir tout de même... Je suis encore solide... Il n'empêche que nous sommes trop seuls... Ah ! si tu voulais, petite, reprit-il suppliant, si tu voulais consentir... le fils Berbiney...

— Non ! interrompit-elle, agressive, tu oublies nos conventions : plus un mot à ce sujet jusqu'au premier janvier.

— Oui, mais je ne savais pas alors ce qui nous menaçait. Songe un peu : un homme de plus dans la maison, un gros et fort garçon de trente ans qui serait de notre côté, bien sûr ! et qui te le prendrait au collet, ce salaud, et qui le f... par la fenêtre...

— Mais, papa, Gradère est chez son fils ici... autant dire chez lui... Si nous déménagions ? La maison Desbats, sur la place, est toujours vide...

— Quitter le château ? Jamais !

Il avait rêvé toute sa vie de devenir le seul maître du château de Liogeats. Mais pendant la minorité d'Andrès, il n'avait pu sortir de l'indivision, et depuis un an le jeune homme, conseillé par son père et par Mathilde, avait refusé toutes les offres de rachat.

— Quand je pense que je suis co-propriétaire avec le fils de cette crapule... Et lui-même, ton Andrès, je ne supporte plus sa petite gueule de brute...

— On peut tout dire de lui, protesta Catherine, sauf qu'il ait une

vilaine figure.

— Tu le trouves beau parce que tu n'en as jamais vu d'autres.

Non, elle n'en avait jamais vu d'autres, bien qu'elle eût assisté quelquefois à des mariages, et qu'elle allât aux courses de Bazas ou de Lugdunos. Les jeunes gens y sont nombreux. Mais comment les eût-elle regardés ? Il n'en existait qu'un seul au monde, et elle aurait pu être sa femme si elle l'avait voulu, sa femme dédaignée, peut-être détestée, mais tout de même sa femme. Et il aurait bien fallu qu'il la prît quelquefois, pour avoir des enfants. Ce qu'elle imaginait à certaines heures, ou plutôt ce qu'elle se défendait d'imaginer (c'était l'unique sujet de ses confessions), ce crime fût devenu un devoir... Qu'importe alors que l'on ne soit pas aimée ?

— Eh bien ! petite, à quoi penses-tu ?

— J'écoutais la pluie, et j'étais bien contente de ne plus être obligée d'aller au-devant de cette femme, ce soir.

Vers quatre heures, ce même lundi, Catherine entendit le moteur. Elle s'approcha de la fenêtre et vit Gradère entrer dans la maison d'où il sortit presque aussitôt.

— Tiens ! fit-elle, Gradère sort... je ne vois pas bien ce qu'il porte... Où peut-il aller si tard ? Ce n'est pas encore l'heure du courrier...

— Vite! mon enfant, suis-le... Aujourd'hui surtout, ne négligeons rien.

Catherine décrocha son ciré et ouvrit la porte, comme elle seule savait faire, sans le moindre bruit. Symphorien l'entendit courir dans l'allée. Pour tromper l'attente, il prit un des livres de comptes entassés sur la petite table à portée de sa main, et vérifia les additions de bas en haut. Catherine revint plus tôt qu'il ne l'attendait.

— Eh bien ?

— Tu ne devineras jamais ! Il est allé déposer une grande enveloppe à la cure... Comme personne n'ouvrait, il l'a glissée sous la porte et il est revenu. Savais-tu qu'il connaissait l'abbé Forcas ?

Symphorien réfléchissait :

— Je ne vois rien entre eux... sauf la liaison d'Andrès avec la sœur...

— Bien sûr ! dit rageusement Catherine. La lettre doit avoir trait à cette saleté.

XIV

L'ABBE fit ce lundi-là, à bicyclette, la tournée des métairies (où il ne retrouvait pas l'hostilité du bourg). Il revint vers six heures, rompu mais heureux d'avoir été accueilli dans quatre ou cinq maisons. Les gens lui avaient offert à boire, il avait distribué des images aux enfants, plusieurs garçons s'étaient fait inscrire pour le catéchisme. Comme il traversait le bourg, M^{me} Larose, la mercière, lui avait demandé à quelle heure il dirait sa messe, le premier vendredi de décembre. Enfin, un groupe d'ouvriers de l'usine Desbats-Berbiney avaient répondu à son salut. Il ne lui en fallait pas plus pour reprendre confiance. Tout lui souriait depuis que Tota avait rejoint son mari. L'enveloppe de Gradère qu'il ramassa en entrant, et dont il connaissait l'origine, l'assombrit de nouveau ; il eut la tentation de la jeter dans un tiroir. Mais après une rapide collation, il monta dans sa chambre, mit ses pantoufles... et déjà il commençait la lecture du petit cahier écolier.

La lampe à pétrole de l'abbé était posée sur un guéridon, au chevet de son lit, sous le crucifix qu'elle illuminait de bas en haut. Il lisait une page, cherchait sa respiration, levait les yeux vers le Christ comme pour reprendre force, plongeait de nouveau dans le fleuve de boue, non avec horreur, mais avec terreur. Sa grande tentation, le mystère devant lequel le frère de Tota avait si souvent perdu cœur, ce mystère du mal, voici qu'il le tenait tout entier entre ses mains, ce soir, sous la couverture bleue d'un petit cahier réglé. Il lut d'un trait jusqu'au passage où Gradère, obsédé par le démon, citait le mot du vieux prêtre : « Il y a des âmes qui *lui* sont données. »

— Non ! protesta-t-il à voix haute. Non, mon Dieu ! Non.

Alain ne croyait pas qu'aucune âme *lui* fût donnée... ou alors elles lui seraient toutes données, car depuis la Chute, l'héritage des ascendants suffit à chaque génération pour qu'elle se perde : cette folie obscure qui, du fond de la race, vient s'engouffrer dans le dernier vivant, les vices jugulés par les uns ou triomphants dans les autres, qui s'épanouissent dans les arrière-neveux... Et voici qu'un être invisible a reçu le pouvoir de brasser cette matière affreuse — un archange! (et la plupart des hommes ignorent même qu'il existe...) Il ne brasse pas seulement tout l'immonde de ces pauvres cœurs, il utilise aussi leur désir de tendresse, leur passion de se donner...

— Seigneur, pense Alain, je sais ce qu'est la solitude avec vous; et vous, vous connaissez, l'ayant subie jusqu'à la mort, dans la nuit du jeudi au vendredi, ce qu'est la solitude humaine sans le Père... Ne souffrez pas que votre ennemi la mette à profit pour perdre vos créatures, lui, la puissance des ténèbres, le prince de ce monde... Mais d'où lui est-elle venue, cette puissance ? A qui est-il redevable de cette principauté ?

Du petit cahier écolier à l'innocente couverture bleue, sortait un indéfini troupeau de prostituées, de proxénètes, de souteneurs, d'homosexuels, de drogués et d'assassins. Les bordels, les bagnes, les pénitenciers, toutes ces institutions d'Etat dessinaient devant son esprit une ville souterraine, une crypte invisible à la mesure de la cité visible. Sur une piste d'Afrique un bataillon de discipline hurlait un refrain immonde... Alain avait conscience d'être entré en tentation, c'était sa tentation à lui : non pas tous les royaumes de la terre, sous son regard, mais toutes les hontes de la terre. Il s'était mis à genoux, les mains jointes sur le cahier ouvert. Ses mains faites pour consacrer et pour absoudre touchaient cette page où, entre chaque ligne, courait le trait léger qu'y avait gravé l'ongle de Gradère. Le desservant priait sur cette écriture criminelle. Dans un effort d'obéissance, il rappelait à son esprit l'enseignement du séminaire. Personne n'a de soi-même que le mensonge et le péché, c'est un don de Dieu que d'aimer Dieu et son amour nous récompense de ce que son amour nous a donné. Mais si c'est Lui qui commence pour le bien, c'est nous qui commençons pour le mal. Chaque fois que nous faisons le bien, Dieu opère en nous et avec nous; chaque mauvaise action, en revanche, n'appartient qu'à nous. Pour le mal, nous sommes en quelque sorte des dieux...

— Cet homme, ce Gradère, a choisi d'être un dieu...

Mais toutes ces vérités qu'Alain se remémorait tombaient sur son angoisse comme de la neige sur le feu. La neige ! la neige ! il se rappela qu'une sainte avait vu les âmes précipitées aux ténèbres, innombrables flocons d'une tempête de neige. Le ruissellement de la pluie sur les tuiles du presbytère, sur les routes inondées, n'arrivait pas à recouvrir le silence substantiel de cette neige vivante, de ces couches successives d'âmes tombant, s'accumulant les unes sur les autres, dans une chute sans fin.

Il se tendit dans un effort violent pour étouffer — à peine né — ce désir criminel d'être un flocon entre ces flocons — la tentation (dont il avait horreur) de ne pas se mettre à part du grand nombre des perdus. Il fit le vide en lui, demeura l'esprit en suspens. Du fond des âges, lui venait distincte, cette réponse du Christ à l'apôtre qui avait

demandé :

— Seigneur, personne donc ne sera sauvé ?

— Rien n'est possible à l'homme, tout est possible à Dieu.

Tout est possible à l'amour; l'amour déjoue la logique des docteurs. Le malheureux qui avait déversé dans ce cahier d'enfant l'abomination de sa vie savait-il de quoi il eût été capable dans le bien ? Ceux qui semblent voués au mal, peut-être étaient-ils élus avant tous les autres, et la profondeur de leur chute donne la mesure d'une vocation trahie. Il n'existerait pas de bienheureux s'ils n'avaient détenu le pouvoir de se damner; peut-être ceux-là seuls se perdent qui eussent pu devenir des saints.

Ainsi méditait Alain à genoux, les mains jointes sur le petit cahier écolier. La pluie redoublait. Il se dit qu'elle ruisselait aussi sur le toit du château de Liogeats et que la pauvre âme qui avait couvert ces pages de son écriture disloquée dormait au fond d'une de ces chambres. Et il était le père d'Andrès que Tota avait aimé... Alain, à cette minute, eut la sensation presque physique de cette parenté des âmes entre elles, de ces alliances mystérieuses dans lesquelles nous sommes tous engagés par les péchés et par la grâce. Il pleurait d'amour pour les pécheurs. Un sifflet de locomotive traversa la nuit. Les roues du convoi grincèrent sur les rails. La vapeur s'échappait avec bruit. Alain songea : « Le train de neuf heures entre en gare. » Que lui importait l'arrivée de ce train ? Tout à coup, une tristesse écrasante pesait sur lui, au point qu'il appuya sa tête contre la table et que son front touchait le petit cahier bleu.

Le train avançait donc dans la pluie épaisse. Personne sur le quai, hors le chef de gare encapuchonné, l'homme d'équipe qui agitait un falot et Gradère dont le parapluie dissimulait le visage. Il marcha rapidement vers une dame corpulente qui descendait avec peine d'un compartiment de seconde où elle se trouvait seule. Des troisièmes venait un caquètement de cage à poules. La partie allait se jouer à cette minute. Ce n'avait été qu'un jeu d'imiter la voix d'Aline au téléphone... Mais voici le moment difficile. Il faut qu'Aline écoute ses explications. Peut-être refusera-t-elle même de l'entendre. S'il avait pu, par un télégramme, la préparer à cette rencontre... Mais du bureau de Liogeats, c'eût été fou, et un voyage à Bordeaux aurait paru suspect. Ce télégramme eût servi de repère dans l'enquête... C'est déjà trop qu'il ait dû téléphoner de Lugdunos, ce matin même, en imitant la voix d'Aline... (aucun autre moyen d'empêcher Catherine de venir à la gare...) Non, tout est mieux ainsi. L'essentiel, c'est l'intonation : oui, il s'agit de trouver le ton.

— Eh bien ! oui, c'est moi. Ça te la coupe ? Ne t'inquiète pas... Je te raconterai : Catherine est malade, trente-neuf de fièvre. Alors le vieux a dû me vendre la mèche...

Aline, pétrifiée, l'écoutait sans trouver une parole.

— Voyons, ne reste pas sous la pluie. Eh bien ! quoi ? je sais tout : ce complot pour que je t'épouse et que je débarrasse le plancher... Grosse sotte, tu n'avais pas besoin de tant de manigances : j'y étais résolu, moi, à t'épouser ! Seulement, permets-moi de te le dire : tu as eu tort de mêler le vieux Desbats à nos affaires.

Aline avait retrouvé ses esprits. Elle lui avait pris le bras pour s'abriter sous le même parapluie :

« On lui a fait avaler cette bourde, songeait-elle. On a trouvé ça plus simple... Ce n'est pas une mauvaise idée... »

Elle dit :

— Oh ! tu sais, mon gros, moi, le mariage... ça ne m'emballe plus. Je demande à réfléchir.

Gradère poussa un profond soupir. Il était sauvé, elle était perdue. Comme il avait fait le soir de son arrivée, il donne le billet d'Aline à l'employé et contourne la gare.

— Mais dis donc, demande Aline à brûle-pourpoint, du moment que tu es averti, pourquoi n'es-tu pas venu avec l'auto ? Il n'y avait pas de raison...

— Andrès a pris la voiture et n'est pas rentré encore.

Par bonheur, l'explication la plus simple lui vient à l'esprit.

Aline grommelle : « Pas de chance ! » s'accroche à son bras, tord ses gros pieds dans les flaques. Il répond :

— Dix minutes de marche à peine; je vais prendre le raccourci...

Ils suivent un chemin de sciure et d'écorce écrasée entre les piles de planches, et qui aboutit à l'extrémité du village. Au lieu de tourner sur la route, Gradère s'engage dans un sentier longeant la première maison de Liogeats et s'enfonce sous bois. Il remarque imprudemment :

— C'est le raccourci...

Il aurait pu ne rien dire, car la femme ne regardait que ses pieds pour éviter les flaques et les ornières. Il a eu tort d'attirer son attention : elle l'oblige maintenant à lever le parapluie et s'inquiète

d'être déjà en plein bois, éloignée de toute habitation.

— Nous allons déboucher dans l'avenue du château, dit Gabriel. Tu vois l'agrément de ces terres sablonneuses, par des temps pareils ? Elles boivent toute l'eau. Imagine ce qu'est la route ! Un fleuve de boue... Ici, tu ne te mouilles pas les pieds...

— Que si ! proteste Aline essouffée. Ces sacrées fougères vous déversent la pluie dans les souliers, comme à la cuiller ! Ce que ça repleut !

— Non, c'est le vent qui fait repleuvoir.

Pourtant, c'était bien des paquets de pluie que la rafale leur plaquait contre la figure.

— N... de D..., gémit Aline, je suis crevée. J'ai la jupe collée aux cuisses. Tu es sûr de ton chemin ? Approchons-nous ?

Sans doute n'avait-il pas entendu puisqu'il ne répondit pas. Ils peinaient dans un chemin de sable invisible. Impossible d'éviter les racines contre lesquelles on butait.

— Qu'il fait noir, Gabriel ! Tu n'es pas égaré au moins ? Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Elle essaya de dégager le bras qu'il serrait sous le sien, comme il eût fait avec une bien-aimée. Non, certes, il n'était pas égaré ; il marchait vite, en homme qui sait où il va, et elle trottait à ses côtés, vieille bête pousrive.

Tout à coup elle s'arrêta, les talons tordus enfoncés dans le sable, et de son bras gauche, elle enserrait un tronc.

— Non, souffla-t-elle, je n'avancerai plus !

Perdue dans le gémissement du vent et le fracas de la pluie, son affreuse voix éraillée cria :

— Au secours !

A cinquante mètres, aucune oreille humaine n'aurait pu l'entendre.

— Tu es folle, ma pauvre fille, dit Gabriel, du ton le plus tranquille. Nous sommes arrivés : là, tu ne vois pas, les derniers pins ? Tu ne vois pas cet espace de ciel ? Ce qui apparaît blanc, là, c'est la maison.

Elle reprenait souffle, accrochée à son arbre, écarquillait les yeux : mais oui ! c'était vrai ! la forêt semblait finir. Les pins s'arrêtaient

là où devait commencer le jardin... Mais oui, une muraille blanche se dressait. C'était une muraille... Elle avala de l'air.

— Tu vois comme tu me fais peur, salaud ! murmura-t-elle presque tendrement. Je savais bien que tu n'avais pas oublié la chambre de la rue Lambert, à Meriadeck... Tu te rappelles que je te soignais comme mon fils ? Ce que j'ai dépensé pour toi ! Tout mon pèze y passait... On s'aimait alors, dis, Gabriel ?

Elle marchait maintenant avec confiance et c'était elle qui précédait Gradère. Elle se hâtait vers l'issue du cauchemar, mais soudain s'arrêta :

— Ce n'est pas un mur, gémit-elle. Je ne distingue pas le toit ni les fenêtres. Où me mènes-tu, chéri ? Où sommes-nous ?

— C'est à l'entrée du parc. Nous appelions cet endroit « la roche » dans notre enfance. Que de fois y avons-nous roulé, les petites Du Buch et moi !

— Roulé, Gabriel ? pourquoi roulé ?

— Tiens, regarde : n'aie pas peur.

Ils se trouvaient au bord d'une falaise qui dominait un monde confus : malgré la nuit, à cause de la blancheur du sable, Aline discernait un chaos en miniature, des montagnes minuscules, des cratères.

— C'est une sablière abandonnée, explique tranquillement Gradère. Nous sommes arrivés.

— Arrivés ? balbutie-t-elle.

Il ne la tenait plus. Où aurait-elle fui ? Il est tranquille désormais. Il écarte les pattes et laisse courir sa proie, un peu, à la distance d'un bond.

— Oui, ma cocotte, on s'est bien aimé, rue Lambert; et depuis... tu m'as bien plumé aussi... Ce n'est pas un reproche : plume à plume. Et la dernière arrachée, après vingt-cinq ans, que voulais-tu faire de ton vieux poulet, dis, ma belle ?

Elle se retourna et se mit à courir sous bois, lourdement. Il ne la poursuivait pas. Elle fonçait dans les broussailles noires jusqu'à ce qu'elle s'abattît avec un cri brusquement interrompu. Elle fit la morte. Ainsi demeura-t-elle une longue minute. Plus aucun bruit que cet immense ruissellement, que cette rumeur des cimes tourmentées, et ses dents qui claquaient. Peut-être avait-il perdu sa trace. Peut-être errait-il dans les ténèbres. Mais soudain un vif rayon perça la nuit, tomba sur elle, puis s'éteignit. Des branches

craquèrent. La voix terrifiante s'éleva tout près d'elle :

— C'est commode, hein, les lampes de poche ?

Deux mains lui saisirent les chevilles, il s'attela à ce corps. Il était entre ses jambes comme dans des brancards et il la traînait, et elle s'agrippait aux racines, aux troncs, aux ronces. Un râle s'échappait de sa gorge : elle ne pouvait plus crier. Enfin il s'arrêta :

— Debout, mignonne !

Et comme elle ne remuait pas, il donna au hasard des coups de talon dans la masse de ce corps obèse qui soudain se redressa. Ils étaient arrivés au bord de la sablière. Alors il lui entourait la taille, la pressa contre lui comme pour danser, et du ton le plus naturel :

— Tu vois, Aline, à cet endroit, quand nous étions petits, je prenais par la main chacune des Du Buch; je leur disais : « Serrez-moi bien fort ! » et puis nous dévalions à toute vitesse : tiens, comme ça !

Et il l'entraîna en avant sur la pente où tout de suite elle s'abattit en hurlant. Mais lui, avec une brusque rage, la poussait des pieds et des mains comme il eût fait d'une barrique. Elle était déjà suffoquée, à demi évanouie, quand elle atteignit le bas de la pente. Il se coucha sur elle, bien à son aise, l'écrasant de tout son poids, et ce geste de lui serrer le cou, si souvent accompli en imagination, il l'acheva enfin, sans aucune hâte. Une force prodigieuse animait ses doigts qu'il aurait pu desserrer bien plus tôt qu'il ne le fit. Sans la pluie qui le glaçait, il y serait encore. Il ne se lassait pas d'étrangler ce cadavre.

Il reprend souffle avant d'achever sa besogne. Plus un poil de sec : pluie et sueur. Il vérifie que nul depuis hier soir n'a dérangé les planches qui masquent la grotte où autrefois les ouvriers devaient s'abriter. Il y pénètre, allume sa lampe de poche : cette sacrée pluie a filtré par il ne sait où, et s'est accumulée dans la fosse qu'il a creusée la nuit dernière : « Elle va prendre son dernier bain... » Quelle fatigue, tout à coup ! Il entre de nouveau dans les brancards, s'attelle aux jambes souples encore. Ce qu'il traîne ne se débat plus. Elle a perdu un de ses petits souliers. Il faut revenir en arrière avec la lampe de poche. Ne pas aller plus loin sans avoir retrouvé le soulier... le voilà avec son talon tordu...

Maintenant, l'effort exigé ne compte plus au prix de la peine qu'il a prise, la nuit dernière. Combler n'est rien... creuser, ça c'est une affaire. Mais tout de même, le souffle lui manque, il a les bras rompus, les jarrets coupés. Il entasse de nouveau, à l'endroit de la fosse, la paille pourrie qui s'y trouvait déjà, la vieille fougère...

Personne jamais n'entre dans ce réduit. Et la pelle ? Il en enlève le manche qu'il enterre. L'instrument lui-même, il connaît un trou, dans le Balion, où personne n'ira le chercher. Qu'il peine pour remonter cette pente ! Il pleut toujours. Gradère use ses dernières forces... comme si quelqu'un l'avait mené jusque-là... Et, désormais, c'est fini, il n'a plus besoin de personne. Il marche dans les ténèbres inondées, pressant contre lui le fer de la pelle qui lui coupe les doigts, s'engage sur la route qu'il a suivie par un beau clair de lune, le soir de son arrivée. Le monde des apparences, cette nuit, ne se manifeste plus que par cette boue gluante, que par cette eau éternelle qui le recouvre. Voici le pont du Balion : il faut descendre encore, enfoncer jusqu'aux chevilles dans la prairie d'où il arrache ses pieds avec un bruit de ventouse. 11 jette la pelle dans le ruisseau, regagne la route; déjà il a l'aspect physique du crime. Il est vidé de sa haine. Cette haine accumulée en lui, goutte à goutte, depuis un quart de siècle, l'a fui d'un seul coup. Comme il dormait, à vingt ans, dans la chambre de la rue Lambert ! Il revoit, sur le papier arraché, les taches de sang rouillé des moustiques et des punaises. Et il guettait le départ du client d'Aline pour aller se chauffer chez elle... Et puis quoi ? il l'avait tuée pour n'être pas tué. A quoi bon chercher des excuses ?

Mais la puissance du crime ne le soutenait plus. Une peur hideuse domina peu à peu les mouvements confus de sa pensée. Une impression de solitude l'écrasait, telle qu'il ne l'avait jamais ressentie. Seul ! qu'est devenue cette présence brûlante en lui ? Où donc ce guide obscur, cette voix insidieuse, ce conseil toujours présent ? Jusque-là, il avait été comme un aveugle : il serrait fort la laisse et le chien tirait. Maintenant le chien a rompu la corde, les yeux de l'aveugle se sont ouverts et il y voit malgré les ténèbres.

Il lui reste d'attendre la meute. On va chercher, flairer, relever des traces, les aboiements se rapprocheront. Il y aura le premier signe, quelques lignes dans le journal, des allusions à un témoin suspect. On parlera de commission rogatoire. Il sera interrogé : une heure, deux heures, toute une nuit. Les bourreaux se relayeront. On l'aura par l'épuisement. Et toute sa vie qui ressortira d'un coup, toute sa vie atroce... Et Andrès saurait ! Mais si Aline avait réussi son coup, l'enfant aurait tout de même appris...

Il se fût couché en travers de la route, sans cette éternelle pluie. Le presbytère. Ah ! s'il osait, qu'il frapperait à cette porte ! Il s'accroupit sur le seuil trempé et ses mains le caressent timidement. Il le touche comme un visage, il en sent les rides sous ses doigts.

XV

LA maison est endormie, il tient à la main ses souliers, deux blocs de boue. Sous sa porte, un rais de lumière. Aurait-il laissé une lampe allumée ? Il ouvre. Quelqu'un est à genoux devant la chapelle d'Adila. Mathilde se relève, le regarde sans proférer une parole. Il est content qu'elle soit là. Il grelotte.

— J'ai froid, laisse-moi me mettre au lit.

Il parle d'un ton implorant. On dirait un pauvre. Il arrache de son corps ses vêtements trempés. Elle détourne la tête, sent cette odeur de laine mouillée, de sueur. Il a tiré l'édredon jusque sur son visage. Mathilde ne distingue plus qu'une boule frisson nante, des mèches blanches. Il dit :

— Tu prendras mes souliers, tu les décrotteras. Tu cacheras mes habits.

Elle peut parler enfin : qu'a-t-il fait ? d'où vient-il ? Il répond :

— De la Roche... Tu te rappelles ? Je vous prenais chacune par une main, Adila et toi... (et tout à coup à voix basse) j'ai défendu ma peau... j'avais le droit, dis ?

Il pose la question d'un ton suppliant. Sa figure émerge des draps, une tête de vieillard. Mathilde demande :

— Je suis ta complice, alors ? Suis-je ta complice ? reprend-elle avec égarement. Bien sûr, puisque je savais...

— Personne ne nous à vus... Elle habitait en meublé... Elle était brouillée avec sa logeuse et ne disait jamais où elle allait. Les lettres qu'on trouvera de Symphorien ne portent aucune indication. Et ce n'est pas lui qui voudra se mêler de l'affaire si elle éclate. En tout cas, tu l'en dissuaderas. Aline était seule, bien seule. On cherchera, on m'interrogera sans doute... Mais quoi ! j'étais ici...

— Et le marquis de Dorth ? demande soudain Mathilde. Il a tout manigancé, il doit être au courant du voyage d'Aline. Il mettra la justice sur la piste, et comme il te hait...

Gabriel retint un cri, se dressa sur son lit : c'était incroyable, il n'avait pas pensé au marquis...

— Mais il n'a pas de preuves. Je nierai...

Mathilde hausse les épaules :

— Allons donc ! crois-tu donc qu'on ne retrouvera pas trace de ce voyage, du billet pris ? On est toujours vu. Il y a toujours quelqu'un qui a vu.

Il balbutia :

— Je ne bougerai pas... J'attendrai ici, au gîte...

Mathilde s'assit sur le lit et, sans le regarder, lui demanda :

— Qu'as-tu fait de cette femme ?

— On s'est disputé. Elle venait pour me perdre, pas vrai ? Je n'avais pas l'intention... Mais quand je l'ai vue cynique, la colère m'a pris...

Il mentait déjà, déjà il plaidait, il pensait aux circonstances atténuantes :

— La preuve c'est que je n'avais sur moi aucune arme.

— Oui, mais la nuit dernière, pourquoi es-tu sorti avec une pelle ?

Il leva vers Mathilde des yeux pleins de terreur et de haine :

— Alors quoi ? Tu m'espionnes, toi aussi ? Alors quoi ? tu vas me donner ? Mais fais attention, ma petite...

Elle mit un doigt sur sa bouche. Il y avait eu dans le couloir le bruit d'un éternuement réprimé. Elle entre-bâilla la porte :

— C'est toi, Catherine ? Oui, Gabriel est venu me chercher. Il ne se sent pas bien, il a une fièvre de cheval. Je voudrais lui mettre des ventouses. Les verres sont chez ton père, je crois ? Pourrais-tu les prendre sans le réveiller ?

Gradère entendit la voix de Catherine :

— Il ne paraissait pas malade aujourd'hui...

— Il s'est couché en sortant de table. Il a près de 40°.

Catherine dit qu'elle va chercher les ventouses. La porte reste entr'ouverte. Gradère pousse un soupir de soulagement, car Mathilde est entrée dans le jeu, elle a commencé de mentir. Elle installe les vêtements mouillés sur le radiateur du cabinet de toilette. Catherine revient avec les verres. Mathilde la remercie, par l'entre-bâillement de la porte, attend que la jeune fille se soit éloignée, étale un journal sur le plancher et avec un vieux coupe-papier de métal racle la boue des souliers. Comme Gabriel balbutie

des paroles de gratitude, elle gronde :

— C'est pour Andrès...

Que ce soit pour Andrès, que lui importe ? Il n'est plus seul. Pour l'instant, il ne vaut plus rien : une loque. Quand elle l'interroge à brûle-pourpoint :

— Que comptes-tu faire ? Enfin ! tu avais un plan ?

Bien sûr, il en avait un : faire peur au vieux, oui, le faire mourir de peur... C'avait l'air d'une blague !

— Mais tu comprends, Aline ne serait pas arrivée, n'aurait pas répondu à ses lettres... Il n'aurait eu aucune preuve contre moi... Seulement il aurait senti que j'étais le plus fort, que je menais le jeu. Il n'aurait pas tenu le coup...

Mathilde haussa les épaules : c'était enfantin ! En tout cas, les circonstances étaient bien telles qu'il les avait souhaitées. Qu'y avait-il de changé ?

— Je ne suis plus le même, Mathilde. Ça m'a fauché... Non, ce n'était pas enfantin. Je sais ce que je dis : je l'aurais eu, et vite, et sans avoir à y mettre les mains...

— Misérable ! crois-tu que je t'aurais laissé faire ?

Elle eut conscience que cette protestation venait trop tard. Mais d'ailleurs cela n'avait plus d'importance : Symphorien était sauf. Et l'homme dont les dents s'entre-choquaient ne pouvait plus faire de mal à personne. Il reprenait confiance pourtant, il rabâchait :

— Alors, tu m'as fait mettre au lit en sortant de table, tu m'as soigné, tu ne m'as pour ainsi dire pas quitté. C'est encore une chance que Catherine ne m'ait pas entendu sortir, ni Gercinthe, sourde comme elle est, et que les bonnes couchent à la métairie. Je ne suis pas entré dans la gare. Je suis certain que mon parapluie me cachait complètement. Le chef de gare et l'homme d'équipe avaient leur capuchon et ne pensaient qu'à se mettre à l'abri...

Elle l'écoutait avec une obscure déception. Qu'avait-elle attendu de ce lâche ? Que lui manquait-il, tout à coup, devant cette créature vidée ? Elle s'était reposée sur lui, il avait un air de puissance, il promettait le bonheur; il vous entraînait par une route facile, sans faute grave, sans rien qui pût être porté en confession. Et pourtant le but lui était apparu si beau qu'elle n'aurait même pas osé l'imaginer. Était-ce bien de son crime que Mathilde lui en voulait ? Son mépris eût-il été aussi fort si ce misérable était revenu glorieux et fier de ce qu'il avait accompli ? Avait-elle en horreur le criminel

ou le vaincu ?

— Mais j'y pense, Mathilde ! Je me rappelle maintenant : elle n'était pas en relations personnelles avec le marquis de Dorth... Elle-même m'a dit que leurs rapports étaient très compliqués tant il avait peur du scandale. Tout se passait entre eux par intermédiaire. Nous pouvons être tranquilles de ce côté-là : il ne bronchera pas.

— A quoi bon épiloguer ? interrompit durement Mathilde. Il ne reste plus que d'attendre les événements. S'il ne se passe rien... les choses continueront comme si on ne t'avait pas revu à Liogeats... C'est curieux, l'idée que je me faisais de toi, en somme... Bien sûr, je savais qui tu étais, mais je t'attribuais, je m'en rends compte à présent, je ne sais quel pouvoir, quelle force... Naïve que j'étais ! quoi que tu aies fait cette nuit (je ne veux pas le connaître, je ne crois pas un mot de ce que tu m'as raconté, et je t'interdis d'ouvrir la bouche devant moi à ce sujet) quoi que tu aies fait, tu n'en es pas moins un homme qui ne pense qu'à sa peau et qui ne tient pas le coup, et qui perd la tête : un pauvre type.

Gradère était assis sur le lit et l'observait en silence. Il encaissait. Il n'avait plus froid. Il se rassurait. En mettant tout au pire, le témoignage de Mathilde le sauverait. Le sang lui revenait aux joues. Il se désengourdisait lentement. Le reptile à l'abri, maintenant, et réchauffé, dardait de nouveau sa petite tête casquée d'argent au-dessus des couvertures. Il réagissait violemment au mépris de Mathilde. Il ne s'était donc pas trompé ! Elle avait mordu à l'hameçon avec une avidité qu'il n'avait pas prévue, qui l'étonnait lui-même. Eh bien ! non, elle ne serait pas déçue. Il ne fallait pas qu'elle fût déçue. Il irait son chemin. Tout ce que cette femme attendait de lui, il l'accomplirait. Par bonheur, elle ne lui avait pas manifesté de tendresse; elle aurait pu accroître sa terreur, l'affaiblir encore... Mais cette pitié méprisante le fouettait, le poussait en avant, lui permettait de vaincre cet épuisement presque sexuel, d'après l'acte... La mort d'Aline n'avait aucune importance. Il le savait. Une ivrognesse immonde était entrée dans le néant. Une couleuvre avale un crapaud. L'exécution de cette nuit occupait-elle une plus grande place dans l'ordre universel ? Sans doute y avait-il apporté trop de passion, mais quoi ! on ne supprime pas à froid une femme.

— Ma petite Mathilde, dit-il après un long silence, tu me juges sur une défaillance toute physique. Rassure-toi : nous irons jusqu'au bout maintenant.

Elle protesta avec violence : pourquoi disait-il « nous » ? Qu'avait-elle à faire dans tout cela ?

— Tu es une hypocrite, ma chère, comme toutes les femmes... Cela m'est égal : tu ne m'en as pas moins rendu le sens de ma responsabilité... Mais oui ! envers toi, envers Andrès.

Il feignit de ne pas entendre ses protestations et continua :

— Oh ! d'ailleurs, pour l'instant, il faut attendre : les circonstances dicteront notre conduite. Si rien ne doit remonter à la surface, nous les aurons, et bientôt... Si je suis interrogé, je m'en tirerai grâce à toi... Je suis paré...

Mathilde demanda à voix basse :

— Ne risque-t-on pas de découvrir... enfin l'endroit où elle est... Non ! ne me le dis pas ! ne me le dis pas ! Simplement : es-tu tranquille à ce sujet ?

Il sourit dans le vague :

— Rien ne nous paraît mystérieux, dit-il, rien ne nous paraît caché autant que certains lieux où nous avons joué enfants. Te souviens-tu de notre stupeur, le jour où nous avons découvert un piège à oiseaux dans cette « île déserte », au milieu du Balion, que nous appelions la *Beauté* ? Eh bien, l'endroit où elle est ne me paraît peut-être si inaccessible que parce qu'il ne s'y est rien passé, il me semble, depuis l'époque où je vous prenais chacune par une main, Adila et toi, et je vous entraînaï sur la pente...

— La Roche... dit Mathilde à voix basse.

— Oui, la Roche : un cimetière dont elle n'était pas digne. C'est nous, nous trois qui aurions dû y reposer, dans ce sable chaud et doux à nos pieds nus... Enfin, il faut attendre. Mais je ne puis avoir l'œil à tout : surveille Andrès, il m'inquiète.

— Il est toujours le même.

— C'est une nature simple, animale (je le dis sans injure) de celles qui en amour supportent le moins la séparation, le retranchement, de celles surtout qui ne redoutent pas la mort... parce que la mort ne représente rien de positif à leur pensée, hors ce à quoi elles aspirent : ne plus sentir une absence sans retour. Enfin, veille.

Mathilde, une main sur le loquet, se retourna pour dire :

— Je le connais mieux que toi peut-être ! Il a une déception d'ordre sensuel... c'est possible. Mais quant à le croire passionné, capable de sentiments violents, permets-moi de sourire. Et puis, il s'agit bien de cela ! Comment oses-tu, cette nuit...

Lorsqu'elle fut sortie, Gradère s'avisa qu'il venait en effet de parler

d'Andrès comme si rien ne s'était passé. Les choses n'ont guère d'importance en elles-mêmes. L'essentiel était de garder ce ton léger et détaché si jamais la justice lui aboyait aux chausses. Le sommeil dans lequel il sombra d'un seul coup était à la mesure de son épuisement. Le corps d'Aline, à cette même heure, ne pouvait être plus aveugle ni plus sourd que cet homme recru, la tête renversée, la bouche ouverte; et les mains, qu'il n'avait même pas lavées, étaient croisées sur sa poitrine.

XVI

C'EST le petit Lassus qui a apporté ce papier de la part de M. le curé.

Gradère scrute le visage de la servante — le premier qu'il affronte... Elle a son air habituel. Il se rassure. Mais cette lettre l'inquiète : il avait été fou de se livrer à ce desservant, dans les circonstances actuelles, surtout en dehors de la confession. Oui, mais le secret de la confession s'étend à toutes les confidences que le prêtre reçoit en tant que prêtre. Il ne craignait pas que celui-là intervînt jamais comme témoin à charge. Quelle répugnance, pourtant, à ouvrir cette enveloppe ! Un simple accusé de réception peut-être ? Il se décide pourtant à lire : des phrases toutes faites, des phrases de curé !

« Aussi chargée que soit une vie, l'histoire n'en saurait étonner un homme qui connaît les hommes. Et c'est encore trop dire : un homme qui se connaît lui-même, et cela suffit. Ne nous étonnons de rien, monsieur, sauf de cette merveille qu'il suffirait que vous me redissiez à genoux, dans un esprit de pénitence et de repentir, tout ce que renferme le petit cahier, pour qu'il ne subsistât plus un seul grain de ce bloc qui vous écrase, et pour qu'entre l'âme d'un petit enfant et la vôtre, il n'y eût plus que la différence de quelques cicatrices.

« Non, vous n'êtes pas maudit ; aucun vivant n'est maudit. Prenez conscience de cette grâce étonnante dont vous avez bénéficié : songez que la plupart des âmes pieuses vivent et meurent saintement, sans jamais rien connaître du surnaturel que ce que la foi leur en a révélé. Mais vous, monsieur ! s'il existe, cet ennemi de Dieu et des hommes, tout le reste existe aussi ; et comment ne tombez-vous pas à genoux ? L'histoire de votre femme, de cette Adila par qui vous serez peut-être sauvé, m'a ouvert les yeux, à moi, prêtre indigne, que la lecture du cahier (je l'avoue à ma honte) avait d'abord rempli de trouble : c'est la fin qu'il faut voir ; notre mort éclaire notre vie. Cette pauvre âme ne s'est élevée si haut que parce que vous l'aviez entraînée très bas. Aurait-elle donné sa mesure sans le péché ? Comprenez-vous (mais oui ! vous l'avez trop bien mis en lumière !) que vous avez été, que vous êtes éternellement l'époux d'une martyre, d'une sainte?... » Gradère, à mesure qu'il lisait, sentait croître en lui cette rage qu'il ne jugulait jamais longtemps. Il ne put

lire au delà des mots : *sainte, martyre*, lacéra la lettre, en jeta les débris dans la cheminée. Debout devant la glace, il dévisageait cet homme frêle, en pyjama, les cheveux hérissés. Il respira fortement : quelques gros râles de bronchite. Le coffre était bon ; de nouveau la vie affluait en lui — et plus que la vie : une jeunesse mystérieuse fermentait dans ses veines. Il n'était rien dont il ne se sentît capable, aucune entreprise qu'il ne fût assuré de mener à bien. Quand Mathilde entra, elle fut saisie de le voir habillé, prêt à la lutte. Il frappa de ses deux poings sa poitrine et, joyeusement :

— Un ressuscité, hein, ma vieille ?

Elle ne répondit pas et détourna de lui une figure amère et désespérée. Elle n'avait pas dormi. Ses joues étaient marbrées de taches jaunes.

— Si tu avais été malade, je t'aurais soigné, dit-elle enfin. Puisque te voilà guéri, je tiens à t'avertir que je ne mettrai plus les pieds dans cette chambre et que je ne veux plus recevoir tes confidences. Tout ce que je puis, c'est d'ignorer, c'est d'oublier ce que je sais. Que Dieu ait pitié de moi ! Mais maintenant, n'espère pas que je fasse un pas de plus...

— Alors, quoi ? Au moment de toucher le but, tu te dégonfles ?

— Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? Je ne poursuis aucun dessein.

Comme elle gagnait la porte, il prononça à mi-voix : « Andrès... » Elle se retourna, furibonde :

— Tu me l'as pris... je l'ai perdu, oui, perdu. C'était mon fils, c'était mon enfant bien-aimé. Tu es venu, tu as troublé ce qui était pur, tu nous as empoisonnés. Et maintenant il me fuit. Je n'en puis plus douter : ce matin encore j'ai voulu entrer dans sa chambre, et il m'a chassée. Ma vue lui est horrible. Que lui as-tu insinué à propos de moi ? Je le devine : ce que tu m'as laissé entendre à moi-même, un soir ; ce que tu dissimules sous chacune de tes paroles... Et voilà que nous n'osons plus nous regarder en face... Et à quel moment ! Lorsque le pauvre petit est abandonné par cette créature ; lorsqu'il se sent menacé de tout ce qui va surgir d'une minute à l'autre, car ton crime sera découvert, misérable ! On trouve toujours les assassins.

Gradère lui saisit les deux bras et la secoua :

— Non, mais tu as fini ? On va t'entendre... Alors quoi ? Je n'étais pas en état de légitime défense ? Idiote ! Crois-tu donc qu'il n'existe d'autres crimes que ceux des journaux ? Connais-tu la proportion

des meurtres impunis ? Moi, je la connais : il y a infiniment plus de poissons dans la mer que dans les nasses et dans les filets de la police... Tu ne sais pas tout ce qui frétille (des myriades) hors de toute atteinte, dans les grandes profondeurs.

Elle ne l'écoutait pas, bien qu'elle demeurât debout contre la porte, serrant autour de son corps beau et lourd la vieille robe de chambre marron, l'œil fixe. Elle secouait la tête et balbutiait :

« je n'ai pas voulu... je n'ai pas voulu... Je ne comprends pas comment... Et personne pour m'aider... personne ! »

— Personne pour t'aider ?

Adouci, il l'observait avec un air d'ironie triste.

— Personne pour t'aider ? répéta-t-il. Aveugle !

Elle crut qu'il parlait de lui et lui protesta qu'elle ne voulait plus qu'il y eût entre eux la moindre connivence, qu'elle repoussait avec dégoût toutes ses suggestions, qu'il lui faisait horreur. Peut-être avait-elle espéré qu'il allait la frapper. Mais sans se départir de son calme, il lui assura que c'était à un autre qu'il pensait :

— C'est le cas de rappeler la parole : « Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas... » On voit que j'ai été au séminaire, hein ? Il y a à Liogeats quelqu'un que tu ne connais pas. Va le trouver : à lui je te permets de tout dire — tout, tu entends ? Même ce qui a trait à ce qui s'est passé cette nuit.

Elle s'imagina qu'il divaguait. Mais quand, d'une voix neutre, il eut prononcé le nom de l'abbé Forças, elle parut troublée :

— C'est bien mauvais signe, dit-elle, qu'il trouve grâce à tes yeux.

Il murmura entre les dents : « Idiote ! » et soudain, éclata de fureur :

— Tu as raison : n'y va pas. Où avais-je la tête ? Il est la risée du village. Il est accablé de ridicule, de honte. Un lâche : on le couvre de crachats et il se tait. On le mènerait à la boucherie et il ne pousserait pas le moindre bêlement. Les autres le chargent de tous les actes immondes qu'eux-mêmes accomplissent dans le secret, et il consent à les assumer. Il résiste au désir de crier que ce n'est pas lui : un pauvre rebut humain, un souffre-douleur dont tout le monde se moque, et il ne trouve rien à répondre. Tout seul dans son église, à marmonner ses orémus — et ses bons paroissiens, comme tu fais toi-même, le fuient et le méprisent. Et ses supérieurs eux-mêmes le tiennent en suspicion parce qu'il est un sujet de scandale... Quoi ? ajouta-t-il en passant la main sur ses yeux avec égarement, quoi ?

Que dis-tu ?

Il s'aperçut que Mathilde avait quitté la chambre.

XVII

LE jeudi soir, le train eut un grand retard. Il était près de dix heures lorsque Desbats entendit enfin le halètement qu'il guettait, ces brusques échappements de vapeur. Les roues patinèrent sur les rails. Dans vingt minutes, cette Aline gravirait le perron. Dans une heure tout serait accompli. Gradère se méfiait-il ? Catherine assurait qu'on ne le voyait plus qu'aux repas. Mais il n'était pas homme à se laisser passer le nœud coulant sans se défendre. Perdu pour perdu, devant quoi reculerait-il ?

Le vieux tremblait de peur. Nous croyons que, prémédités, les événements obéiront à notre vouloir, mais à l'échéance, ils surgissent avec un visage étranger, hostile, et nous ne les reconnaissons pas. Il fallait admettre que Gradère serait surpris en plein sommeil... C'était compter pour rien cet instinct de divination que la nécessité développe et exerce dans cette espèce d'êtres.

Desbats va à la fenêtre, écarte le rideau. Mais les volets extérieurs sont fermés et il recule devant l'effort de les ouvrir. Il entrebâille la porte, avance sur le palier à demi éclairé par le lustre du vestibule, descend quelques marches, se penche sur la rampe. Il aperçoit Andrès assis devant la table où sont entassées des revues, les bras croisés sur un journal ouvert et il cache son visage.

Le vieux regagne son fauteuil ; le souffle court, moins à cause des mouvements qu'il vient de faire que par terreur de ce qui se prépare. Au bruit des pas sur le perron, il craint que son angoisse ne le tue. De nouveau, le voici debout, appuyé au dossier du fauteuil. Catherine entre, elle est seule.

— Il n'y avait personne, dit-elle en se débarrassant de son manteau.

— Tu as bien regardé partout ? Cette pocharde avait peut-être bu et s'était endormie...

Catherine assura qu'elle avait visité tous les compartiments un à un. Il n'y avait d'ailleurs aucun voyageur en première ni en seconde. Desbats respire : l'échéance est reculée, il ne se passera rien ce soir. Il se rassure :

— Tout simplement, elle doit être encore malade... Ce qui m'étonne, c'est qu'elle n'ait pas télégraphié. Peut-être a-t-elle jugé

que ce serait imprudent. Et puis, avec une femme comme ça, on ne peut compter sur rien. Ce n'est pas ton avis, petite ?

Il observait la figure sombre et pensive de Catherine. Tout à coup, il cria :

— Tu sais quelque chose !

Elle fit un geste de dénégation. mais en hésitant. Il la pressait de parler.

— Tu t'inquiètes ! tu t'agites ! murmura-t-elle. Me promets-tu d'être raisonnable ? ' de ne pas te monter la tête ?

Elle-même n'arrivait pas à dissimuler son tourment.

— Eh bien ! voilà... Le train avait un grand retard, et j'ai causé avec plusieurs personnes qui attendaient les journaux... en particulier avec la postière, M^{lle} Pibeste.

Elle s'interrompit. Elle entendait la respiration sifflante de son père. Il aurait fallu avoir le courage de lui cacher... Mais maintenant le mieux était d'aller vite.

— J'en suis venue à lui parler des communications téléphoniques avec Paris. Elle m'a dit qu'à Liogeats, elle n'avait pas souvent l'occasion...

Symphorien avait deviné. Le coup était déjà reçu lorsque Catherine prononça :

— Personne ne m'a appelée de Paris, lundi dernier. J'ai été en communication avec le bureau de Lugdunos.

Le vieux demeura quelques instants sans pouvoir répondre. Il murmurait : « Mais la voix ? la voix grailonneuse... » Catherine haussa les épaules: ne se souvenait-il pas de ce qu'un jour Andrès avait dit de son père, qu'il les imitait tous à la perfection, que c'était « marrant » ?

— Mais alors... mais alors... Elle est peut-être arrivée lundi soir... Non ! suis-je bête! Il lui aura télégraphié de Lugdunos, en signant de mon nom... pour l'empêcher de venir...

Catherine répondit : « Oui, c'est possible... » Mais il comprit qu'elle n'en croyait rien. Elle entr'ouvrit la porte : un léger bruit venait du rez-de-chaussée.

— C'est Andrès qui fabrique des cartouches, murmura-t-elle. Celui-là aussi, il faudrait le surveiller. J'ai averti maman hier soir, sais-tu ce qu'elle m'a répondu ? Qu'il la fuyait, qu'il suffisait qu'elle entrât dans une pièce pour l'en faire sortir...

— Ta mère... interrompit Desbats.

— Oui, bien entendu ! C'est elle qui a trahi. Ça t'apprendra !
reprit Catherine avec un accent de rage.

Après un assez long silence, elle ajouta à voix basse :

— Dans la nuit de lundi à mardi, elle était dans la chambre de Gradère, soi-disant pour le soigner. Il était malade, m'a-t-elle affirmé ; je dois dire qu'il m'a paru très rouge et semblait en effet avoir la fièvre, autant que j'aie pu en juger depuis le palier. J'ai dû lui apporter les ventouses.

— Et s'il était sorti après dîner, tu l'aurais entendu ?

— Pas forcément... Rappelle-toi : nous n'étions guère sur nos gardes, ce soir-là. J'étais tellement contente de n'avoir plus à aller à la gare, par ce temps de chien.

Le vieux lui demanda : « Qu'est-ce que tu crois ? » Elle ne fit d'autre réponse que d'écarter un peu les bras.

— Si cette femme est arrivée lundi soir, comme il était convenu...

Symphorien Desbats se tut, chercha le regard de sa fille. Le silence de la nuit d'hiver les enveloppait. Catherine voulut aider son père à se mettre au lit, comme elle faisait chaque soir, mais il n'y consentit pas. Il refusait de se coucher, en proie à une panique d'enfant. Et ce fut d'une voix presque puérile qu'il souffla :

— Quelqu'un monte l'escalier.

— Que tu es nerveux, mon pauvre papa ! gronda Catherine.

Elle avait entre-bâillé la porte.

— C'est maman qui va se coucher... Non, elle vient ici.

Symphorien murmura : « Je vais la recevoir ! » Ils se turent, saisis devant cette femme qui entraît : visage familial et pourtant inconnu, aux yeux de somnambule. Des taches bilieuses marbraient les joues, Une épingle sortait du chignon à demi défait.

— Ma petite Catherine, il faut absolument que, sous un prétexte quelconque, tu ailles tenir compagnie à Andrès, le faire parler, au besoin l'irriter, l'obliger à sortir de ses gonds. Ce silence dans lequel il s'enfonce m'effraye.

— Hé bé ! interrompit Desbats, reste avec lui et laisse Catherine tranquille. Tu crois que je n'ai besoin de personne, moi ? Est-ce que je ne suis pas menacé, moi aussi ? Tu es payée pour le savoir, farceuse !

Il s'était à demi redressé, les deux mains aux bras de son fauteuil, et se laissa retomber. Mathilde ne parut pas l'avoir entendu. Elle insistait :

— Je t'en supplie, mon enfant. Va trouver Andrès. Je te relayerai auprès de ton père.

— Ah ! pour cela non ! cria le vieux. Pour que tu me livres à...

Il bégayait de fureur et de peur. Catherine, indécise, s'était rapprochée de la porte.

— Je n'aurai pas l'esprit tranquille, dit-elle enfin à sa mère, après ce que tu as fait... Quand je pense que tu t'es mise du côté de cet homme...

— Mais Catherine, c'est le père d'Andrès, voyons !

— Et après ? De quoi s'agissait-il ? D'en débarrasser le plancher ? Nous n'en aurions plus entendu parler. C'eût été tout bénéfice pour Andrès...

— On ne t'a pas tout dit, ma petite, interrompit Mathilde avec véhémence. S'il ne s'était agi que de le faire partir ! Mais on voulait sa peau. Cette fille allait le livrer. J'ai craint la honte pour Andrès... J'ai cru que c'était mon devoir, sans comprendre que je l'exposais au pire. J'ai cru que son père, averti, se sauverait, que nous en serions tous débarrassés et qu'en même temps il saurait se mettre à l'abri... Je croyais agir pour le mieux... Je ne pouvais pas prévoir...

Elle vit soudain ces deux visages tendus anxieusement vers elle, ces regards posés sur ses lèvres, dans l'attente de ce qu'elle allait découvrir. Elle passa une main sur ses yeux :

— Non, non, je ne sais rien : pas plus que vous, je vous le jure ! J'ai peur simplement ; je me doute.

Elle se laissa tomber sur une chaise, les autres attendaient un mot de plus... Mais elle demeura prostrée. A peine comprenait-elle que Catherine se disputait à voix basse avec son père :

— Tu m'avais juré qu'il était seulement question de le faire partir...

- Je n'avais pas à savoir ce que cette femme voulait faire de lui. Cela ne me regardait ni ne m'intéressait.

— Tout ce qui concerne Andrès nous intéresse.

— Parle pour toi, petite sottie.

Catherine éleva la voix et, se tournant vers sa mère:

— Eh bien ! maman, reste ici pendant que. je vais voir ce qui se passe en bas.

Elle feignit de ne pas entendre son père qui lui criait : « Je te défends de me laisser seul ! » et descendit rapidement l'escalier. Elle alluma le lustre du vestibule, traversa la salle à manger dont la porte était restée ouverte, et pénétra dans une petite pièce que, par dérision, les Du Buch avaient toujours appelée *l'arsenal*, parce qu'ils y rangeaient les armes de chasse et les munitions.

Au mur, un râtelier supportait toutes les espèces de fusils : depuis le vieux fusil « à piston » qui se chargeait par le canon et avec lequel le père Gradère n'avait jamais manqué sa bécasse, jusqu'au Lefauchaux d'un arrière-grand-père Du Buch ; puis les fusils à percussion centrale, les Hammerless, les plus récents modèles... Sur la table de bois blanc, Andrès dosait la poudre et le plomb dans les douilles. Il leva les yeux pour voir qui entra et ne manifesta rien. Son visage était amaigri, la bouche serrée, le regard absent : cette expression des bêtes qui ne veulent plus manger.

— Le vent a tourné depuis ce matin, dit Catherine. Demain nous pourrons aller à la bécasse. Si tu veux me faire quelques cartouches...

— Il en reste plus qu'il ne t'en faut, répondit-il de sa voix lasse.

— Si ça t'ennuie que je t'accompagne...

Il grogna, haussant les épaules :

— Je m'en f... !

Elle ne sourcilla pas. Il avait interrompu son travail et tripotait une douille vide. Il demanda tout à coup avec mauvaise humeur :

— Qu'est-ce que tu as à me fixer comme ça ?

Elle tressaillit :

— Je supporte beaucoup de choses, Andrès. Je n'ai pas été très gentille... mais je dois supporter beaucoup de choses...

— Nous tous...

— Ce qui est au-dessus de mes forces, reprit-elle, c'est de te voir souffrir.

Elle se mit à pleurer. Il reconnut sa grimace du temps qu'elle était une petite fille chétive qu'il tourmentait. Mais depuis tant d'années qu'elle lui opposait un visage grognon ou moqueur, il avait oublié

cette figure crispée d'enfant. Il cherchait une parole, et elle s'étonnait de n'être pas encore rabrouée. Il dit enfin :

— Ne t'en fais pas pour moi, tout m'est égal.

Et pour la première fois peut-être depuis qu'ils habitaient dans la même maison elle l'entendit formuler un jugement sur la vie :

— Tout est trop horrible, tu ne trouves pas ?

Songeait-il seulement à cette femme qu'il aimait ? Son misérable père aussi devait occuper sa pensée. De ce côté-là, se disait Catherine, il a dû ces jours-ci recevoir un coup. Que s'était-il passé entre eux pour qu'il ne pût plus supporter la présence de sa Tamati ?

— Mais, reprit-il après un silence, quand on est à bout... As-tu peur de la mort, Catherine ?

— Pas pour moi, mais pour les autres.

Et tout à coup, elle vint s'asseoir tout contre lui, passa un bras sous le sien. Et elle répétait :

— Non, Andrès ! non ! Promets-moi... jure-moi...

Il était surpris par cette ardeur, un peu troublé... Il ne la repoussait pas. Il s'apercevait que c'était une femme, après tout. Ce fut elle qui d'instinct dégagea son bras, et elle alla s'accoter au mur, de l'autre côté de la table où, de nouveau, Andrès avait appuyé les coudes, soutenant sa tête à deux mains. Derrière lui, les canons luisaient faiblement et il y avait dans la pièce une odeur de graissage.

— Je voudrais te demander pardon, dit enfin la jeune fille. J'ai été méchante, odieuse... Mais si ! mais si ! Seulement, il faut me comprendre : c'était trop dur, cette façon de me traiter, maman et toi, comme si je n'avais pas été vivante... Tu ne peux pas savoir... c'est fini maintenant, tu verras ! Tout ce que j'ai, tout ce que j'aurai, c'est pour toi...

Il releva un visage égaré. Il protesta qu'il se fichait pas mal de ce qu'elle avait, de ce qu'elle aurait... Ils étaient tous à croire qu'il ne pensait qu'à ça ; qu'il n'aimait que ça, comme eux : la terre. Son père était payé pour savoir à quel point il s'en moquait !

— Bien sûr, je suis attaché à la propriété ; je suis seul à la connaître, j'ai repéré toutes les bornes et aucun voisin ne pourra les changer de place tant que je serai là. Et je connais les métayers, et ils me connaissent. Je ne suis pas leur ennemi. Je sais ce que c'est, moi aussi, que de servir. Au fond, il n'y a aucune différence d'eux à moi. Mais le plaisir de se dire : « Ça m'appartient »... si tu savais, ma

pauvre fille, à quel point je m'en f... ! J'ai autre chose en tête...

— Autre chose ? interrompit Catherine de sa voix mauvaise. Tu veux dire : quelqu'un ? Mais je ne te le reproche pas, reprit-elle vivement. Non, cela aussi, je le comprendrais, si tu voulais...

Il haussa les épaules, d'un air excédé.

— Il ne s'agit pas de ce que tu crois. Si je pouvais avoir l'esprit libre pour penser à... cette personne, je ne me plaindrais pas, parce que rien ne serait perdu pour moi si... (il hésitait, cherchait ses mots). Comment t'expliquer ? Il y a certains chagrins, lorsque quelque malheur d'une autre espèce fond sur moi, qui m'apparaissent soudain comme des plaisirs. J'ai eu de la peine, je ne te le cache pas, à cause d'elle, une peine terrible. Pardon de te l'avouer...

Elle dit à voix basse :

— Pourquoi : pardon ? C'est tout simple ; d'ailleurs, ça ne m'apprend rien...

Il reprit :

— Mais je suis séparé de mon chagrin, de ce chagrin-là, par quelque chose...

Tout à coup, il se leva, lui prit le bras :

— Toi, Catherine, tu es mêlée à toutes ces histoires. Dis ? que se passe-t-il dans cette maison ?

Elle fut décontenancée et ne répondit rien.

— Tu vois ? Tu ne protestes pas...

Et, interpellant Catherine dans les mêmes termes dont le vieux Desbats s'était servi, une heure plus tôt :

— Tu sais quelque chose. Dis-moi ce que tu sais.

Bien qu'il ne fût guère accoutumé à interpréter l'expression d'un visage, il discerna pourtant sur celui-là, qui se dérobait, une compassion telle qu'il en fut accablé.

— Tu ne veux pas répondre ?

Mais il n'insistait plus, par terreur peut-être. Il alla se rasseoir devant la table, et il jouait avec les douilles vides. Catherine suivait, de loin, l'agitation de ces mains puissantes. Tout à coup, il parla :

— Tu as compris ce qu'il était pour moi ? Vous le haïssez, vous le méprisiez, et moi je l'aimais contre vous tous. Je pensais à sa vie

d'amour, de bonheur, à l'opposé de la nôtre. Tout ce que ton père entasse, lui le transformait en plaisir. C'est presque fou : je pensais à mon père comme à un frère cadet. Il m'a tout pris, et j'aurais voulu lui donner plus encore... Ce n'est pas que je sois bon : je le croyais, quand il me disait qu'il me rendrait tout au centuple. Je comptais sur lui, sur ses leçons, pour être aimé, moi, triste insecte. Je croyais qu'il me chérissait... pas égoïstement, comme Tamati... Il voulait faire mon bonheur... Je te dis toutes ces choses, et peut-être me fais-je mal comprendre ?... Un mauvais sujet... je le savais... et je trouvais ça beau. Un mauvais sujet ? Oui, un homme qui passe sa vie à aimer, dans des fêtes inimaginables... Du moins, pour un ours comme moi...

Catherine retenait son souffle, redoutant de l'interrompre, et dissimulait ses yeux.

— Il y avait tout de même des mots que je comprenais, des injures marmonnées par tonton Symphorien, certaines allusions... Je recouvrais tout cela, je me défendais, d'y arrêter ma pensée. Mais je n'en connaissais pas moins l'opinion qu'on a de lui dans Liogeats... Et puis, d'un seul coup, l'autre soir, pendant qu'il me parlait d'une chose que tu ne peux même pas imaginer, si extraordinaire que je n'arrivais pas à comprendre... Oui, tout à coup, j'ai vu, j'ai entendu cet homme que je ne connaissais pas, à l'existence duquel je ne croyais pas. Soudain, il m'apparaissait tel que tu le vois, que vous le voyez tous, ici... Quelle révélation ! Depuis ce moment-là, tout ce que je m'efforçais d'ignorer, de ne pas voir, s'éclaire, prend une signification... Je ressemble à un chien qui flaire, mais qui aurait peur de ce qu'il renifle. Et nous sommes tous mêlés à cette histoire. Seulement je suis le seul à jouer mon rôle dans la nuit.

Elle se rapprocha, et lui ayant mis un bras autour du cou, elle lui caressa doucement les cheveux, comme elle eût flatté un animal, et il ne se défendait pas, si bien qu'à cette minute où il était à l'extrême de la souffrance, elle ressentit sa première joie de femme, un mystérieux et trouble apaisement. Elle osa davantage et pressa contre son épaule cette grosse tête frisée.

— Il peut te venir par lui bien des tristesses, dit-elle enfin à voix basse. Elles viendront et puis elles passeront, ajouta-t-elle avec ardeur, avec un bizarre enthousiasme. Tu te serreras contre moi, tu te cacheras dans mes bras...

Il se dégagea d'elle sans violence.

— Je ne t'aime pas, Catherine, dit-il. Je ne pourrai jamais t'aimer comme tu le désires.

Elle demeura dans la même position, les yeux clos, le bras replié comme s'il eût encore entouré le cou du jeune homme. Elle attendit de pouvoir répondre d'un ton paisible :

— Je le sais, cela ne fait rien, pourvu que je sois là, que je veille sur toi.

Il ne l'écoutait plus, regardait dans le vide. Et, tout à coup, il l'interpella :

— As-tu jamais pensé qu'il pouvait être fou ? Oui, mon père... Il agit, parfois, d'une façon extravagante...

Catherine n'osait pas demander : « Quoi ? Que fait-il ? » Elle eût préféré parler d'autre chose. Mais comme Andrès trouvait ses mots tout à coup, ce soir !

— Pour que tu comprennes, je dois d'abord te faire un aveu. C'est tellement idiot, je m'en rends compte, à présent... J'ai voulu disparaître... Non, ne proteste pas encore... Tu vas rire ! Pour ne pas faire d'histoire, l'idée m'était venue de me rendre malade. Tu sais que j'attrape facilement du mal ? J'ai eu une pleurésie comme mon père, et au même âge. Clairac voulait me faire verser dans l'auxiliaire, tu te souviens... Bref, par ce temps de chien — ne te moque pas de moi ! — l'idée m'est venue de rester en chemise sous la pluie, le plus longtemps possible. Je l'ai fait pendant deux nuits de suite, Ça a été horrible ; je rentrais et je sortais sur le balcon. Résultat : rhume de cerveau ! Inutile d'ajouter que j'ai renoncé à cette idée stupide : le jour où je voudrais...

- Tu ne voudras plus jamais, dis, Andrès ?

Indifférent à cette imploration, il tripotait les cartouches éparées sur la table.

— Eh bien ! croirais-tu que je me suis aperçu que mon père sortait, chaque nuit... Du moins, il est sorti pendant les deux nuits que j'ai passées au balcon, et sous un déluge : tu te rappelles le temps qu'il faisait ? C'était samedi... non, dimanche et lundi... Je l'ai entendu sortir par la petite porte de la cour...

— Tu ne l'as pas vu. Tu n'as pas pu le voir. Tu ne peux pas savoir que c'était lui.

Elle parlait d'une voix indifférente. Il ne remarqua pas ses joues décolorées, ni qu'elle s'appuyait drôlement au mur.

— Non, bien sûr ! Mais j'ai reconnu son pas... Et qui pouvait sortir de la maison à une heure pareille ?... Alors, je suis allé frapper à la porte de sa chambre : il n'y avait personne. Et puis, je l'ai entendu

rentrer, par cette pluie ! Et, le lendemain, il a dû sortir tout de suite... En tout cas, il est revenu au milieu de la nuit. Quel remue-ménage ! Toi-même, tu as passé deux fois devant ma porte...

— Oui, il était malade. Dans un état à ne pas mettre le nez dehors, je te le jure !

— C'est qu'il avait eu plus de chance que moi et qu'il ne s'était pas saucé pour rien... Ne crois-tu pas qu'il faut être fou pour courir la campagne par des temps pareils ? Bien sûr, il y a quelque femelle dans l'affaire ; ce n'est pas malin à deviner. Mais il aurait pu la rejoindre à d'autres moments. Sans doute qu'à Paris, il court jusqu'au matin et dort le jour... Il n'a pu résister, même à Liogeats... Mais, Catherine, qu'est-ce que tu as ?

Elle s'était laissée tomber sur une chaise, le buste raide. Elle balbutiait :

— Ce n'était pas lui, Andrès. Il ne faut pas que tu l'aies vu ; d'ailleurs, tu ne l'as pas vu. Tu n'as entendu sortir personne durant ces deux nuits, tu me le promets ?

Tout à coup, sa petite figure toute blanche s'inclina sur l'épaule droite.

— Catherine :... Mais qu'est-ce qu'elle a ?...

Il la prit dans ses bras, l'étendit sur un vieux divan crevé où ils se battaient autrefois. Elle ouvrit presque tout de suite les yeux et les fixa sur Andrès à genoux près d'elle et qui lui tenait la main.

— Ce que tu as vu, ce que tu as entendu, c'est un secret entre nous deux, dis ? Jure-moi !

A ce moment, elle se redressa, l'oreille tendue. Un tumulte de voix furieuses venait d'éclater à l'étage des chambres.

— Non, n'y va pas ! supplia-t-elle. Non, Andrès...

Mais il la bouscula, monta quatre à quatre. Le vieux Desbats, en robe de chambre, adossé au mur du palier, cherchait sa respiration. Gradère, les mains dans les poches, ricanait, haussait les épaules, tandis que Mathilde, au comble de la fureur, lui criait :

- Tu t'étais glissé dans la chambre de mon mari pour lui faire peur, pour le rendre malade de peur. Et quand je dis : le rendre malade... Tu es un misérable !

Il essayait de couvrir sa voix :

— Allons ! ma chère, que signifie cette indignation ? Quelle comédie joues-tu ?

— Faites attention ! cria Catherine. Andrès est là.

Mais, serrant autour d'elle sa vieille laine marron, Mathilde tourna un visage tuméfié vers le jeune homme, qui demeurait un peu en retrait, debout sur une marche, accoté à la rampe.

— Tant pis ! gémit-elle. Il faut qu'il sache, qu'il finisse par comprendre...

Catherine lui coupa la parole :

— Pourquoi as-tu quitté papa ? Je t'avais suppliée de ne pas le laisser seul...

— C'est lui qui m'a chassée, Catherine ; il ne voulait pas de moi. Heureusement, j'ai eu l'idée de me relever ...

Le vieux Desbats put enfin articuler :

— Tu lui aurais aussi bien ouvert la porte... Ne nous avais-tu pas déjà trahis ?... Tu es complice de ce qui a dû se passer, l'autre nuit. Tu est de son côté, du côté de l'assassin.

On entendit la voix stridente de Catherine :

— Mais tu ne vois donc pas qu'Andrès est là ?

La querelle s'arrêta du coup. Chaque regard se fixa sur Andrès toujours appuyé à la rampe et qui soufflait, immobile, comme lorsque le taureau, avec l'épée dans le garrot, flageole, ne tombe pas. Seul Gradère lui tournait le dos. Andrès s'approcha de son père, lui toucha l'épaule :

— Es-tu sourd ? N'as-tu pas compris de quel nom il t'a appelé ?

— Une de ces gentilleses dont il a l'habitude ! Tu devrais le connaître, petit. S'il croit que je suis... ce qu'il vient de dire, qu'il le prouve, qu'il m'accuse devant toi.

Chacun sentait le contraste entre ces paroles et le ton dont elles étaient dites, si sombre, si désespéré. Et lui aussi se taisait, maintenant. Ils étaient cinq sur ce palier, au milieu de la nuit, tous plus ou moins proches de cette vérité que Gradère connaissait seul tout entière. Le malheureux demeurait les yeux fixes, pétrifié, sans même s'apercevoir que chacun se retirait furtivement. Il n'entendit pas le bruit des verrous. Et tout à coup, il sursauta : il était seul avec Andrès.

— Va te coucher, papa. Tu as la fièvre.

— Oui, dit-il, j'ai pris froid. Je croyais que ce n'était rien. Mais maintenant ma température monte tous les soirs.

Andrès le suivit jusqu'à sa chambre et à brûle-pourpoint, lui demanda s'il pouvait entrer un instant.

— Je suis malade et je tombe de sommeil, supplia Gradère à voix basse. Viens demain matin.

— Un instant, père, et je te laisserai dormir.

Il entra sur les pas de Gradère et ferma la porte. Il regarda autour de lui.

— La chambre de maman... Je ne l'ai jamais vue dans cette chambre... Je ne me la rappelle qu'à Bilbao et qu'à Paris... Où étais-tu pendant que nous habitions l'Espagne ?...

Il répondit que ses affaires le retenaient en France, heureux du tour que prenait la conversation.

— Ta mère, mon petit... quelqu'un, un prêtre, m'écrivait d'elle, il y a quelques jours : « Une sainte, une martyre... »

— Pourquoi, une martyre ?

Déconcerté, il répondit de sa voix mauvaise que les curés exagèrent toujours. Il ricana, haussa les épaules, et brusquement :

— Allons ! oust ! fiche le camp. Je suis rendu.

— Pas avant de savoir ce que tonton Symphorien voulait dire...

— Eh bien ; tu as compris ? répondit-il d'un air excédé. J'étais entré chez lui pour lui parler de Cernès et de Balisaou... C'est mon droit peut-être ? Et il a persuadé Tamati que je voulais le faire mourir de peur... Des fous, ou des menteurs !

— Oui, papa, mais le vieux a crié à Tamati qu'elle était complice de ce qui s'était passé l'autre nuit...

Gradère demeurerait debout, la main sur le loquet :

— Je n'ai pas entendu cela, dit-il enfin. Tu l'as rêvé.

Il revint à petits pas vers son fils, les mains au fond des poches.

— Enfin, mon petit, tu me connais ? Je ne prétends pas avoir une vie édifiante... Un mauvais sujet, oui... mais de là à vouloir la peau de cette vieille fripouille... Est-ce qu'on meurt de peur ? Voyons, c'est enfantin !

Andrès respira profondément : il avait devant lui un homme comme un autre. Tous ici devaient avoir l'imagination malade et lui-même n'avait pas résisté à la contagion.

— Mais aussi, papa ! tu dis des choses effroyables... L'autre soir, à

propos de Tamati...

— Ah ! si l'on se met à prendre au sérieux toutes mes idées ! Voistu, à Liogeats, vous ne comprenez pas l'ironie.

Il était assis sur la chaise-longue, dans une attitude abandonnée et parlait à Andrès la tête levée :

— A Paris, nous disons n'importe quoi, on peut risquer les propos les plus énormes. Tout passe, les gens savent mettre au point. Ici, il faut rendre compte de chaque boutade, c'est accablant ! Ah ! on peut dire que vous n'entendez pas la plaisanterie ! Voilà pourquoi la province semble inhabitable pour peu qu'on ait vécu à Paris...

— Tu aurais dû te défendre mieux : tu vois ce qu'ils sont arrivés à croire...

Andrès souriait, détendu. Et Gradère, lui aussi respirait : il l'avait repris ; il veillerait maintenant à ce qu'on ne lui montât plus la tête. Le difficile était de le mettre en état de tout entendre sans rien croire. Il fallait jouer le jeu à fond.

— Ce vieux Desbats, tout de même ! Ce que la bêtise, la haine et la peur combinées peuvent faire naître dans un cerveau malade ! Tu ne me croirais pas si je te racontais l'histoire de voleurs qu'ils sont en train d'échafauder à mon sujet ! Et le plus drôle c'est que le point de départ en est une canaillerie du vieux dont je vais te faire juge.

Il parlait d'abondance, se fiant à son inspiration, et d'un air d'indulgente moquerie qui agissait sur Andrès :

— Je ne suis pas un ange : le vieux a fini par découvrir une bonne femme avec qui j'ai fait les cent coups dans ma jeunesse et qui a des lettres de moi... je ne te dis que ça ! Au point de vue érotique, ça vaut son pesant d'or ! Croirais-tu que pour m'obliger à déguerpir d'ici, il a eu recours à cette vieille p... et que ce salaud-là avait résolu de lui payer le voyage de Liogeats...

Comme Andrès l'interrompait pour savoir qui lui avait vendu la mèche, il hésita un instant avant de nommer Tamati.

— Elle m'aime bien, tu sais !

Il avait oublié que tout à l'heure elle l'avait traité de misérable devant Andrès. Mais lui s'en souvenait. Pourtant, il garda le silence.

— Eh bien ! mon vieux, comme la p... n'est pas arrivée le jour où il l'attendait, il s'est mis dans la tête... Eh bien oui, tout simplement... que je l'ai supprimée !

Le silence d'Andrès tout à coup l'intimida. Il se sentit troublé, et

en même temps comprit que le petit s'apercevait de ce trouble. Il voulait payer d'audace et appuyait trop, tout en ayant conscience de donner des précisions inutiles, sans avoir la présence d'esprit d'enrayer.

— Seulement, ils n'ont pas de chance, tu comprends ? dans leur idée, la chose se serait passée lundi soir. Or, justement, ce soir-là, j'étais au fond de mon lit.

Andrès répéta à mi-voix : «Lundi soir... »

— Tamati pourra te le dire, elle m'a soigné une partie de la nuit...

Il faisait fausse route, décidément. L'atmosphère entre eux s'était de nouveau épaissie. Le garçon ne le regardait pas, mais Gradère savait ce qu'eût été ce regard. Dans le silence du milieu de la nuit, ni le fils, ni le père ne trouvaient plus une seule parole. Andrès, le dos voûté, alla vers la porte, et c'était maintenant Gabriel qui aurait voulu le retenir pour parler de choses indifférentes : il le rappela en vain, l'enfant ne s'était même pas retourné.

Andrès ne gagna pas sa chambre, descendit, alluma le lustre du vestibule et poussa un léger cri : Catherine était encore là. Il lui dit seulement :

— Tu n'es pas couchée ?

Mais il ne la repoussa pas. Ce qu'il portait était trop lourd. A qui ne se fût-il raccroché, dans ce moment de son destin ? C'était Catherine qui se trouvait là, ce fut contre elle qu'il s'abattit en gémissant. A peine avait-elle vacillé. La fille frêle soutenait le jeune chêne foudroyé qui la recouvrait de son feuillage plein de pluie. Elle prenait sa part d'une terrible douleur : quelque chose enfin qu'ils partageaient ! Parce qu'ils avaient rompu ensemble ce pain noir, tout leur serait commun désormais. Ils mêlèrent leurs larmes. Mais tandis que lui, de toute sa puissance, aspirait à la mort, elle, les yeux clos, comme un enfant qui tette, la figure écrasée contre le sein, elle buvait pour la première fois à cette source brûlante, elle se repaissait de ce vaincu.

XVIII

LE lendemain, qui était le premier vendredi de décembre, après la messe, le petit Lassus traversa le chœur, entre-bâilla la porte de la sacristie et jugea du premier coup d'oeil que l'action de grâce de M. le curé serait longue et qu'il n'aurait pas le temps de lui parler avant l'heure de l'école. Il s'en alla donc et Mathilde, qui avait assisté à la messe, entendit s'éloigner le claquement des petits sabots. Elle demeura seule dans l'église, attendant la sortie de l'abbé Forças.

Elle ne priait pas, sensible à ce vide, à cet abandon. Tout appel se perdait, sous ces voûtes salpêtrées, devant cet autel surchargé de vases dédorés, de fleurs artificielles... Que lui importe au fond ? C'est un homme qu'elle est venue chercher ici, ce matin ; un homme qui l'écouterait peut-être, qui essaierait de la comprendre, qui lui enseignerait ce qu'elle doit faire ; et il n'y aura plus qu'à obéir. Un jeune homme... mais il est prêtre. Et la question ne se pose pas de savoir s'il est de force à supporter ce dont elle va se décharger sur lui. On peut tout exiger de cet enfant, puisqu'il est prêtre. Il n'existe pas d'abomination dont nous n'ayons le droit de salir son esprit, d'enténébrer son cœur.

Que fait-il ? Une horloge bat pesamment. Un coq chante très loin. Mathilde entend le bruit déchirant des scieries. Toute la vie est ailleurs et cette église ressemble au cœur mort d'un corps vivant. La vie est partout ailleurs qu'ici. Pour passer le temps, Mathilde se remémore ce qu'elle est venue dire. Elle présentera les choses sous le meilleur jour, en ce qui la concerne. La confession d'une femme n'est presque jamais un acte d'accusation. Voici près d'une demi-heure que Mathilde attend. L'abbé serait-il parti sans qu'elle l'ait aperçu ? Elle s'étonne de ne pas l'entendre tousser, remuer une chaise, fermer un placard. Elle se lève avec impatience, entre délibérément dans le chœur, esquisse une génuflexion courte, pousse la porte de la sacristie et s'arrête.

Elle ne voyait rien que de très ordinaire : après sa messe, un jeune prêtre à genoux sur le carreau s'attardait un peu. Il avait la tête légèrement penchée vers l'épaule gauche, les yeux fermés, les mains appuyées contre un de ces tabourets destinés aux enfants de chœur et qui les obligent à se tenir droit. A l'entour régnait du désordre, parce que le petit Lassus n'avait pu ranger les burettes, ni l'aube, ni la chasuble. Non, rien d'extraordinaire. Pourtant Mathilde savait

qu'elle aurait dû s'en aller, qu'elle dérobaît un secret. Les plus humbles objets de cette sacristie de campagne, les burettes, le plateau de métal, la vieille fontaine et l'essuie-mains pendu au mur, se détachaient dans une lumière intemporelle qui sourdait de cet homme pétrifié. Comme dans une autre étoile, un chien aboyait et le gémissement de la scierie se rapprochait avec le vent, puis s'éloignait. Mathilde entendit un soupir ; elle s'en alla à reculons, sans tirer la porte et regagna sa chaise.

Dès la sortie de l'école, le petit Lassus courut à l'église. Il reconnut, à une sorte de chuchotement alterné, que M. le curé était au confessionnal. Après examen des chaussures de la pénitente qui apparaissaient sous le rideau de lustrine, l'enfant pensa que c'était la dame du château qui avait assisté à la messe. Voilà qu'elle revenait à M. le curé ! Il allait être bien content. Comme elle ne se décidait pas à sortir, le petit Lassus mit un peu d'ordre à la sacristie, puis revint dans l'église. La dame était toujours là. Qu'est-ce qu'elle devait avoir à dire comme péchés ! S'il avait voulu se mettre tout près, il en aurait entendu ! Le petit Lassus s'assied le plus à l'écart possible, devant l'autel de la Vierge, tire de sa poche un chapelet qui est plein de nœuds et qu'il met beaucoup de temps à démêler. De loin il surveille les souliers sous le rideau de lustrine : il y en a un qui s'agite par instants, qui frétille, puis s'apaise. Onze heures sonnent. Sa tante va s'inquiéter. Le petit Lassus fait une génuflexion, sourit à la sainte Vierge, louche une dernière fois du côté des bottines de la dame et quitte l'église dans un grand bruit de galoches.

XIX

EN rentrant, Mathilde trouva la maison plus silencieuse qu'elle n'avait jamais été. La scène de la nuit précédente, où ceux qui souffraient sous ce toit tout à coup s'étaient rejoints au bord de la vérité pressentie, n'eut aucun prolongement. Chacun recula devant la lumière, se tapit à l'écart, dans l'attente de ce qui allait peut-être surgir. Il n'y eut rien d'autre qu'un chassé-croisé entre Catherine et sa mère : la jeune fille occupa auprès d'Andrès la place jusqu'alors dévolue à Mathilde; et celle-ci relayait Catherine auprès du vieux Desbats qui battait la campagne, à l'idée qu'il avait fait venir Aline, qu'il serait compromis.

Gradère, se sentit exclu de la communauté familiale, au point que sa présence corporelle dans le château de Liogeats avait perdu toute importance : il pouvait partir, rester, son retranchement était accompli : pareil à ces pins frappés de maladie, qu'on entoure d'un fossé pour qu'ils ne répandent pas la mort, pour qu'ils crèvent seuls. Jamais il ne rencontrait le regard d'Andrès, pourtant si peu habile à se dérober. De lui-même, il renonça aux repas de famille. Une brouille avec Desbats lui servit de prétexte pour prendre pension chez Lacote. Il revenait coucher au château mais s'y glissait à l'heure où chacun avait regagné sa chambre.

L'hiver régnait. Andrès qui tuait beaucoup de bécasses et de lièvres, chassait aussi le canard à la tonne, durant les nuits propices, dans le marais de la Teychouère. Il acceptait la compagnie de Catherine. Aurait-il supporté d'être seul ? Bien que jamais il ne fût question entre eux de ce qui occupait continuellement leur esprit, sans doute Andrès n'aurait pu souffrir la présence d'une femme ignorant ce qui le torturait. Catherine savait, Catherine attendait comme lui : côte à côte ils ouvraient les journaux (jamais on n'avait tant lu de journaux à Liogeats) et, leurs deux têtes se touchant, ils allaient droit à la colonne des faits divers, la parcouraient du regard, puis la reprenaient depuis le commencement.

La jeune fille ne manifestait plus rien qui ressemblât à un mouvement passionné, soucieuse seulement du confort matériel d'Andrès, attentive à l'entourer d'une protection constante mais discrète. Les dimanches sans pluie, il s'entraînait loin d'elle, avec ses camarades, pour les matches du printemps. Chaque fois qu'il sortait en vue d'une affaire précise : marché à débattre, visite d'une

métairie, elle le laissait aller seul, et il arrivait que ce fût lui qui, rentrant à la nuit, criait dès le vestibule : « Tu es là, Catherine ? » Elle apparaissait aussitôt. Il trouvait naturel qu'elle s'agenouillât, comme avait toujours fait Tamati, pour lui enlever ses souliers de chasse. Si sa veste canadienne ne l'avait pas suffisamment protégé, elle l'obligeait à changer de linge. Elle entraît librement dans sa chambre. Et Mathilde observait tout cela sans rien dire.

A mesure que l'hiver avançait, Catherine se relâcha davantage de sa surveillance. Un après-midi, comme Andrès suivait seul à cheval le chemin de Balisaou, en traversant le lieu dit « la Roche », il vit un homme accroupi au soleil, au bord d'une sablière abandonnée. Andrès arrêta sa monture et reconnut son père qui écrivait sur ses genoux. Tournant bride aussitôt, il rejoignit la grand-route.

L'homme écrivait : « A quoi bon vous raconter « la chose » ? Mathilde a sans doute usé de la permission que je lui ai donnée, et vous savez ce qu'elle sait. De tout ce que j'ai commis, l'acte le moins criminel puisqu'il y allait de ma vie... Et pourtant à mes yeux (que c'est étrange !) le seul irrémédiable : le reste ne pèse pas un fétu au prix de ce meurtre. J'imagine les raisons que me donnerait un homme de votre espèce : plus immonde était la victime et plus irréparable apparaît le geste qui la rendit aux ténèbres. J'ai connu un vieux prêtre à Luchon... (je vous ai cité une de ses paroles, vous rappelez-vous ?...) qui à cause de cela condamnait la peine de mort. Ai-je détruit la dernière chance de salut d'Aline ? La justice de votre Dieu s'est-elle servie de moi ? Quelle folie, monsieur l'abbé ! J'entre aisément dans vos imaginations, comme vous voyez... Mais heureusement qu'il n'y a rien, rien — rien qu'une charogne de plus à deux pas de moi, car je vous écris sur mes genoux dans cette sablière où nous nous sommes tant amusés, les petites Du Buch et le petit Gradère, voici bientôt quarante années.

» Le soleil s'est éteint, il fait froid, et je tousse depuis les deux nuits qu'il m'a fallu passer dans cet endroit. Je vous le confie, ne pouvant plus m'en ouvrir à personne. Plus d'atmosphère respirable entre moi et les autres. Je cherche en vain le regard d'Andrès. Andrès m'a jugé. Il est perdu pour moi, je l'ai bêtement perdu. Moi si habile avec les renards, j'ai été possédé par cet innocent. Tout m'est égal maintenant puisque je l'ai perdu et à jamais : on est sans pouvoir sur un garçon aussi simple. S'il lisait un peu, s'il était frotté d'idées, il « romancerait » la situation, se créerait un devoir à mon égard, peut-être... Mais qu'attendre de cette brute chérie ? Il réagit comme ceux qui crient : à mort ! sur le passage d'un assassin.

» Rien n'a éclaté encore, du moins dans la presse. Quand se

décideront-ils ? Moi je ne puis plus attendre. S'ils continuent de se taire, je réunirai un conseil de famille et « me mettrai à table ». J'ai souvent imaginé la scène : dans la chambre du vieux Desbats. Je leur dirai que j'ai défendu ma peau, que je n'avais pas le choix des moyens, que ce n'est pas moi qui ai appelé cette femme à Liogeats, que de toute manière il y aurait eu une victime et que j'ai prévenu le coup. Je sais bien que j'aurais pu fuir comme le voulait Mathilde... Mais non : Mathilde feignait de le vouloir; en réalité, elle comptait sur moi, elle espérait de moi le bonheur, tout simplement ! Qui donc m'a retenu au bord du crime ? Qui a tenté un geste ? Vous-même, je vous ai vu la veille... J'ai couru après vous, dans la pluie; vous m'avez regardé sans amour (et quand je dis : sans amour !). De quel ton officiel, très « curé », vous avez prononcé : « J'appartiens aux âmes ! » Chéri, va ! Cette main que je tendais vers vous, le crépuscule vous a permis de ne pas la voir. Vous avez fait semblant de ne pas la voir. Non, mon pauvre enfant, je ne vous accuse pas. L'eussiez-vous pressée avec effusion, cette main, elle n'en fût pas moins, dans la nuit de lundi à mardi, devenue criminelle... Non, rien n'eût été changé... Mais comprenez-moi : je voudrais que vous, du moins, pensiez à l'être que je suis, sans trop d'horreur, parce que vous savez, monsieur l'abbé, la jonchée ? c'est moi qui l'ai enlevée, le soir de mon arrivée à Liogeats... (mais peut-être ignorez-vous de quoi je veux parler).

» Je vous remercie de m'avoir écrit. J'ai déchiré votre lettre... j'ai été forcé de la déchirer. Que je le regrette! Quoiqu'elle fût un peu officielle, un peu guindée, je la relirais maintenant, j'essayerais de comprendre... Mais comment pouvez-vous supposer que je croie au démon ? Vous me prenez pour un enfant ? D'ailleurs il ne voudrait pas que je croie en lui. Et que signifie : aimer Dieu ? Un mouvement affectif à l'égard d'une entité ? c'est impensable. Aimer est un acte charnel. Vous transposez, mon pauvre abbé, vous transférez comme on dit aujourd'hui. Vous... mais à quoi bon insister ? je connais d'avance votre réponse : vous avez mis vos doigts dans les trous des plaies de votre Dieu, dans l'ouverture du côté, votre tête a reposé contre sa poitrine... Que c'est étrange! un enfant brave et noble tel qu'Andrès n'a pas la plus lointaine idée de ce monde invisible, de cet océan dont la marée de toutes parts nous ronge. Et un être aussi couvert de souillures et de sang que je le suis se représente assez bien ce que vous faites, chaque matin, dans votre église vide, ce qui s'accomplit là... Au point que j'imagine votre silence, votre joie... »

La nuit insidieuse gagnait le sous-bois. Depuis un instant déjà, Gradère ne voyait plus ce qu'il écrivait. Il écouta sur les pins le chuchotement de l'averse, mais ce n'était pas la pluie épaisse qui

avait recouvert le crime et il l'entendit tomber assez longtemps avant de sentir les premières gouttes. Sans le savoir, il reprenait à son compte l'idée d'Andrès : il déboutonnait sa chemise. Le vent mouillé du crépuscule s'insinuait sous ses vêtements. La pluie coulait sur cette maigre poitrine que Mathilde avait vu étinceler d'eau, autrefois, pendant les grandes vacances, au-dessus de l'écluse. Le corps qui pourrissait à quelques mètres ne lui faisait pas peur. Aucun remords ne l'avait attiré à la Roche, mais peut-être l'horreur de sa solitude.

Il toussait, il avait la fièvre et avançait avec peine. En passant devant le presbytère, il glissa le papier plié sous la porte. N'importe qui risquait de le lire... Mais l'abbé n'avait pas de servante. Il s'arrêta chez Lacote et but un Pernod et vida, en mangeant, une bouteille de vin. A la table d'hôte, trois voyageurs de commerce se disputaient au sujet des avantages ou des inconvénients de l'auto dans la pratique de leur profession. Ils se livraient à des calculs : « Ah ! mais pardon ! vous ne tenez pas compte de l'amortissement... Prenez l'essence au prix d'aujourd'hui... Evidemment, l'usure des pneus, il y a une question de chance... » Ils parlaient tous à la fois avec une passion extraordinaire. Gradère, un peu ivre, ne perdait pas un mot comme si sa vie eût dépendu de ces hommes. Il essuya ses lèvres et alla remettre sa serviette dans un casier.

Du bout de l'avenue, il vit la lumière du château, cette lueur de lampe dans les ténèbres vers laquelle il se fût hâté s'il avait été un homme comme les autres; et des visages se seraient tendus, et il aurait rejeté d'une main les cheveux d'Andrès pour le baiser au front.

Il fit exprès de gravir lentement le perron avec le plus de bruit possible, pour donner le temps à ceux qui se trouvaient peut-être dans le vestibule de fuir avant qu'il ait passé le seuil. Il entendit en effet des pas précipités. Pourtant quelqu'un était demeuré et paraissait l'attendre : Mathilde, qui avait atteint, à force d'indifférence et de placidité, à enlever toute signification au ravage de ses traits. Il fit semblant de ne pas l'avoir aperçue et s'engagea dans l'escalier. Mais elle l'appela :

— Tu as vu ?

Elle tenait à la main un journal de Paris : le seul qu'il eût négligé de lire, depuis deux ou trois jours, et lui montra en troisième page une information, imprimée en caractères rassurants : « On est toujours sans nouvelles d'Aline X..., cette ancienne femme galante qui avait quitté, le 25 novembre, la pension de famille où elle logeait depuis plusieurs mois, rue de la Convention. Elle avait averti

sa logeuse qu'elle serait de retour le surlendemain, et n'avait emporté aucun bagage ni laissé d'adresse. On n'a trouvé dans sa chambre aucun document susceptible d'apporter la moindre lumière sur cette étrange disparition. Mais on assure que des indications sont parvenues qui orienteraient les recherches de la justice d'un certain côté. On comprendra les motifs qui nous obligent pour le moment à la plus grande réserve. Un familier d'Aline X... qui d'ailleurs avait quitté Paris plusieurs semaines avant la disparition de cette femme, est activement recherché. On suppose qu'il pourrait donner à la justice des renseignements utiles. »

— C'est drôle, dit Gradère, moi qui lis tous les journaux depuis... enfin tu me comprends ! Et celui-là avant tous les autres... Pour une fois que je le néglige...

Mathilde, sans avoir l'air de l'entendre, se retirait déjà. Il la rappela avec angoisse :

— Que dois-je faire ? Partir, n'est-ce pas ? Envoyer un télégramme au juge d'instruction ? Il ne faut pas que j'aie l'air de me dérober... Tu ne redescends pas, Mathilde ?

Elle répondit, penchée sur la rampe :

— Il me semble aussi... mais c'est ton affaire.

Quelqu'un pourrait t'aider : l'abbé Forcas...

Elle monta vers les chambres, et il resta seul. Un bruit régulier venait de l'arsenal où Andrès faisait des cartouches. Gradère alla jusqu'à la porte. Il n'osait entrer, se décida enfin. Catherine tricotait, sous la lampe, à côté d'Andrès. Des lunettes à tige de métal la transformaient en une petite vieille. Tous deux interrompirent leur travail.

— Je pars demain matin par le train de six heures. Je pense être de retour à la fin de la semaine.

Ils se levèrent. Andrès murmura :

— Alors, à bientôt... et tendit une main molle.

Gabriel regardait au mur le fusil à aiguille du vieux Gradère. Andrès suivit la direction de son regard. Lui, qui ne devinait jamais rien, comprit-il cette fois l'idée paternelle ? Gabriel, en tout cas, se rendit compte de ce que pensait son fils, de ce que son fils désirait, peut-être... (De ces natures droites, comme il y en a dans l'armée, qui jugent tout simple de laisser un revolver sur la table du camarade qui a triché ou volé.) Ou peut-être Gradère imaginait-il tout cela ? Il sortit sans tourner la tête. Qu'il eût été étonné, s'il était

revenu sur ses pas, de voir Andrès soudain effondré, la tête dans les genoux de Catherine, et sanglotant !...

Gradère traversa à tâtons la salle à manger, le vestibule. On avait déjà verrouillé l'entrée. La nuit n'était pas froide, il ne gelait pas. Mais Gradère avait négligé de prendre son pardessus. Le ciel plus clair le guidait entre les deux noires murailles de pins. Il allait vers le village dont une seule vitre était éclairée : la lampe de l'abbé. « Il a trouvé ma lettre, il est obligé de penser à moi. » Soulever ce heurtoir... Une fenêtre se serait ouverte au premier, une voix aurait demandé : « Qui est là ? » mais que répondre ? Quelle raison donner à l'abbé de cette visite nocturne que lui a suggérée Mathilde ? Lui demander conseil ? Comme si Gradère pouvait douter du conseil qu'il recevrait d'un être de cette espèce ! « Allez vous livrer à la justice, acceptez le châtiment, remettez-vous entre les mains de Dieu... »

L'homme gelottant s'assied sur les marches dont les rides sont déjà familières à ses mains. Il les touche comme il caresserait une joue un peu creuse. Il tousse, mais il sait depuis le séminaire qu'on ne se rend pas malade à volonté. Il commettait alors les pires imprudences pour aller se faire gâter par les sœurs de l'infirmerie, et il n'attrapait jamais rien. En revanche, sa pleurésie lui est venue après une seule promenade sous la pluie... Ainsi s'égarait-il dans les pensées les plus ordinaires, blotti contre cette porte, au moment d'entrer en scène, et de jouer sa tête. Au fond, il ne croyait pas qu'il dût jamais la jouer, et voilà pourquoi il demeurait calme, comme un homme traqué en apparence, mais qui sait que derrière lui s'étend un immense pays secret, avec des lignes de retraite en profondeur. Non qu'il pensât à la suggestion muette d'Andrès (à ce qu'il avait imaginé être une suggestion d'Andrès). Rien au monde ne l'aurait décidé à fermer la bouche sur le canon d'un revolver, à appuyer sur la gâchette. Rien au monde. Et pourtant il s'éloignerait de sa vie, il sortirait de son destin, il échapperait à cette atroce logique, à cette combinaison de mobiles et d'actes qui après un demi-siècle l'avaient ramené, la nuit, avec Aline, à la Roche, dans ce sable de son enfance... Sa toux résonnait étrangement au milieu d'une calme nuit d'hiver. Mais à Liogeats, quelle nuit est jamais silencieuse ? Le plus léger souffle du ciel est capté par des milliers de pins sonores (comme s'il y avait toujours quelque part un Dieu endormi.) Le Balion ruisselle éternellement, se brise contre des pierres où l'océan des premiers âges a laissé l'empreinte de valves et de coquilles.

Une fenêtre s'ouvrit, une voix demanda : « Qui tousse ? » (Enfin ! ce qu'il attendait depuis une heure...) Il tressaillit, mais ne répondit pas. Derrière la porte, un pas précipité retentit sur les marches, puis

sur les dalles de l'entrée. Gradère n'était pas évanoui, il ne feignait pas non plus de l'être. Il se faisait objet, simplement, sans parole, sans gestes, sans regard : une pierre — bien que maintenant la lumière de la lampe tombât sur sa figure. Il était pris par les aisselles. C'était vrai qu'il pouvait à peine se tenir debout.

L'abbé ouvrit une porte à gauche : la cuisine. Il fit asseoir Gradère dans une fauteuil de paille, jeta du sarment sur les braises. Il lui toucha le front, le cou.

— Vous ne pouvez rentrer maintenant au château, dit-il. Je vais toujours vous faire un lit.

Gradère resta seul dans cette cuisine morte. Déjà le feu était retombé. Il y avait sur la table, éclairés par la lampe, dans une assiette creuse, un reste de pommes de terre bouillies, une boîte à sardines vide, un quignon de pain.

L'abbé revient, il le prie d'attendre encore un peu parce que les draps sont trop humides. Il remplit d'eau chaude un cruchon et sort de nouveau.

— Maintenant... dit-il.

L'abbé aide Gradère à se lever. Mais le malade marche seul, d'un pas rapide : il sent l'écurie. La chambre est vaste, assez confortable : tapis, glace entre les deux fenêtres, commode d'acajou, fauteuil voltaire, pendule sous globe, deux flambeaux... Tout ce que l'abbé possédait en ce monde avait été réuni dans cette pièce. Tandis que Gradère se déshabille en hâte, il renifle une odeur, un parfum... Parbleu ! c'était la chambre de la sœur. Il s'étendait sous les couvertures, poussait la bouillote de ses pieds. Quelle béatitude ! Qui viendrait le chercher ici ? Quelle puissance humaine le disputerait à ce prêtre qui est son répondant ? Mais quoi ? Ne doit-il pas partir demain matin par le train de six heures ? Télégraphier au juge d'instruction ? Il cherche le regard de l'abbé à peine éclairé et dont l'expression lui échappe. Il essaye de lui parler, s'explique mal, se rend compte qu'on croit qu'il a le délire, s'obstine. L'abbé l'interrompt : il dit qu'il a vu cette après-midi M^{me} Desbats et qu'il a lu l'information du journal... Il rassure Gradère, lui conseille d'écrire une lettre d'ici; au besoin l'abbé y ajoutera un mot de sa main. On enverra sans doute une commission rogatoire... Sa présence au presbytère peut s'expliquer aisément par sa brouille avec Symphorien Desbats.

— Je ne vous fais pas commettre de mensonge, au moins ?

Le criminel éprouve sans effort tous les scrupules qu'il imagine dans cet innocent. L'abbé hausse les épaules :

— Dès qu'il fera jour, j'irai chercher Clairac. A lui aussi nous dirons qu'une brouille de famille vous oblige à prendre pension chez moi.

Alain décide de tout, comme s'il avait prévu ces circonstances, comme s'il y avait réfléchi depuis plusieurs jours. Considérant de loin le malade enfin assoupi, il songe : « Je ne savais pas que je l'attendais. » Il se rapproche, surmonte sa répulsion, observe ce visage brûlant. Rien n'est venu à bout de ce dessin si pur du front, du nez, de la bouche : ni le temps, ni les crimes n'ont altéré cette face indestructible. « Le voilà tel que vous me l'avez livré, celui que j'ai repoussé, et que cette nuit j'accueille enfin, ne pouvant rien faire d'autre que de l'accueillir. » Tout ce que cette présence sous son toit risque de déchaîner à nouveau, Alain l'accepte d'avance sans essayer de se le représenter. Que sa conduite épouse les circonstances, aveuglément ! Il baisse l'abat-jour de la lampe, prend son chapelet, se recueille, s'endort.

Au milieu de la nuit, Gradère se réveilla. Il se rendit compte qu'il entendait depuis quelques minutes ou quelques heures un léger grognement. La tête de son garde-malade ballottait sur le dossier du fauteuil. Lui-même se sentait moins chaud, beaucoup mieux qu'il n'avait été depuis longtemps. Non, il ne se souvenait pas d'avoir jamais été si calme. Un regard du côté de la fenêtre le rassura : aucune lueur n'indiquait l'approche de l'aube. Elle durerait encore, cette nuit bénie ! Le vent était tombé, et les cimes tourmentées ne se plaignaient plus, sous ces étoiles de l'hiver, d'un peu avant l'aurore, que la plupart des hommes ne connaissent pas.

Les yeux de Gradère s'étaient posés sur Alain endormi, et il éprouvait un sentiment très étrange et très fort — l'illusion que c'était lui, ce jeune prêtre dans ce fauteuil, qu'il avait été dans une autre vie ce jeune homme en noir, un peu trapu, avec une figure usée. Dans une autre vie, ou dans la pensée de Quelqu'un ? Et comme sous la lampe, il observait avec une attentive tendresse ce double de lui-même, il fut tout à coup saisi par ce grognement animal du garçon assoupi; il remarqua cette mâchoire inférieure décrochée, cette lèvre qui avançait, épaisse et presque saignante. De cette face sans regard, l'âme s'était retirée. Aucun rayon ne sourdait plus de ce cœur pur pour éclairer du dedans une figure de jeune brute. « Et lui, il aurait pu être moi... » Alain aurait pu céder à l'influence de sa sœur, choisir de s'abandonner, de se livrer à des soifs obscures... Ces soifs dont l'enfant avait eu horreur dès qu'il en avait pris conscience... Mais il aurait aisément vaincu cette horreur, comme avait fait Gradère. Il se serait accoutumé à ses monstres secrets. Il les eût apprivoisés, flattés, nourris, gavés au delà de

l'assouvissement...

L'abbé se réveilla en sursaut. Gradère ferma les yeux, sentit une main tâter son front, entendit un bruit sourd contre le plancher : Alain s'était mis à genoux et lisait son bréviaire. Après un temps assez long, il le posa sur la table de chevet et sortit à pas de loup. Alors Gradère se souleva sur ses oreillers, prit le livre noir, l'ouvrit au hasard et tomba sur une image où était reproduit le Christ des pèlerins d'Emmaüs de Rembrandt. Au verso, il lut ceci : *Souvenir de mon ordination sacerdotale, 3 juin 19... ALAIN FORCAS, prêtre. Tu marcheras par devant le Seigneur — pour enseigner le salut à son peuple, la rémission des péchés, la tendresse de sa miséricorde, apportant la lumière à ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, afin de diriger nos pas dans la paix.*

Gabriel reposa le bréviaire sur la table, s'étendit, dans un état de lucidité calme. Du fond de son crime, il voyait cette destinée, aux antipodes de la sienne, et pourtant proche : il aurait pu absoudre, éclairer, délivrer, tout en restant ce même être, Gabriel Gradère. Le seul pauvre mérite dont un homme puisse devant Dieu se prévaloir, c'est d'avoir accepté d'être choisi — du moins lorsqu'il appartient à la race de ceux aux yeux desquels rien n'est au monde qui ne soit délices. Nous n'avons qu'une vie : Gradère serait peut-être pardonné, mais il ne serait plus jamais cet enfant qui s'éveille un matin des grandes vacances, qui se déchausse pour sentir à ses pieds la brûlure du sable, et dont les jambes sombres divisent le courant du Balion. Il avait à jamais dépassé cet endroit de la route où ceux qui sont appelés par leur nom doivent se lever et quitter tout.

EPILOGUE

EH bien! voilà, dit Mathilde, en gravissant le perron, les choses se sont passées le mieux du monde...

Ils étaient tous les trois debout sur le seuil, Catherine, Andrès et le vieux Desbats, unis dans la même attente anxieuse, suspendus à ses lèvres. Mais Mathilde ne parla pas tout de suite. Elle avala de l'air, ferma un instant les yeux. Il avait plu. Des hannetons bourdonnaient, le vent d'est était passé sur tous les lilas du village.

— D'après ce que m'a rapporté le curé qui assistait à l'interrogatoire, le juge a traité Gradère comme un grand malade et à aucun moment n'a paru le soupçonner...

Elle s'interrompit, regarda autour d'elle avec inquiétude :

— Mais ne restons pas dehors...

Ils s'enfermèrent dans l'arsenal. Elle continua à mi-voix :

— La justice n'a pas la moindre idée du lieu où s'est rendue cette femme. Et comme, au moment de son départ, Gradère se trouvait déjà ici, en famille, aucun compte n'a été tenu de la dénonciation anonyme, d'ailleurs très vague, qui le désigne. De plus, ajouta-t-elle en regardant son mari, on a pu reconstituer deux lettres (sans enveloppes ni signatures) tapées à la machine où tu as mis en post-scriptum : « Surtout n'écrivez rien qui pourrait éveiller les soupçons de G... Il trouverait le moyen d'empêcher votre départ... » Cela est interprété en faveur de Gradère. Le juge ne doute pas que l'assassin ne soit l'auteur de ces lettres.

— Mais alors, interrompit Desbats avec un accent de terreur, mais alors... je pourrais être mis en cause...

Catherine lui entourait le cou de son bras, en disant :

— Tu es fou, mon pauvre papa !

Mathilde essaya de le rassurer :

— Gradère a très bien répondu qu'il n'avait plus aucune relation dans les milieux que fréquentait Aline : depuis plusieurs années, il n'était plus mêlé à sa vie, en dehors des secours d'argent qu'il lui envoyait. Et, en effet, on a découvert des talons de mandats et un

carnet de dépenses qui prouvent sa générosité à l'égard de cette femme...

Desbats suffoquant répétait :

— Ils vont dire que c'est moi... Je vais être accusé...

Il étouffait. Catherine avait descendu ce qu'il fallait pour lui faire une piqûre. Il ne pouvait plus parler, mais ne détachait pas ses yeux des lèvres de sa femme qui insistait :

— Puisque je te dis que l'instruction va être close. Le juge est reparti pour Bazas; il n'y aura plus d'autre interrogatoire... D'ailleurs Gradère est au plus mal. Clairac assure que l'autre poumon est pris et que ça va aller bon train maintenant. Trop tard pour tenter un pneumo-thorax. En Suisse, on pourrait le faire durer peut-être, mais il ne veut pas entendre parler de quitter le presbytère. Et heureusement que l'abbé y consent. Il est tout de même admirable, notre pauvre petit curé, depuis quatre mois que ça dure... Parce que ce n'est pas drôle... et, à son âge, on risque la contagion.

Desbats retrouva le souffle pour dire que le curé savait bien qu'on lui revaudrait ça et qu'il toucherait la forte somme. Mais c'était vrai qu'il rendait à la famille un fameux service. Mathilde sourit, haussa les épaules et, se tournant vers Andrès :

— Depuis que ça va plus mal, l'abbé veille toutes les deux nuits, la tante du petit Lassus le relaye... Mais il n'en peut plus. Je lui ai dit que tu viendrais le remplacer ce soir. Il t'attend vers onze heures.

Andrès grommela qu'il lui avait plusieurs fois proposé son aide, mais le malade refusait de le voir...

— Oui, par honte... Mais, depuis ce matin, ton père est résigné à cette entrevue. C'est un autre homme, tu sais ? incroyablement changé... Il voulait même se livrer à la justice. L'abbé a eu toutes les peines du monde à le retenir : il n'y est parvenu qu'en lui parlant de toi, Andrès...

Desbats qui s'était levé, accroché au bras de Catherine, se retourna pour crier haineusement :

— Tu ne marches pas, j'espère ? Il a plus d'un tour dans son sac ! Je ne serai pas tranquille avant que...

Mathilde fit signe à Andrès de ne rien répondre. Quand ils furent seuls, elle dit d'une voix neutre :

— Je vais monter chez ton oncle pour délivrer la petite. Va l'attendre devant la maison.

Andrès prit un manteau et s'assit sur une marche du perron, attentif aux grenouilles, aux effarouchements d'ailes dans les lilas mouillés. Chez les Frontenac, deux rossignols s'interrogeaient, se répondaient avec une triste tendresse. Mais Andrès ne s'occupait de ces choses que pour prendre connaissance de la saison, de l'heure, du temps qu'il ferait le lendemain. Ce qu'il cherchait au ciel c'était la direction des nuages.

Il se sentait calme : son père criminel allait mourir, et lui, il épouserait Catherine. La vie redevenait simple et normale. Cette angoisse dont il étouffait depuis quatre mois, l'en voici délivré enfin ! Il n'a pas le droit d'être difficile. Tout ce qu'il a voulu, dans sa vie d'avant le crime, tout ce qui de près ou de loin se confond avec le souvenir de son père, il s'en détache, il y renonce. Qu'on ne lui parle plus de l'amour et de toutes ces bêtises. Il vivrait, il aurait des enfants, il serait riche... Et puis quoi ! Il irait à Bordeaux, de temps en temps, pour tirer une bordée... Pourvu qu'il n'y ait pas de complications, qu'on ne découvre pas une lettre, qu'un témoin ne surgisse pas ! Et le cadavre ? Il avait un soir interrogé Tamati. Elle avait balbutié : « Je ne sais rien... Je sais seulement qu'il est introuvable, qu'on ne le trouvera jamais... » D'ailleurs son père mourant, de toute façon échapperait à la justice...

Il entendit Catherine descendre en hâte l'escalier. Elle respirait vite :

— Nous faisons un tour, mon chéri ?

Elle l'entraîna. Il pensait à elle avec reconnaissance et amitié quand il ne la voyait pas. Mais sa présence l'irritait, et surtout cet appétit qu'elle avait de lui et qu'elle savait mal dissimuler. Ce soir, elle aussi paraissait délivrée. Qu'il s'éloigne enfin, cet orage ! Elle avait payé d'avance, c'était son tour de bonheur maintenant ! Serrée contre Andrès, elle longeait la prairie des Frontenac. Au delà, chantaient encore les deux rossignols, avec une pureté que la distance rendait irréelle. La jeune fille s'écria :

— Regarde donc comme le ciel est clair...

Andrès, indifférent, leva les yeux et, à travers les déchirures des branches, observa cet azur lavé.

— Eh bien, quoi ? demanda-t-il.

— Viens sur le banc.

Elle se blottit contre lui et ne bougea plus. Il s'efforçait de ne pas

la voir.

— Je vais veiller mon père, cette nuit. J'espère qu'il ne me dira rien...

Elle le supplia de ne plus penser à cet homme. C'était fini, toute cette histoire...

— Je suis heureuse...

Il sentit sur son cou des lèvres froides. Alors sa chair se souvint de Tota, se souleva vers la femme perdue. A peine le péril écarté, en ce qui concernait son père, voici que l'autre douleur surgissait, sa vraie douleur, son poison secret, cet amour sans lequel il n'était pas question de vivre. Que faisait-il là, sur ce banc, entre les pattes maigres de cette femelle, de cette mante religieuse ? Et pourtant il n'osait bouger, ne voulant rien compromettre; il faisait le mort.

Catherine savait bien qu'il ne ressentait rien pour elle : un cadavre... Mais elle se satisfaisait de ce cadavre. Elle tenait dans ses bras cet absent bien-aimé. C'est mieux que rien, le corps. A peine du bout des doigts, et comme distraitement (mais en réalité avec quelle application !) elle effleurait le duvet de cette main épaisse.

Et lui, il éprouvait ce qu'aurait ressenti Tota à cette seconde. Il entendit, comme elle l'eût fait, les rossignols chez les Frontenac, et dont l'appel, à cause de la distance, semblait venir d'un monde inconnu. Il découvrit, avec les yeux de Tota, derrière les cordages noirs des branches, cet azur à peine terni, pauvre en étoiles comme si les constellations n'eussent pas été créées encore et cette fraîcheur édenique d'après le chaos. Tout ce qu'il se sentait impuissant à concevoir lui-même, Tota le lui inspirait, tant elle affirmait sa présence en lui; et en même temps, il était Andrès, ce garçon de vingt-deux ans, ce demi-paysan, cette brute : il briserait tout, il rejoindrait Tota, sans demander la permission au petit curé. Il n'avait plus besoin de personne maintenant. Tout de même, ménager Catherine... l'épouser vite, mais après...

La jeune fille, la tête appuyée contre la poitrine d'Andrès, y percevait des battements à peine précipités ; mais sans en rien présager de funeste. Tout à coup, avec un soupir, il la repoussa doucement et parut attentif. Inquiète, elle l'interrogeait du regard. Il répondit à voix basse (comme s'il les entendait pour la première fois de sa vie) :

— Les rossignols...

Mathilde les écoutait aussi, bien que les fenêtres de Symphorien fussent closes. Dans la fumée des cigarettes médicinales, le buste soutenu par des oreillers, il s'était endormi. Mais jusque dans le sommeil l'épouvante le tenaillait, des gémissements lui échappaient, des protestations d'innocence.

Mathilde écarta les rideaux, et colla son front à la vitre. Elle percevait le bruit du Balion rapide sur les cailloux et ce double chant, du côté des Frontenac. Symphorien lui avait recommandé de n'ouvrir à aucun prix : « A cause du pollen et de toutes ces saletés végétales qui augmentaient ses crises... » Mais elle étouffait dans cette chambre fétide. L'odeur de fumée et d'urine l'asphyxiait. Une vitre la séparait de ce rafraîchissement, de ce fleuve lacté, de cette nuit ruisselante sur les derniers lilas, sur les premières aubépines. Ses doigts touchèrent l'espagnolette, hésitèrent...

Déjà elle se ravisait. L'abbé lui avait dit : « Ne vous posez aucune question sur la part que vous avez eue à ce crime. Vous en êtes déliée, je vous l'atteste. Mais à condition d'accepter désormais tout ce qu'exige le service de votre époux : Dieu attend de vous un consentement et un abandon sans réserve et sans retour. » Et d'abord, elle n'avait trouvé que douceur et que repos dans l'obéissance à cet ordre. Ce soir, pour la première fois depuis sa confession, elle se découvre à bout de forces tout à coup.

Est-ce parce que la justice humaine s'écarte de Gradère et que l'ombre de la mort, étendue déjà sur le criminel, va ensevelir cette atroce histoire ? Mathilde se sent étrangement vivante et libre. Pourquoi se lierait-elle, pleine de santé et de force, à ce demi-cadavre dont le sommeil même n'interrompt pas le rôle ? Les autres n'ont pas perdu de temps, ils ont recommencé d'être heureux : oui, Catherine et Andrès... Andrès et Catherine. Ils se promènent à cette heure; ils sont ensemble, ils sont unis... Mathilde laisse retomber les rideaux, se glisse dans le cabinet de toilette. Comme il n'est éclairé que par une lucarne, elle monte, pour atteindre la nuit, sur un tabouret où elle entasse les *Illustrations* reliées que Symphorien feuillette durant ses insomnies. Elle passe la tête dans ce gouffre de ténèbres illuminées, pleines de branches et d'astres, et reçoit sur la figure une haleine mouillée. Les prairies coassantes des Frontenac ont l'odeur des plantes qui poussent dans l'eau. Le vent a tourné et ne sent plus le lilas. La lourde femme dressée grotesquement sur cet échafaudage de livres, les coudes meurtris par les tuiles, prend ce qu'elle peut de cette ombre odorante et saturée. Elle est une femme comme toutes les femmes...

— Mathilde !

Les Illustrations s'écroulent. La voix haletante crie :

— La lucarne ! Je sens que tu as ouvert la lucarne.

Elle rentre dans la chambre en protestant : « Mais non ! mais non ! j'ai renversé le tabouret par mégarde. Dors. Je me couche aussi. » Elle avait posé la main sur ce front chauve, mouillé de sueur. L'atmosphère était si âcre qu'elle se retenait de respirer. De toute sa volonté tendue, elle s'efforçait de prier, sachant d'avance qu'il n'y avait rien pour elle, aucune consolation à attendre de ces mots appris par cœur, où son cœur n'avait aucune part. Elle priait, bien qu'elle appartînt à la race de ces âmes sourdes pour lesquelles aucune réponse de Dieu ne sera jamais perceptible. Elle priait et n'entendait rien, hors le ronflement de l'asthmatique, et très loin, en dépit des fenêtres fermées, au delà des prairies, ce bruit de source interrompue des deux rossignols, et quand ils se taisaient, s'étant rejoints peut-être, la fuite de l'eau rapide sous les aulnes.

La porte fut ouverte sans bruit (comme seule Catherine savait faire). Mathilde vit l'ombre de la jeune fille s'avancer :

— Si tu veux aller respirer un peu, maman ? Andrès est au presbytère : il va veiller jusqu'au matin... Reste dehors le temps que tu voudras : la nuit est merveilleuse.

Mathilde se leva. Elle ne voyait pas le visage de sa fille, mais il lui suffisait de l'entendre pour savoir qu'elle était heureuse. Et cette douceur inattendue de celle qui se sait la plus riche... D'une voix atone, elle la remercia, disant qu'en effet l'air lui ferait du bien.

La lune se levait. Au lieu de suivre l'avenue, Mathilde prit un sentier dont le sable paraissait plus blanc qu'en plein jour et s'arrêta sans hésitation devant un pin, celui où, trente années plus tôt, s'adossait la cabane, le « jouquet ». Il n'avait pas changé : sur le tronc énorme, les entailles de ce temps-là étaient devenues de vieilles cicatrices. La jeune fille d'autrefois y appuya sa joue flétrie. Le front contre l'écorce, les yeux clos, ivre et navrée, elle regardait luire, au fond de son enfance, l'œil bleu du petit Gradère, et tous ils la pressaient : Adila, servante des pauvres infirmes et qui avait été aussi cette fille folle ; Andrès, brute chérie ; la femme appelée Tota, et l'autre qui s'appelait Aline, et ce prêtre... Elle osait enfin contempler ce qui s'était accompli de terrifiant, au long d'un demi-siècle, dans ce coin du monde, entre ces créatures éphémères, sous le regard éternel. Et tout continuerait dans Andrès, dans Catherine, dans les enfants qui sortiraient d'eux — dans Mathilde aussi qui avait cette vieillesse, peut-être interminable, à épuiser (mais le désir, lui, ne s'épuiserait pas !), cette série inconnue d'années

déchirantes. Non ! La mort n'interrompait rien de ce que les morts avaient commencé. Gabriel pouvait disparaître puisque c'est la loi du monde que le venin survive à la bête. Mais lui-même, le petit Gradère à l'œil bleu, de qui avait-il reçu l'affreux dépôt ? Jusqu'où remonterons-nous ? Quels roseaux faut-il écarter pour découvrir la source empoisonnée ?

Et pourtant, Mathilde le savait, il existe une autre force : Adila était sauvée ; l'enfant criminel qui l'avait corrompue était déjà plus qu'à demi engagé dans le ciel. Même à Liogeats, l'espérance humaine criait victoire. L'amour avait vaincu, cet amour dont la face véritable se dérobe au monde... Bien qu'elle n'en reçût aucun secours apparent et qu'elle n'en obtînt aucune réponse, elle s'avancerait de ce côté-là, en aveugle qui croit à la lumière, les mains à la fois jointes et tendues — à cause de cette grâce qui lui avait été accordée, et parce qu'un matin, elle avait contemplé de ses yeux un homme à qui Dieu parlait, dans la pauvre sacristie de Liogeats. Mais ce n'était pas pour elle que Mathilde cherchait le salut, ce n'était pas en vue de son éternité, car ce qui est au delà de la chair ne représentait rien à sa pensée. Créature femelle, tout la ramenait à Andrès. De cette foi tant bien que mal rallumée, son cœur retenait d'abord le pouvoir de souffrir pour un autre. N'y eût-il qu'une infime chance que l'enfant bien-aimé pût en tirer quelque bénéfice... Ah ! elle ne demandait rien d'autre pour consentir à étouffer jusqu'à la mort dans cette chambre fétide.

— Il est temps que j'aille veiller mon père, avait dit Andrès.

Il savait que l'abbé Forças ne l'attendait qu'à onze heures. Mais cette tête de Catherine, il n'en pouvait plus supporter le poids. Elle avait proposé de l'accompagner jusqu'à l'entrée du village sans qu'il trouvât aucun prétexte pour l'éloigner. Dès les premières maisons, il lui souhaita une bonne nuit et poursuivit seul sa route.

Le presbytère recevait la lune en plein, sur sa face salpêtrée. Andrès avait devant lui trois quarts d'heure : il profiterait de sa liberté le plus longtemps possible. Ce n'était pas de son père qu'il avait peur : le malade ne parlait presque plus. Mais l'abbé... Il faudrait soutenir le regard de cet homme... Il avait le don de seconde vue, peut-être, ce curé... Il lirait dans le cœur d'Andrès... Peut-être recommencerait-il ses supplications : « J'ai recueilli votre père mourant, ne me rendez pas le mal pour le bien... Laissez ma sœur en paix... » Qu'opposer à ce chantage ? Andrès ne savait pas

mentir, il n'avait jamais su cacher son jeu. Le mieux serait de répondre évasivement. Qu'il les haïssait, ces êtres qui empoisonnent la vie et s'acharnent à rendre les autres aussi malheureux qu'ils le sont eux-mêmes ! Ainsi ruminait le jeune homme, et cependant il avait contourné la maison. Par-dessus le mur du potager il leva les yeux vers la façade qui regarde le jardin.

La veilleuse de son père y brillait dans le trou d'une chambre. Et d'abord Andrès discerna une forme noire devant la fenêtre ouverte. L'abbé devait être assis sur le rebord, la nuque appuyée au mur, car son profil se détachait en ombre chinoise sur le fond éclairé de la pièce. Le col de la soutane était déboutonné, la tête un peu renversée. Andrès pensa : « Il prend le frais. » Un homme est assis et rien n'apparaît de ce qui le torture. L'abbé venait de s'employer, pendant une heure, à pacifier son malade : Gradère devait communier le lendemain matin, mais pris de panique, il éprouvait à chaque instant le besoin de se reconfesser, quelque ignominie oubliée lui revenant en mémoire. Le jeune prêtre avait réussi une fois encore à lui rendre le calme. L'assassin souriait maintenant aux anges.

Alors, Alain, épuisé, s'était approché de la fenêtre. Sa foi, son espérance, son amour, il en avait comblé cet homme ; il se sentait comme vidé de son trésor. Le Balion, à la distance d'un jet de pierre, faisait des remous au-dessus du trou profond où Gradère avait jeté sa pelle, le soir du crime. Parfois le vent émouvait un peu les peupliers de la rive, et quand le frémissement des feuilles s'apaisait, l'abbé entendait, très loin, deux rossignols perdus. La nuit était humaine, elle respirait. Son haleine endormie venait mourir dans les cheveux d'Alain. Les menthes sauvages du bord de l'eau, les seringas fleuris du village, ce qui restait de lilas se livraient à lui dans ce souffle. A sa droite, du gouffre de la chambre montait (interrompue par une toux, ou par le bruit du crachoir contre la table de chevet) un murmure indistinct d'où se détachait : « Priez pour nous, pauvres pécheurs ».

Il s'en allait en paix vers le ciel, cet ennemi des âmes, cet assassin. Il s'en allait, débordant de joie. Mais l'enfant chaste qui l'avait recueilli sous son toit et sauvé du désespoir, qui l'avait absous, se sentait lui-même, à cette heure, troublé jusqu'à l'angoisse. Non qu'il dût se débattre contre l'une de ces tentations précises qu'à peine apparue il aurait jugulée. Il n'aurait su dire quelle vague détresse gonflait son coeur, quel désir d'attendrissement et de larmes : rien dont il dût avoir horreur, ni même rougir... Et c'était tout de même un désordre immense : ne plus se sentir en présence de Dieu, perdre le contact avec Dieu... Non, il ne l'avait pas tout à fait perdu et, au

plus secret de lui-même, l'amour vivait toujours ; l'amour vivant n'avait pas fini de faire dans cet homme sa demeure...Simplement ce pauvre cœur se détournait un peu vers cela qui existait aussi, vers cette face nocturne de la vie ; il s'ouvrait à ces parfums, à cette odeur de sève. Il y a dans la chambre un mourant qui toujours fut fidèle à la chair, qui a obéi à toutes ses exigences, qui s'y est soumis jusqu'au crime et pourtant il s'endort entre les bras de Dieu. Tout de même, songe Alain, il finit dans la paix... «Mais moi, mon Dieu, je vous ai eu dès le commencement sans partage, je ne vous ai partagé avec personne et ce qui s'émeut en moi en présence de cette nuit, je l'étoufferai sans regret, autant de fois que cela sera nécessaire, parce que c'est vous que j'aime. »

Au bruit de la porte, il tourna la tête et vit Andrès. L'abbé quitta la fenêtre et prit la main du jeune homme qui regardait cette chambre — non le lit où son père somnolait, mais cette chambre, qu'il savait être la chambre de Tota. Le prêtre comprit d'abord que c'était à elle qu'allait la pensée d'Andrès ; et un sentiment de rancune commença de sourdre en lui, une haine dont il eut conscience (accoutumé à se tenir sur ses gardes) et déjà il tournait toutes ses forces contre ce soulèvement sauvage : il essayait de sourire, répondait aux questions que le garçon lui posait à voix basse.

«Regarde, lui soufflait cependant une voix insidieuse, comme il jouit d'être entre ces quatre murs... Que lui importe son père ? C'est à elle qu'il pense, à Tota... Il lui est facile de se la représenter... Il n'en est pas réduit aux conjectures... Personne mieux que lui ne la connaît. Personne ! »

— Comme vous êtes blême, dit Andrès. Vous n'allez pas vous trouver mal ?

L'abbé secoua la tête sans répondre, les dents serrées. Il balbutia qu'il avait besoin d'air et tandis qu'Andrès allait s'asseoir près du lit, il revint à la fenêtre. Les rossignols s'étaient endormis, les peupliers ne frémissaient plus. « Ai-je cédé à cette haine ? se demandait-il, plein d'angoisse. Suis-je encore en état de grâce ? » Dans quelques heures, pourrait-il dire sa messe ? « Après tout, lui souffla la voix, pourquoi ne pas t'abstenir de monter à l'autel demain matin ? Dans le doute... » Mais quelle raison donner au petit Lassus ? Alain aveuglé se raccroche à la loi qu'il a faite sienne : s'abandonner à une folie de confiance ; être confiant jusqu'à la folie... Oui, mais le sacrilège ? Il n'y a pas de confiance qui tienne contre le sacrilège. Sa mémoire implacable lui récite mot à mot un fragment d'évangile :

Mon ami, pourquoi n'avez-vous pas revêtu la robe nuptiale ? Les serviteurs s'emparèrent de lui et le jetèrent dans les ténèbres extérieures

Cependant le malade s'était réveillé et parlait à mi-voix à Andrès. L'abbé, du fond de sa tentation, ne perdait aucune parole : « Je meurs en paix, mon petit Andrès, répétait Gradère, quelle inimaginable paix ! » Alors, dans Alain, la plainte redoubla : Etait-il assez floué, roulé ! Quelle moquerie ! quelle dérision ! Ce criminel serait sauvé, et lui, il était perdu... Malgré ce cyclone à la surface de son âme, une autre voix intérieure, mais étouffée par la distance, s'élevait, traversait un abîme d'angoisse et le touchait au cœur : « Je suis là, ne crains rien. J'y suis, j'y suis, pour toujours. »

Le jeune prêtre appuyait sa tête suante contre le montant de la croisée. (Que de fois, durant ses nuits de veille, avait-il vu et adoré cette croix que la fenêtre dessinait sur la nuit !) A son front, il sentit la meurtrissure du clou énorme, et le sang tiède qui, ruisselant des pieds sacrés, mouillait ses cheveux. Oui, il était né pour ce baptême. L'amour l'étouffait. Il ferma les yeux.

Gradère l'appela ; il eut un sursaut et vint vers le lit. Andrès debout, la tête inclinée, se tenait un peu à l'écart.

— En échange de ce que vous m'avez apporté, que vous donnerais-je sur la terre ? Mais j'ai la promesse du petit... Vous me comprenez ? Ne craignez plus rien de lui. N'est-ce pas, Andrès ? Répète-lui toi-même.

Le garçon, sans se retourner, fit un signe d'acquiescement. Un silence profond régnait dans cette chambre.

— Je finirai la veillée, dit l'abbé. Allez dormir. Moi, j'ai l'habitude.

Andrès s'étant levé, baisa son père au front. Alain descendit avec lui, tira le verrou de la porte. Sur les marches usées, dont la lune éclairait chaque ride, ils demeurèrent debout face à face. Et, à ce moment-là, un simple regard leur suffit, une pression de main, pour découvrir combien ils s'aimaient.

FIN

Dans la collection Les Cahiers Rouges

Marguerite Audoux	79	<i>L'atelier de Marie-Claire</i>
Marguerite Audoux	78	<i>Marie-Claire</i>
Julien Benda	127	<i>La Trahison des clercs</i>
Princesse Bibesco	115	<i>Catherine-Paris</i>
Charles Bukowski	108	<i>L'amour est un chien de l'enfer t. 1</i>
Charles Bukowski	121	<i>L'amour est un chien de l'enfer t. 2</i>
Blaise Cendrars	120	<i>Rhum</i>
Jacques Chardonne	101	<i>Les Varais</i>
Jean Cocteau	88	<i>La Corrida du 1^{er} Mai</i>
Jean Cocteau	116	<i>Les Enfants terribles</i>
Jean Cocteau	114	<i>Lettre aux Américains</i>
Vincenzo Consolo	125	<i>Le Sourire du marin inconnu</i>
Salvador Dali	107	<i>Les Cocus du vieil art moderne</i>
Ferreira de Castro	95	<i>Forêt vierge</i>
Gabriel García Marquez	123	<i>Les Funérailles de la Grande Mémé</i>
Gabriel García Marquez	124	<i>L'Incroyable et Triste Histoire de la candide Erendira</i>
Jean Giraudoux	103	<i>Siegfried et le Limousin</i>
Jean Guéhenno	117	<i>Changer la vie</i>
Kléber Haedens	89	<i>L'été finit sous les tilleuls</i>
Kléber Haedens	97	<i>Une histoire de la littérature française</i>
Hermann Hesse	82	<i>Siddhartha</i>
Pascal Jardin	102	<i>La Guerre à neuf ans</i>
Paul Léautaud	126	<i>Le Bestiaire</i>
Georges Lenotre	99	<i>La Révolution par ceux qui l'ont vue</i>
Georges Lenotre	100	<i>Sous le bonnet rouge</i>
Primo Levi	85	<i>La Trêve</i>
Vladimir Maïakovski	112	<i>Théâtre</i>
Norman Mailer	81	<i>Pourquoi sommes-nous au Vietnam?</i>
Paul Morand	90	<i>Air indien</i>
Paul Morand	83	<i>Bouddha vivant</i>
Paul Morand	113	<i>Champions du monde</i>
Irène Némirovsky	122	<i>L'Affaire Courilof</i>
Irène Némirovsky	87	<i>Les Mouches d'automne</i>
Joseph Peyré	98	<i>Sang et Lumières</i>
André Pieyre de Mandiargues	118	<i>Le Belvédère</i>
André Pieyre de Mandiargues	119	<i>Deuxième Belvédère</i>
John Cowper Powys	96	<i>Camp retranché</i>
Charles-Ferdinand Ramuz	104	<i>La Grande Peur dans la montagne</i>
André de Richaud	86	<i>La Douleur</i>
Marthe Robert	94	<i>L'Ancien et le Nouveau</i>

Mark Rutherford	111	<i>L'Autobiographie de Mark Rutherford</i>
Leonardo Sciascia	110	<i>Du côté des infidèles</i>
Leonardo Sciascia	109	<i>Pirandello et la Sicile</i>
Roger Vailland	84	<i>Éloge du cardinal de Bernis</i>
Vincent Van Gogh	105	<i>Lettres à son frère Théo</i>
Walt Whitman	106	<i>Feuilles d'herbe</i>
Stefan Zweig	91	<i>Érasme</i>